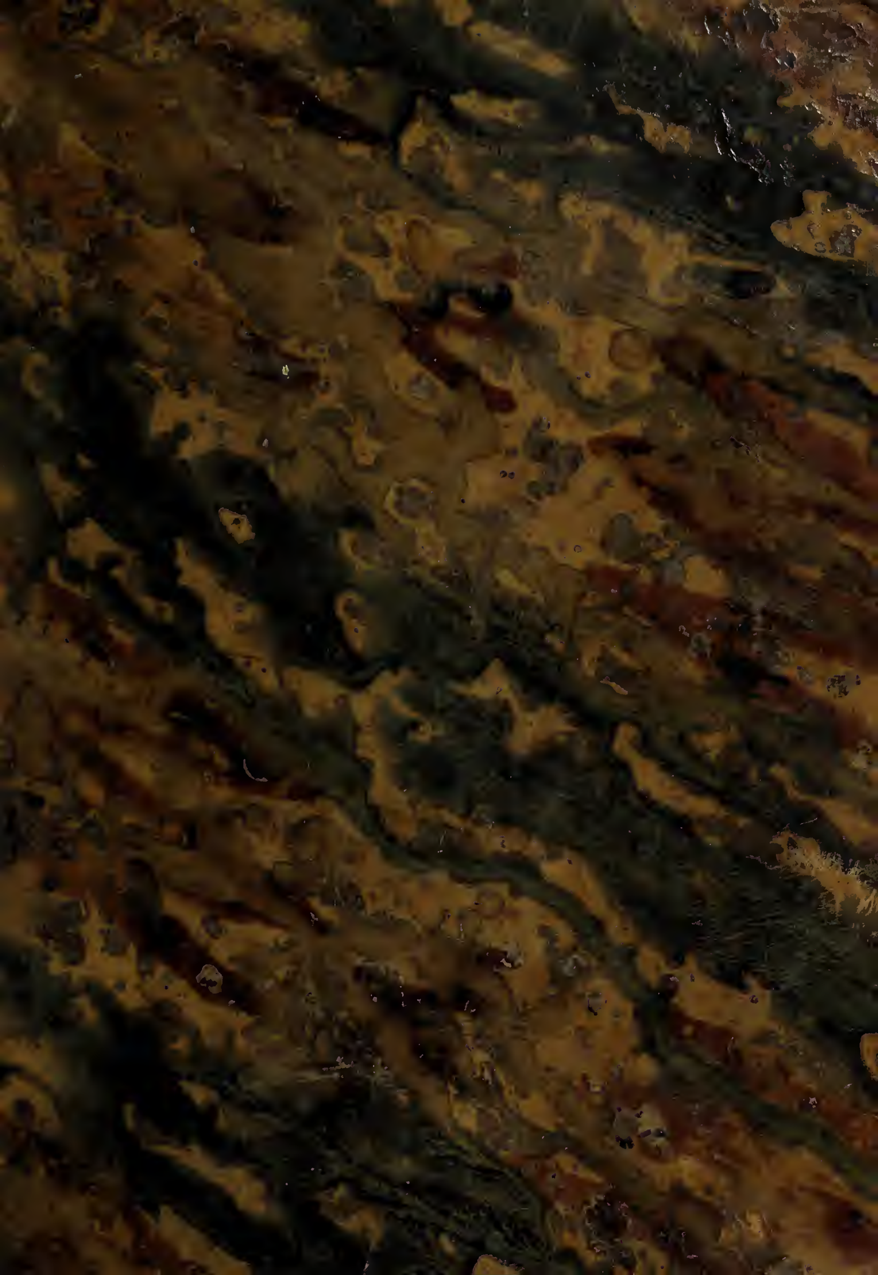
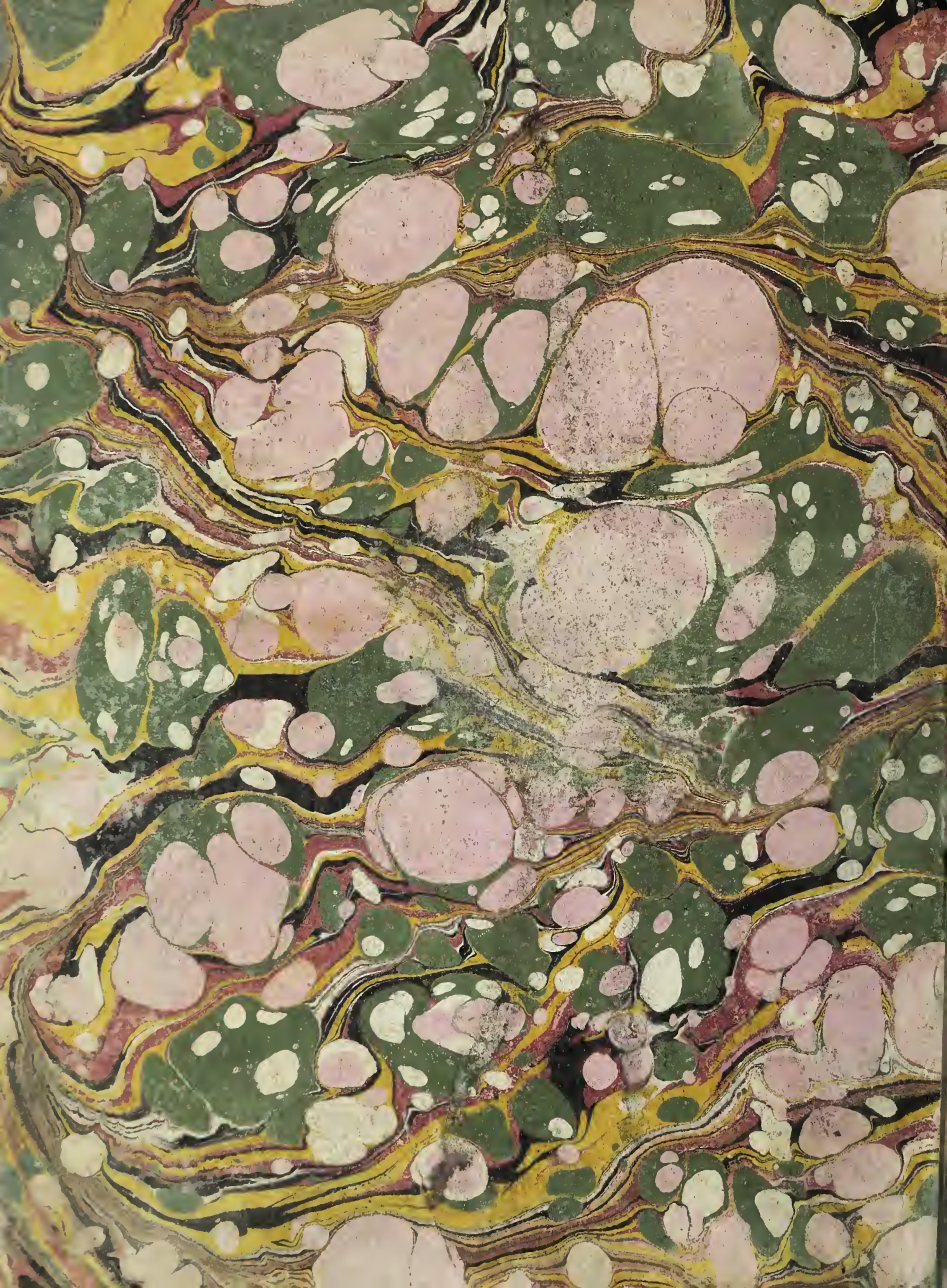
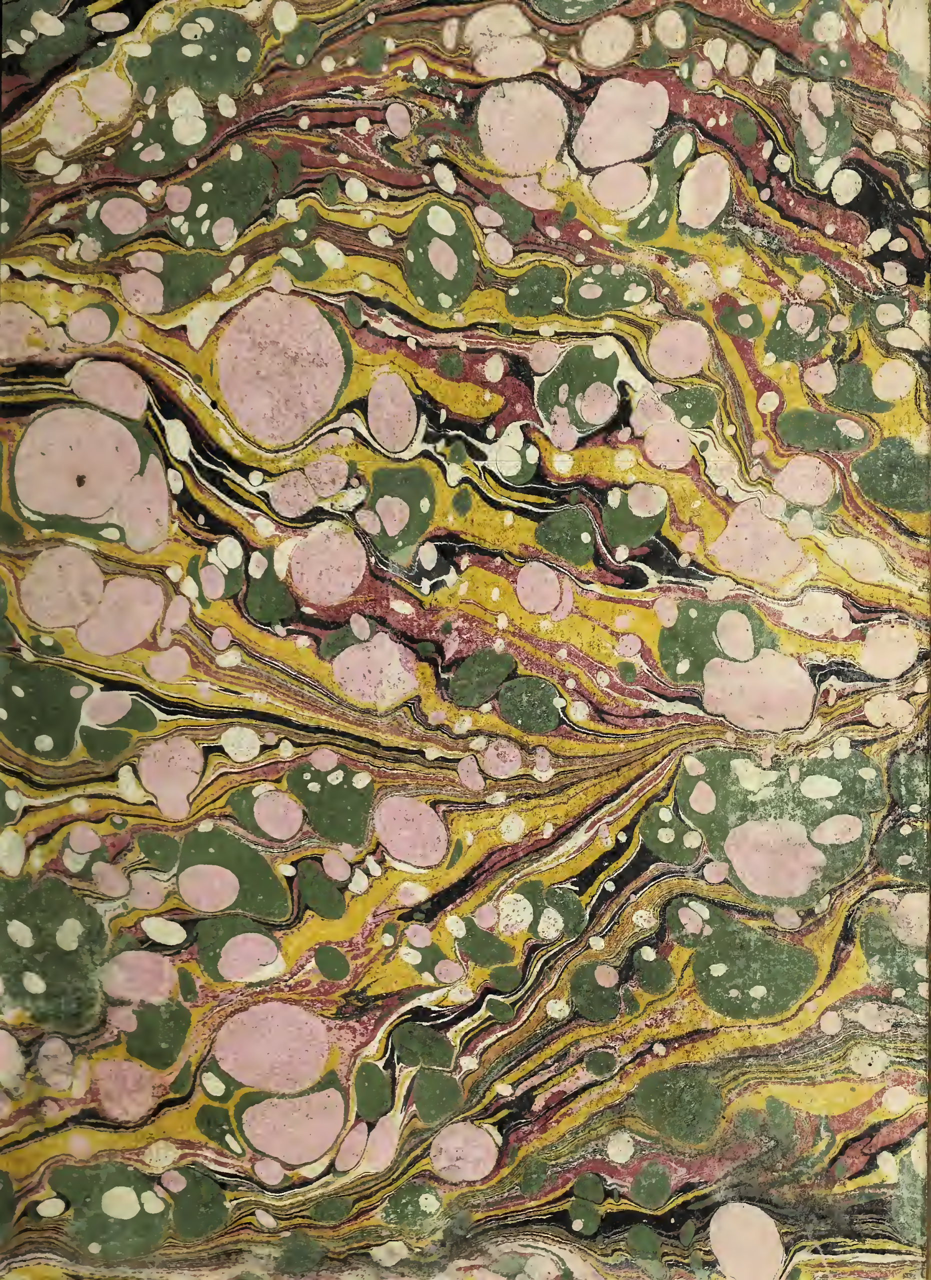
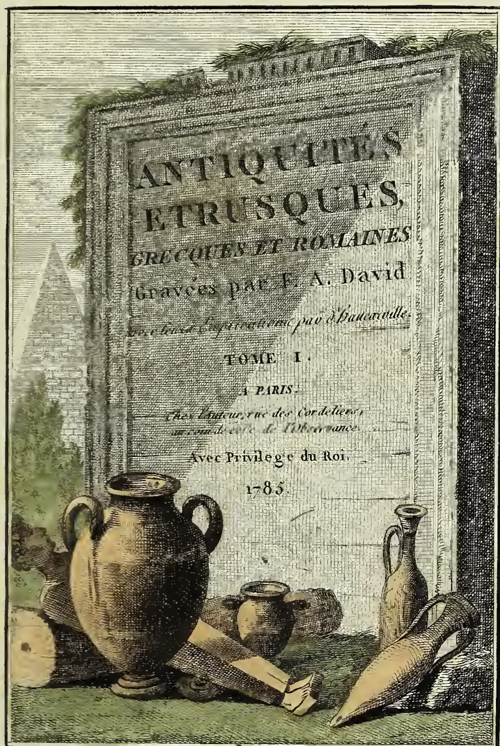







ANTIQUITÉS
ETRUSQUES,
GRECQUES ET ROMAINES
Gravées par F. A. David
par d'Hancarville.
TOME I.
A PARIS.
rue des Cordeliers,
Avec Privilege du Roi.
1785.



A MONSIEUR
LE COMTE NEALE,

Chambellan de SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE, attaché à la Cour de SON ALTESSE ROYALE Monſeigneur le Prince FERDINAND, Frère du ROI, Membre de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Berlin, &c.

MONSIEUR LE COMTE,

QUE l'Egoïſte orgueilleux rougiſſe au ſeul nom de Protecteur, & ſe repoſe pour le ſuccès de ſes productions ſur

l'excellence que paternellement il leur suppose : moi je pense que les Arts ont besoin qu'on les protège, & c'étoit par cette raison, sans doute, que les Grecs & les Romains confioient l'empire des Arts au Dieu du jour. C'est aux Grands à remplacer parmi nous ce Dieu de l'Antiquité. Leur protection est aux Talens, ce que le Soleil est à la Nature : elle échauffe les esprits & fait germer les Chefs-d'œuvres. Qui nieroit cette influence ne connoîtroit pas l'Histoire des Arts.

Qu'il est heureux pour moi, Monsieur LE COMTE, *que vous me permettiez d'inscrire votre nom à la tête de cet Ouvrage ! A ce nom se trouvent tellement réunis l'amour des Sciences, les connoissances de tout genre & la culture des Arts, qu'il deviendra le signal de l'approbation publique.*

Agréez donc, Monsieur LE COMTE, *avec l'hommage de mes travaux, celui de ma reconnoissance : elle durera autant que moi.*

Je suis avec un profond respect,

MONSIEUR LE COMTE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur DAVID, *Graveur de la Chambre & du Cabinet de* MONSIEUR, *Frère du* ROI.

ANTIQUITÉS ETRUSQUES, GRECQUES ET ROMAINES

Gravées par F. A. DAVID.

Avec leurs explications ;

Par D'HANCARVILLE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue des Cordeliers, au coin de celle de l'Obſervance.

M. DCC. LXXXV.

AVEC PRIVILÉGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDIC
LIBRARY

PRÉFACE.

C'EST à M. Hamilton que le Public eſt redevable du beau recueil de deſſins & de vaſes Etruſques, Grecs & Romains que nous lui donnons aujourd'hui. Conduit par un goût très-éclairé ſur toutes les parties des Arts, dès-long-tems il s'eſt fait un plaiſir de ramaſſer ces monumens précieux du génie des anciens; & moins flatté de l'avantage de les poſſéder, que de celui de les rendre utiles aux Artiſtes, aux Gens de Lettres, &, par leur moyen, à tout le monde en général, il a bien voulu nous les confier pour les publier, n'exigeant que la beauté de l'exécution, la fidélité du deſſin, & ne ſe réſervant que l'honneur de les faire paroître ſous les auſpices du Roi d'Angleterre.

C'eſt ſans doute une perte pour nos Lecteurs, que les occupations de ſon miniſtère n'aient pas permis à M. Hamilton de publier lui-même le cabinet qu'il a formé avec tant d'intelligence. Plus en état que nous d'en connoître tout le mérite, cet ouvrage entre ſes mains fut devenu auſſi précieux que la collection même qui l'a fait naître; mais puiſque des ſoins d'un ordre bien ſupérieur ont privé le Public de ceux qu'il eut pu donner à cette entrepriſe, nous tâcherons d'y ſuppléer autant que nous le pourrons; & nous nous ferons une loi de rendre avec toute l'exactitude dont nous ſommes capables, les idées qu'il a bien voulu nous communiquer; nous y joindrons celles qu'une longue étude des Arts & de l'antique a pu

nous fournir : & nous ne négligerons rien pour la conduire à la perfection que nous pouvons lui donner.

Au reste, nos vues dans l'ouvrage que nous entreprenons, ne se bornent point à donner une collection de dessins, à rechercher l'explication des figures qu'ils offrent à la vue, & à montrer les beautés qu'ils présentent. Nous n'aurions travaillé que pour procurer à nos Lecteurs le plaisir des yeux, & que pour contenter leur curiosité, mais nous n'aurions rien fait, ou du moins bien peu de chose, pour l'avancement des Arts. Notre but a été de présenter un assemblage considérable de modèles choisis; mais nous nous sommes encore proposé de hâter les progrès des Arts en donnant à connoître leurs principes véritables & primordiaux. C'est en cela que notre ouvrage est d'un genre que l'on peut dire absolument nouveau, car personne n'a encore entrepris de rechercher quelles oix les Anciens ont suivies pour donner à leurs vases l'élégance que tout le monde y reconnoît ; de découvrir des règles dont l'observation conduisit d'une manière sûre à les imiter; d'assigner enfin des mesures exactes pour en fixer les proportions : afin que l'Artiste qui voudroit *inventer* dans le même genre, ou seulement *copier* les monuments qui lui paroissent dignes d'être copiés, put le faire avec autant de justesse & de précision, que s'il avoit les originaux mêmes entre les mains. C'est par-là que cet ouvrage peut servir à l'avancement des Arts, & faire connoître, de la manière dont il importe qu'ils soient connus, les chefs-d'œuvres de l'Antiquité, que l'on doit prendre pour modèles; car nous croyons que l'on con-

viendra aisément qu'il ne suffit pas d'avoir des vases des Anciens une idée générale & telle que la donnent les livres de M. le Comte de Caylus, ou ceux du P. Montfaucon. Ces ouvrages servent tout au plus à faire voir quels membres les Anciens employoient dans la composition de leurs vases, mais n'en indiquent pas les proportions relatives, & l'on réussiroit aussi mal à les copier d'après ces notions vagues, que l'on auroit réussi, si avant que de mesurer l'architecture des Grecs, ont eut prétendu l'imiter avec succès. Nous croirions ne pas avoir fait un pas de plus si les monumens que nous publions, étoient simplement pour les Artistes les objets d'une admiration stérile; mais nous penserons être allés un peu plus loin, si c'est un art ancien que nous tirons du tombeau, si nous offrons ses premiers rudiments & le développement successif de ses maximes fondamentales, enfin s'il résulte de cette partie de notre ouvrage qui regarde les formes, une théorie telle, que pour passer à la Pratique, il ne soit plus besoin que de l'aptitude à exécuter ce que le travail & l'usage donnent à la main du moindre Artisan. Dans tous les Arts, les bons modeles font naître les idées en excitant l'imagination, la théorie fournit les moyens de rendre ces idées, c'est la pratique qui met en œuvre ces moyens, & cette dernière partie, qui est toujours la plus commune, est aussi la plus facile. Si nous remplissons notre objet, nous aurons fait ce que veut Longin, qui pense avec raison que lorsqu'on traite d'un art, le point principal consiste à montrer comment & par quels moyens, ce que nous enseignons se peut acquerir.

La plus grande partie des vases que l'on trouvera dans ce recueil, eſt ornée de peintures dont les ſujets ſont tirés de l'Hiſtoire, de la Mythologie & des Coutumes Religieuſes, Civiles ou Politiques des anciens; ce qui les rend très-intéreſſants pour les Savants. La compoſition de ces peintures, la manière d'en traiter les figures, la fineſſe des attitudes, la beauté des expreſſions, la ſingularité du trait, les rendent très-précieuſes pour les Peintres, pour les Sculpteurs & pour ceux qui aiment le deſſin. Les moindres circonſtances peuvent de même intéreſſer les Antiquaires, & c'eſt pour eux que nous avons cherché à n'en omettre aucune. Perſuadés qu'ils feront mieux que nous les diſſertations ſans nombre que l'on peut faire ſur de tels ſujets, nous nous ſommes bien gardés de leur en enlever le plaiſir & le mérite. C'eſt donc des remarques ſur les objets, & non des diſſertations, que nous prétendons faire; ainſi l'on ne doit pas s'attendre à nous voir répandre de l'érudition ſur les monuments que nous repréſentons, & ſi quelquefois nous diſons notre ſentiment ſur quelques-uns de ces morceaux, ſi nous l'appuyons de ce que les paſſages des auteurs ou l'inſpection des médailles, des ſtatues, des bas-reliefs, ou des peintures antiques ont pu nous faire connoître, nous prions nos lecteurs de croire que nous n'avons pas la préſomption de vouloir décider, & que nos opinions ne ſont pour nous mêmes que des doutes que nous ſoumettons aux lumières de ceux qui ſont plus habiles que nous.

Notre objet principal ſera de ſuivre la marche de l'eſprit humain dans la carrière des arts qui embelliſſent la Société & qui rendent la vie plus agréable. Nous eſſayerons de faire

ſentir quel a été les ſyſtêmes des Anciens dans preſque tous les arts qui ont rapport au deſſin. Nous propoſerons les réflexions que nous ont fait naître les beaux monuments découverts ſous les cendres du Véſuve & conſervés à Portici. C'eſt peut-être à cette riche collection (*), aux idées qu'elle nous a fournies, aux comparaiſons qu'elle nous a mis à portée de faire, que nous devons ce qu'il y aura de mieux dans notre Ouvrage.

Après avoir expliqué en général le but que nous nous propoſons, il ne ſera pas hors de propos de rapporter ici pour quelles raiſons nous nous le ſommes propoſé.

Nous avons remarqué, que plus diverſifiés dans les formes de leurs vaſes, que dans celles de leur Architecture, les Anciens les ont variées preſqu'à l'infini ; & que tandis que celles que nous avons inventées, ſe réduiſent à une trentaine, ils nous en font connoître preſqu'autant qu'ils ont de vaſes différents. Ce n'eſt cependant pas que nos Artiſtes n'aient envie de ſe diſtinguer ; ce n'eſt pas qu'ils ne cherchent à inventer quelque choſe de nouveau dans un temps où la nouveauté ſeule tient lieu du mérite que la choſe devroit avoir ; en effet, leur intérêt, leur réputation, la conſidération que leur procure quelque découverte, tout les porte à faire du nouveau qui eſt ſûr d'être récompenſé pourvu qu'il ſoit agréable ; car chacun le recherche, chacun l'achete, & l'opulence s'empreſſe à

(*) On vient de réduire aux format *in*-4°. & *in*-8°. cet intéreſſant Ouvrage, compoſé de 7 Vol. qui contiennent 570 Planches, & ſe trouve à Paris, à la même adreſſe que celui-ci.

le payer cherement. Pourquoi donc cette ſtérilité, cette ſécheresſe dans les formes? Pourquoi le peu d'aménité que nous ſavons leur donner? Je ne pouſſe point l'enthouſiaſme pour l'Antiquité juſqu'à ſoupçonner que cela vient de ce que nos Artiſtes manquent de génie, ou qu'ils en ont beaucoup moins que les Anciens. Je penſe plutôt que cette différence entre nous & eux vient de celle qui eſt entre le point d'où ils ſont partis, & celui d'où nous partons. Le goût étant en effet fondé ſur nos ſentimens bien plus que ſur nos connoiſſances, & tous les hommes étant nés ſenſibles, comme leur goût peut être perverti par les mauvais modèles qu'on leur vante, dans leur jeuneſſe, il peut être perfectionné par l'habitude de n'entendre louer que les bons. Dans les commencemens de l'Art on ne travailloit que d'après la nature, & d'après elle on établit des principes connus, qui étant pris dans l'eſſence des choſes mêmes, conduiſoient par des chemins aſſurés au but de l'Art. Ceci n'eſt point un ſyſtême fondé ſur des préventions, & nous aurons pluſieurs occaſions de le montrer évidemment. Pour le dire en paſſant, ſi ce que nous avançons n'étoit qu'une ſuppoſition & ſi les anciens travailloient au haſard, comment ſeroit-il poſſible, que dans cette multitude infinie de formes qu'ils nous ont laiſſées, on vit un ordre de choſes & un point de ralliement qui indiquent qu'on s'eſt conduit par les mêmes maximes, en quelque tems & par quelques mains qu elles aient été miſes en pratique. Il ſuivoit de-là que les Artiſtes délivrés de la tyrannie des règles qui rétréciſſent l'imagination, mais guidés par des principes

cipes féconds en conséquences, laiſſoient prendre l'eſſor à leur génie, & la nature du génie étant de tenter des chemins non frayés, ils étoient créateurs. On enſeignoit à celui qui commençoit à apprendre un Art, moins ce qui s'étoit fait, que ce qui pouvoit ſe faire. On tenoit en cela une conduite bien différente de celle que nous tenons aujourd'hui: ne travaillant que d'après l'exemple, on diroit que nous croyons qu'apprendre un Art, eſt apprendre ce que fait le maître qui nous l'enſeigne; nous confondons ainſi les principes avec les pratiques de l'Art, qui ne ſont que les moyens dont on ſe ſert pour y parvenir. De-là vient que prévenus de l'habileté d'un homme en qui ils ont mis leur confiance, les jeunes diſciples ſuivent aveuglement ſa méthode, d'après laquelle ils jugent tout ce qu'ils voient. Les maximes de leurs maîtres deviennent pour eux des entraves deſquelles ils ne peuvent ſe tirer, & contents de leurs manieres, ils ne ſe donnent pas la peine de rechercher les raiſons qui ont engagé les inventeurs à préférer les chemins qu'ils ont ſuivis, aux chemins qu'il paroîtroit qu'ils auroient pu ſuivre. C'eſt cependant dans la connoiſſance de ces raiſons que conſiſte la véritable connoiſſance de la théorie, ſans laquelle l'Art n'eſt plus qu'une opération mécanique, & l'Artiſte ſe confond avec l'Artiſan.

Ce ſeroit donc rendre aux Arts un ſervice important, que de leur propoſer à la fois & des principes aſſurés & de bons modèles à ſuivre. Quant à cette dernière partie, nous croyons pouvoir garantir que ce livre la remplira. Pour ce qui regarde les principes, nous tenterons de les

établir; les monuments mêmes nous ferviront d'exemples pour confirmer ce que nous dirons, & feront pour le public, des moyens de juger fi nous avons atteint ou non le but que nous nous fommes propofé : car, nous le répétons, foit pour ce qui regarde les peintures, foit pour ce qui regarde les formes, nous nous fommes fait une loi d'être auffi exacts qu'on peut l'être. Ainfi quand bien même nous ne réuffirions pas autant que nous le defirons dans notre entreprife, dont la recherche des principes pratiqués par les Anciens forme un objet, elle ne feroit pas pour cela fans utilité, puifqu'en fuppofant que nos raifonnements ne fuffent pas bons, les modèles que nous propofons ne laifferoient pas que d'être excellens. De plus, les idées répandues dans le cours de ce Livre ferviroient toujours à faire penfer aux jeunes Artiftes que ce n'eft pas en fe tenant fervilement attachés à la méthode de leurs maîtres, ni même en imitant ceux qui les furpaffent, que l'on fort de la médiocrité; mais que c'eft en s'élevant aux principes conftitutifs de l'Art même; en remontant à la fource d'où font découlés ces principes, qui eft la contemplation raifonnée de la nature des chofes; en fe mettant à la place des inventeurs pour voir de-là, comme d'un point élevé, tous les pas que l'Art a fait jufqu'à nous, que l'on arrive à connoître tous ceux qu'il peut encore faire, que l'on devient foi-même inventeur, & que l'on parvient à reculer ces bornes étroites que le défaut de génie ne peut franchir, & qui arrêtant tous les autres, ceffent d'être un obftacle pour les feuls grands hommes.

De tout ce que nous avons dit ci-dessus, il résulte que c'est pour ceux qui cultivent les Lettres, pour les Amateurs de l'Antiquité, pour tous les Artistes, que c'est enfin pour les gens de goût que nous écrivons.

Des gens de Lettres & des Antiquaires, il en est peu qui ne désirassent de voir une telle collection exécutée avec précision & avec soin. Ils pourront aisément comparer celle-ci avec celle du Cardinal Gualtieri, rapportée dans le Supplément de l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon & avec toutes celles qui ont été imprimées jusqu'à présent. Si elle ne sert pas de modèle à celles que l'on pourra publier dans la suite, nous nous flattons au moins qu'elle pourra leur servir d'exemple ; & si l'exemple est trouvé bon, ce sera du moins un pas que l'on aura fait vers la perfection.

Ceux qui font des recueils d'Estampes & de Dessins, trouveront sans doute avec plaisir ici des copies des plus anciens dessins qui soient connus, & des seuls morceaux de cette espèce qu'on puisse présenter à leurs curiosité. Par cet endroit, ces peintures doivent avoir place à la tête de toutes les collections d'Estampes & de Dessins. Il est vrai que l'on voit à Rome & à Naples des restes admirables de la peinture & de la sculpture des anciens mais ce n'est que sur les vases qui nous viennent d'eux, que l'on voit des traces de leur dessin, & l'on sait avec quel soin *Raphaël, Jules Romain, Jean-da-Oudine* & *le Poussin* ont étudié d'après ces sortes de monuments. Quels seront donc les Sculpteurs, les Peintres & les Artistes, qui n'auront pas plaisir à étudier d'après des choses qui ont

ſervi de Maîtres à ces grands hommes, dont ils ſe font honneur d'être Diſciples.

Nous penſons encore faire un préſent agréable à ceux qui travaillent nos fayances & nos porcelaines, à ceux qui font des vaſes en argent, en cuivre, en verre, en marbre, &c. Ayant employé bien plus de tems à travailler qu'à réfléchir, manquant d'ailleurs de modèles, ils ſeront charmés de trouver ici plus de deux cent formes abſolument nouvelles, pour la plûpart d'entr'eux. Là, comme dans une ſource féconde, ils puiſeront des idées que leur habileté & leur goût ſauront encore étendre pour leur avantage & pour celui du Public. Et ce qui eſt bien important pour eux, c'eſt que ce ſera dans la ſource la plus pure qu'ils puiſeront ces idées. De tous les pays de l'Europe, la Campanie eſt en effet celui où l'on trouve le plus de vaſes antiques; & c'eſt pour cela qu'on a ſoupçonné, que les principales manufactures où ils ſe fabriquoient, étoient à Nola, qui eſt au pied du Véſuve, à Capoue célèbre par ſes délices qui arrêtèrent Annibal, & à Campana qui eſt dans les environs de Cumes & de Pouzzol. Ce pays ayant été d'ailleurs celui que les Romains avoient choiſi pour y établir leur maiſons de plaiſance, il eſt naturel de croire qu'ils y avoient raſſemblé ce qu'ils trouvoient de plus élégant, de plus fini & de plus précieux en tout genre. La beauté ſingulière des morceaux dont nous offrons le deſſin, mène à le penſer, & ce qui confirme notre opinion, c'eſt que les habitans du pays ſont ceux qui ont conſervé les meilleures formes dans leurs vaſes. Il vient peu d'étrangers à Naples,

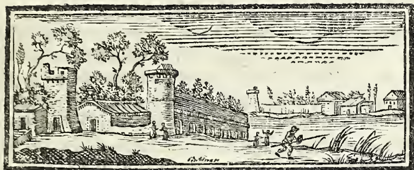
qui n'admirent la Variété & l'Elégance des vafes les plus communs & les plus ufuels, ce qui vient fans doute des belles formes des vafes antiques que l'on déterre journellement, & qui vraifemblablement ont été plus communs autrefois qu'ils ne le font aujourd'hui. La fragilité de ces monuments s'oppofant à leur tranfport, on n'en voit qu'un très-petit nombre dans les pays étrangers, ce qui fait que la fource des bons modèles s'y trouve, pour ainfi dire, tarie pour les Artiftes.

Toutes ces confidérations, qui montrent l'importance de l'ouvrage que nous donnons, font encore plus fentir de combien de reconnoiffance l'on eft tenu envers M. Hamilton. Son amour pour les Arts groffiffant à fes yeux la crainte où il étoit que les vafes qu'il feroit tranfporter dans fon pays, n'y arrivaffent point fans être rompus, cette crainte, plus que toute autre chofe, l'a déterminé à laiffer graver à Naples fa collection. Par ce moyen les Artiftes de toutes les Nations auront les belles formes fous les yeux à-peu-près comme s'ils étoient dans le cabinet qui renferme les originaux, & comme s'ils avoient la liberté d'en difpofer à leur gré. Nous efpérons que ces Artiftes ainfi éclairés fur les vrais principes de leur Art, condamneront bientôt au néant ces formes Gothiques que l'habitude feule rend fupportables : & nous aurons atteint au but, fi faifant de notre Livre un ouvrage agréable pour le public, nous lui fommes en même tems utiles, en engageant ceux qui travaillent pour lui, à le fervir mieux, fans pour cela lui caufer plus de dépenfe; ce

qui eſt très-poſſible, car, de même qu'il en coûte autant pour élever un mauvais édifice, que pour en élever un de bon goût, de même il n'en coûte pas plus de travail, pour faire un beau vaſe que pour en faire un mauvais. Ici la dépenſe eſt dans le goût de l'Artiſte, & non dans la matière.

D'HANÇARVILLE.





ANTIQUITÉS ETRUSQUES, GRECQUES ET ROMAINES.

De l'Origine des Etruſques, & de leurs Lettres.

Les commencemens des Anciens Peuples ſont preſque tous fabuleux, incertains ou totalement inconnus. On diroit que ſemblable aux ſources de ces fleuves, que leur petiteſſe ou leur trop grand éloignement dérobent à nos recherches, les Origines des Nations nous ſont cachées, ſoit qu'ayant eu des Principes trop foibles, ſoit qu'étant ſéparés de nous par un trop long intervalle de tems, elles reſtent confondues dans la foule des événemens, & ne laiſſent à notre curioſité aucun moyen de découvrir d'où elles viennent, ni quand elles ont commencées à paroître dans le monde, ainſi dans cette ſuite de viciſſitudes & de révolutions continuelles, auxquelles toutes

les chofes humaines font affujéties, fouvent on a vu s'élever des nations pauvres & méprifées, fur les débris de celles qui par leur puiffance & leur crédit, fembloient devoir toujours conferver l'Empire dont elles étoient en poffeffion : & celles-ci retomber à leur tour dans un aviliffement, qu'au tems de leur Grandeur elles étoient bien éloignées de prévoir. C'eft ce qui eft arrivé aux Etrufques & aux Romains qui leur fuccédèrent : du fein d'une petite Bourgade, qui n'exiftoit pas même lorfque l'Étrurie étoit dans fa fplendeur, elle vit fe former une domination, que la bonne Conduite dans la Profpérité, la Patience dans les revers & la Fermeté dans l'une & l'autre fortune élevèrent fur les ruines de toutes les nations après avoir dompté les peuples les plus courageux, après avoir donné des loix à la plus grande partie du monde connu, après avoir vu les Rois briguer chez elle le rang de fimples Citoyens, Rome finit par retomber dans le néant commun de toutes les chofes qui ne doivent exifter que dans un tems limité, & femblent ne s'Affermir & s'Augmenter, qu'en s'approchant de leur Décadence & de leur Ruine. Que refte-t-il au moment où j'écris des Étrufques & des Romains, qui, l'un après l'autre poffédèrent l'Empire de l'Italie ? des Ruines éparfes çà & là, des triftes Débris, qui marquant à peine le paffage de leur Puiffance & de leur Goût pour les Arts, ne font connus que d'un petit nombre de curieux, & des hiftoires ignorées ou indifférentes pour une partie des hommes, incertaines pour les autres. Que fi nous connoiffons un peu mieux quelle fut l'Origine des Romains, c'eft parce qu'ils étoient un peuple nouveau en comparaifon des Etrufques, dont nous ne favons, ni quels furent les commencemens, ni quand ils vinrent habiter le pays qui prit d'eux le nom d'Etrurie ou de Tofcane. Cependant on ne peut douter que Riches, Induftrieux & Puiffans ils n'ayent tenu pendant longtems le timon des affaires de l'Italie qu'ils occupèrent prefqu'entière,

tière ; après avoir étendu leurs colonies jusques dans les Alpes, où ils donnèrent des habitans à la sauvage contrée que cultivoient les Rethiens.

Si l'on en croit Hérodote & Strabon, les Étrusques furent appellés Thyrréniens, du nom de Thyrrénus fils d'Athys, Roi des Lydiens, sous la conduite duquel ils abordèrent en Italie. Cependant Xanthus de Lydie, que Denis d'Halicarnasse qualifie d'homme très-savant dans l'histoire ancienne & dans celle de son pays, loin de rapporter ce fait comme Hérodote & Strabon, assuroit au contraire que les fils d'Athys s'établirent en Asie, où ils donnèrent leur nom aux Lydiens & aux Torybiens ; mais il ne disoit (comme le remarque Denis), « ni que » Thyrrenus ait été chef des Lydiens, ni qu'aucune Colonie de » Mœoniens soit venue s'établir en Ausonie, ni qu'enfin il y » ait eu de Colonie Thyrrénienne, qui ait porté le nom de » Lydiens ».

Hellanicus de Lesbos prétendoit que les Pélasgues & les Thyrréniens n'étoient qu'un Seul & même peuple, que diverses circonstances firent connoître sous deux dénominations différentes, ce qui est vrai à certains égards ; c'est pourquoi le sentiment de cet Auteur paroît confirmé par Sophocle, qui parle des Thyrréniens Pélasgues, & par Thucydide qui fait descendre les Pélasgues de la Thrace, de ces mêmes Thyrreniens qui demeuroient autrefois dans Lemnos & dans Athènes. C'est ainsi que long-tems après, on appella Celt-Iberiens & Anglo-Saxons des peuples, dont on vouloit par ces noms composés, désigner l'Origine & le Pays : les Ombres, ou Ombriens, se croyoient plus anciensque le Déluge d'Ogigès, & comme malgré leurs guerres avec les Etrusques il est presque certain qu'ils avoient une origine commune avec eux, cette grande ancienneté a fait penser à quelques Auteurs, que ces deux peuples étoient indigènes & nés de la terre

même qu'ils habitoient, ce qu'il y a de certain, c'eſt que le Règne de Janus, l'un de leurs meilleurs Princes, remontoit aux tems les plus anciens que connuſſent les Romains.

Après avoir obſervé que les Loix, les Coutumes & la Religion des Thyrréniens avoient plus de rapport à celles des Pélaſgues qu'à celles de Lydiens, Denys d'Halicarnaſſe ajoute enſuite, que ces peuples, qui étoient très-anciens, n'avoient jamais eu ni dans leur langage ni dans leurs mœurs, rien de commun avec les Étrangers : ce qui, dit-il encore, n'empêche pas qu'ils n'ayent pu recevoir des Grecs le nom de Thyrréniens, ou parce qu'ils habitoient des Tours, ou parce que Thyrrénus fut un de leurs Rois. Dans cette diverſité de ſentimens, quelques Savans, entr'autres le célèbre M. Mazzocchi, fondé ſur un paſſage de Solin, conjecturent que les Etruſques étoient deſcendus des Phéniciens & croyent que c'eſt dans la langue & l'écriture de ceux-ci, qu'il faut rechercher les racines de la langue & de l'écriture des anciens Toſcans.

Quoiqu'il en ſoit de tant de ſentimens oppoſés, que cependant nous examinerons dans la Suite, il eſt au moins aſſuré que les Étruſques ſe lièrent très-intimement avec les Pélaſgues, qui cent ans après le Déluge de Deucalion abordèrent en Italie. Quelques-uns de leurs monumens, conſervés juſqu'à nous, montrent qu'avec leur langue, ils introduiſirent dans le pays qu'ils vinrent habiter les Lettres en uſage dans le leur. Ces lettres étoient les mêmes que celles des inſcriptions qu'Hérodote avoit copiées dans le temple d'Apollon Iſménien à Thèbes en Béotie, elles y étoient gravées ſur des Trépieds conſacrés par les deſcendaus de Cadmus, qui les avoit apportés de Phénicie en Grèce au nombre de ſeize.

Lorſque les Thyrréniens ſe confondirent avec les Pélaſgues, & commencèrent à ne plus faire qu'un même peuple avec eux, les anciens Caractères dont ils s'étoient ſervis juſqu'a-

lors, essuyèrent nécessairement quelqu'altération, comme il arriva dans les tems postérieurs, chez les Ioniens, les Eoliens & les Doriens, où les lettres Cadméenes changeant de son & de figure, à cause de la différence de leurs dialectes, produisirent l'alphabet des Grecs; c'est vraisemblablement de cette altération que vinrent les caractères, qui, dans la suite furent propres aux Étrusques. Si l'on considère attentivement l'alphabet de ces peuples dressé par M. Bourguet, & qu'on le compare à celui des Phéniciens, qui est gravé sur la savante table de M. Éduard Bernard, Professeur à Oxford, on reconnoîtra aisément que les anciens caractères de l'Étrurie étoient Phéniciens; & l'on pourra remarquer l'altération sensible, occasionée par leur mélange avec les lettres Pélasgues ou Cadméenes.

Ainsi que leurs lettres, les langues de ces peuples se confondirent bientôt l'une avec l'autre, par un effet nécessaire du commerce qu'ils avoient ensemble; cela est si vrai, qu'au tems d'Hérodote, & même avant lui, on ne pouvoit presque plus décider quelle étoit celle dont les Pélasques s'étoient servie; on croyoit cependant la reconnoître à plusieurs indices, dans la langue des habitans de Crotone; bien que celle-ci, selon Denis d'Halicarnasse, n'eut absolument rien de commun avec l'Idiôme en usage dans le reste de l'Étrurie. Ce mêlange des langues, qui suppose celui des familles de deux peuples d'origine si différente, démontre plus que toute autre chose l'intime union qui étoit entre eux : c'est à cette union & aux suites qu'elle produisit, que nous pensons devoir attribuer la diversité des sentimens des anciens, sur les commencemens des Thyrréniens; car chacun les ayant examiné dans des tems, & pour ainsi dire sous des points de vue différens, en parle différemment; & presque tous ont confondu quelques circonstances particulières à l'histoire de ces

anciens peuples, avec celles qui en déterminent l'origine. C'eſt ainſi que pour ne les avoir conſideré qu'après leur réunion, Hellanicus & Tite-Live, n'en ont fait qu'une ſeule nation, ce qui eſt vrai, dans un ſens, bien qu'il ne le ſoit pas, qu'ils n'ayent eu qu'une même origine, comme le dit le premier de ces Hiſtoriens ; & que ce ſoit le même peuple connu ſous différens noms. Denis d'Halicarnaſſe prenant un parti contraire, a remonté aux tems qui précédèrent l'intime alliance des Pélaſgues & des Thyrréniens : ce qui lui a fait parler d'eux, lorſqu'ils ne compoſoient plus qu'un ſeul & même peuple, comme s'ils euſſent continué à être réellement ſéparés. Pour donc ſuivre le fil de leur hiſtoire, il nous ſemble que depuis l'époque de la réunion de ces deux nations, il faut entendre de l'un & de l'autre ce que ſouvent les Auteurs anciens n'ont dit que d'une ſeule. Cette méthode, comme on le verra dans la ſuite, peut répandre une grande lumière ſur les ténèbres de ces tems reculés.

Nous devons pourtant obſerver encore qu'avant la confuſion totale des deux langues, c'eſt-à-dire, avant que toutes les familles des deux peuples ſe fuſſent réunies, on vit ſe former deux dialectes, dont l'un propre aux Étruſques devint le plus commun, & ſe retrouve encore ſur les quatre premières tables Eugubiennes : le ſecond, conſervé ſur deux autres de ces mêmes tables, fut celui des Pélaſgues. Des lettres que celui-ci continua d'employer ſortirent les caractères des Latins, dans la langue deſquels, celle des Étruſques ſe fondit auſſi dans la ſuite comme celle des Pélaſgues s'étoient fondue dans la leur. C'eſt par-là, que nos langues modernes, qui ne viennent pas de la Celtique, tirent leur origine de celle des Etruſques. Les colonies de ces peuples ne tardèrent pas à étendre leur langue dans tous les pays où elles s'établirent ; & chaque ville la liant à ſa manière de

prononcer, il s'en forma différens jargons, comme ceux des Ofques, des Méffapiens, des Arcadiens, &c. dont il nous refte encore des infcriptions; ces monumens qui, fervent à nous faire connoître l'analogie des langues de l'ancienne Italie, avec celle dont elles étoient dérivées, montrent encore la fingulière reffemblance qu'il y a entre les caractères dont nous nous fervons, & ceux des Pélafgues, des Etrufques, des anciens Grecs & des Phéniciens. C'eft ce qu'on peut voir dans l'alphabet dreffé par M. Cishul fur l'infcription de Sigée, qui fait fentir le rapport qu'ont les lettres Cadméenes, avec celles des Phéniciens, & celles-ci avec les caractères des plus anciens peuples de l'Afie; de ces derniers, les Etrufques prirent la méthode d'écrire de la droite à la gauche, qui leur fut commune avec les Pélafgues, & les Grecs des tems les plus anciens; mais que ceux-ci abandonnèrent enfuite pour celle que nous pratiquons encore à préfent.

Après ce que nous avons dit de la langue & des caractères des anciens Tofcans, après avoir montré combien ils reffemblent à ceux des Phéniciens, & par quelle raifon ils ne leur reffemblent pas en tout, nous croyons devoir fuivre le fentiment de ceux qui penfent que les Etrufques tiroient leur origine de la Phénicie, pays fertile en hommes induftrieux & hardis, qui, les premiers envoyèrent des colonies le long des bords de la Méditerranée, & pratiquèrent la navigation avec fuccès.

L'Etrurie heureufe & fleuriffante appella fiècle d'or, celui où elle fut gouvernée par des Princes à qui la reconnoiffance éleva des autels. Si nous croyons Antiochus de Syracufe, Apis le dernier de ces Dieux, donna fon nom aux Monts Apennins qui divifent la longueur de l'Italie en deux parties prefqu'égales. Dans les fiècles fuivans, les Thyrréniens, à l'exemple des peuples dont ils defcendoient, fe rendirent très-fameux dans la navigation; ils donnèrent, comme le rapporte Diodore

de Sicile, le nom de Thyrrénienne à la Mer qui borde les côtes de l'Italie. La pyraterie qu'ils exerçoient avec ſuccès, & qui alors, ſelon Thucydide, n'étoit pas infâme; mais tournoit plutôt à l'honneur, fit inventer aux Grecs la fable des Tyrréniens changés en dauphins; car on croyoit que ces poiſſons ſe plaiſoient à voir & à s'approcher des vaiſſeaux, comme les Pyrates ont coutume de le faire. C'eſt dans les ports de Luna & de Populonium, dont on voit les ruines vis-à-vis de l'Iſle d'Elbe, qu'ils entretenoient cette flotte puiſſante, au moyen de laquelle ils avoient acquis l'empire de la Mer.

Quoique de même origine que les Ombres, les Thyrréniens ne laiſſèrent pas d'avoir pluſieurs guerres avec eux, & les obligèrent de ſe retirer plus avant dans les terres; ce qui fit qu'affoiblis par leurs pertes précédentes, ils furent aiſément vaincus par les Pélaſgues, qui leur enlevèrent Crotone & Thyrrénie. Devenus plus puiſſans par leur union réciproque, & l'harmonie qui régnoit entre eux, les Thyrréniens & les Pélaſgues envoyèrent ſur les côtes de l'Aſie mineure, & juſque dans la Thrace, ces colonies, qui formées des deux nations, portèrent chez les Grecs les noms de l'une & de l'autre. Il n'eſt guère poſſible de douter, que bien avant le tems indiqué par Velleius Patercule, les Lydiens avec d'autres Pélaſgues des Iſles de Lemnos, & d'Imbros, ne ſoient venus chercher des nouvelles demeures en Etrurie; ils s'y établirent non loin des murs de Thyrréna, dans le pays des Ombres, où Hérodote dit qu'ils abordèrent. Ils eurent dès-lors, ou dans la ſuite, quelque Roi, qui du nom de la nation chez laquelle il s'étoit fixé, fut appellé Thyrrénus: comme Démarate de Corinthe fuyant la tyrannie de Cypſelus, prit le nom de Tarquin, de celui de la ville de Tarquinie dans laquelle il avoit trouvé un aſyle, Ce fait, dont les circonſtances

ont été ignorées ou mal rapportées par les Grecs, qui, comme le leur reproche Denis d'Halicarnaſſe, étoient trop peu informés des affaires de l'Italie, eſt peut-être la cauſe de l'erreur, que Xantus de Lydie a ſi bien réfutée. A l'exemple des Pélaſgues ces nouveaux venus ſe mêlèrent avec les anciens habitans de l'Etrurie, ce qui fit que dans la ſuite Ovide & les autres Poëtes les confondirent ſouvent ſous le nom général de Mœoniens : nous aurons occaſion de rapporter dans le courant de cet Ouvrage pluſieurs uſages que ces Lydiens apportèrent de l'Aſie, & qui ſe conſervèrent pendant pluſieurs ſiècles chez les Etruſques.

Cette nouvelle alliance augmentant encore les forces des Thyrréniens, ils ſe trouvèrent en état d'envoyer des colonies dans tous les pays qui étoient autour d'eux. Vérone, Mantoue, Bologne, Adria, qui donna à la Mer Adriatique le nom qu'elle a conſervé depuis, furent fondés ſous leurs auſpices. Aſcoli, dans le Brutium & les villes de la Rhétie durent leur origine aux Lydiens; c'eſt ainſi qu'Agylle, que depuis on appella Ceré, Pyſe, Saturnie, Alſium & pluſieurs autres Villes, furent établies par les Pélaſgues. C'eſt donc à cette époque qu'il faut rappeller ce que dit Tite-Live de la grandeur & de l'opulence des Etruſques, qui ſe rendirent maîtres de toute l'Italie, à l'exception néanmoins du petit pays des Vénètes. Nous trouvons dans les Auteurs anciens les noms d'une partie des Villes qu'ils fondèrent au-delà de l'Apennin; d'un autre côté, les médailles Etruſques trouvées à Urina en Calabre, à Pæſtum dans la Lucanie, à Lucéria Alfaterna dans le Picenum, enfin à Teanum & à Capoue dans la Campanie, ainſi qu'à Tuder en Ombrie, & dans preſque tous les pays qui ſont en deçà des Monts, vers la Mer inférieure, ſont des preuves de leur domination ſur tous les endroits où elles ont été frappées; & par conſéquent ſur toute l'Italie. Cette domination dura peu

de tems, & il femble que le moment où elle arriva au plus haut point de fa grandeur, fut celui qui précéda fon entière décadence. Un accident fingulier la produifit, & nous avons l'obligation à Denis d'Halicarnaffe, de nous en avoir confervé les détails : la puiffance de ces peuples, dit-il, ne fut pas de longue durée ; car ils fe virent arrêtés dans le cours de leurs profpérités par la colère des Dieux ; la principale caufe de leur infortune vint d'une affreufe ftérilité occafionnée par une fécherefle inouie qui porta la défolation dans toutes les familles, ravagea toutes les campagnes, fit périr les beftiaux, deffécha jufqu'aux fources des fontaines ; & fut fuivie de maladies terribles qui dépeuplèrent tout le pays. « Dans cette cruelle extrémité, » les efprits frappés de terreur recoururent à l'oracle, pour » apprendre quel étoit le Dieu qui caufoit tant de maux, par » quel crime on s'étoit attiré fa colère & les moyens de la » calmer : l'oracle répondit qu'on avoit manqué de parole » aux Dieux, qu'on avoit obtenu par leur fecours ce qu'on » leur avoit demandé, & qu'on étoit encore redevable des » plus riches préfents qu'on leur avoit promis. Il étoit vrai que » les Pélafgiens, pour faire ceffer les effets d'une difette rui- » neufe pour eux, s'étoient engagés par des vœux folem- » nels, d'envoyer à Jupiter, à Apollon & aux Cabires le » dixième de tous les biens qu'ils recueilleroient dans la fuite ; » mais après avoir été exaucés, ils crurent s'être acquittés de » leurs engagemens, en offrant aux Dieux la dixième partie » de leurs fruits & de leurs troupeaux : Myrfille de Lesbos » rapporte ce fait dans les mêmes termes ; mais avec cette » feule différence, ajoute Denis d'Halicarnaffe, qu'il nomme » Thyrréniens ceux que j'appelle Pélafgues. » Nous avons fuffifamment montré les raifons pour lefquelles nous croyons devoir les nommer comme Myrfille. Cependant l'oracle con- fulté, exigea la dixième partie des hommes ; à l'arrivée de fa réponfe,

réponſe, la conſternation ſe répandit dans tous les eſprits; chacun appréhendant pour lui-même & pour ce qu'il avoit de plus cher, entra dans une défiance que la crainte qui l'augmentoit encore rendit bientôt univerſelle; en peu de tems les amis les plus intimes s'éloignèrent les uns des autres, les maiſons furent abandonnées & les villes déſertes. Les Pélaſgues qui avoient fait ces vœux imprudents, & qui plus imprudemment encore ſe croyoient obligés de les accomplir, prirent pour la plûpart le parti de la fuite, & ſe retirent dans la Grèce; ainſi dépourvu du ſecours de leurs Alliés, les Etruſques ſe trouvèrent dans un état de foibleſſe, qui ne leur permit pas de conſerver leurs poſſeſſions. Accablé de tant de maux, frappé dans le principe même de ſa force, tel qu'un vaſte édifice dont on auroit ſappé les fondemens, leur empire tomba preſqu'en un moment, & comme ſa décadence n'avoit pas été préparée par des malheurs précédens, il n'eut pas le tems de ſe relever d'une chûte d'autant plus terrible pour lui qu'elle étoit plus imprévue : les différentes parties qui compoſoient ce grand Etat, rendues à elles-mêmes, ſe gouvernèrent ſuivant leurs loix, & ſe choiſirent des Chefs ou des Rois à leur gré. Ce malheureux événement arriva environ deux âges d'hommes ou ſoixante ans avant la priſe de Troye. C'eſt indubitablement dans l'eſpace de tems qui s'écoula de-là à la dixième année qui ſuivit la priſe de cette Ville, que l'empire des Etruſques fut diviſé en tant de peuples différens en effet, les Leſtrigons, ſuivant ce que dit Homère, étoient venus s'établir à Formies, que les Lacédémoniens habitèrent enſuite, & qui eſt appellée Leſtrigonia dans l'Odiſſée, tandis que Circée régnoit dans l'Iſle qui forme aujourd'hui le Promontoire, que de ſon nom l'on appelle Monte Circello. D'un autre côté, lors qu'Enée aborda dans le Latium, il avoit déja ceſſé d'être uni à l'Etrurie, dont les Volſques, les Sabins, les Ligu-

riens, les Arcadiens & beaucoup d'autres peuples occupoient chacun quelque partie.

Vers le tems du siége de Troye, les Chalcidiens venus de l'Eubée, sous la conduite d'Hippocles & de Mégastène, rétablirent Cumes dans un territoire, qui, uni avec celui de Linternum, étoit passé de la domination des Etrusques, sous celle des Osques. Que si Strabon assure que cette Cumes dont il n'existe plus que les ruines, & qui pourtant fonda Naples, Pouzzol & Messine, étoit la plus ancienne de toutes les villes de l'Italie & de la Sicile; il ne faut entendre ce qu'il dit que des seules villes Grecques, puisqu'il est certain qu'elle en avoit autour d'elle qui frappoient des monnoies avec des légendes en caractères Osques ou Etrusques, bien avant que la langue des Grecs fut connue dans la Campanie. Comme nous avons des médailles Etrusques, où le nom de Cumes même est joint à celui de Linternum, ville qui en étoit voisine, & dont les ruines intéressent encore, par le nom du grand Scipion qui s'y retira & qui y mourut; nous ne pouvons guère douter que ces médailles ne soient des monumens de la puissance de l'Etrurie, & qu'elles n'aient été frappées dans les tems même qu'elle dominoit sur toute la Campanie. Ces monnoies servent donc à prouver que Cumes & Linternum existoient avant l'arrivée des Euboyens en Italie, & que devenus désertes comme tant d'autres, par la retraite des Pélasgues, où l'impuissance dans laquelle se trouvèrent les Etrusques de les conserver, elles furent rétablies ou dumoins occupées par les Grecs, qui ne vinrent que bien long-tems après leur décadence dans le pays des Opiciens. En effet, est-il probable que les Grecs qui avoient la vanité de passer pour les inventeurs de tous les Arts, & les fondateurs de toutes les nations de l'Italie, eussent emprunté une langue étrangère pour battre leurs monnoies, & détruit par-là l'idée qu'ils étoient si jaloux de donner, qu'on la retrouve

à chaque moment dans leurs Hiſtoriens, dans leurs Poëtes & même dans les livres de leurs Philoſophes ?

Ce fut la malheureuſe circonſtance dont nous avons parlé, qui donna lieu à une ſorte de Poëme ou Lamentation que l'on trouve ſur les tables Eugubiennes (*), ſi nous pouvions nous en rapporter totalement à la traduction de ces fameuſes tables, ſi des conjectures trop hardies n'ont pas égaré les ſavans qui nous l'ont donné, il ſeroit clair que ce Poëme Etruſque fut compoſé plus de deux cens quarante-ſept ans avant ceux d'Héſiode & d'Homère; puiſque ſuivant les marbres d'Arundel, le premier de ces Poëtes ne précéda le ſecond que d'environ trente ans, & qu'au rapport d'Hérodote, celui ci naquit vers le tems du paſſage des Grecs en Ionie, l'année même de la fondation de Smyrne. Or, cette année fut, ſelon le Père Petau, la cent ſoixante-huitième après la priſe de Troye. Cette dernière époque ſe rapporte à ſoixante-dix-neuf ans après l'expédition des Argonautes à laquelle aſſiſta Orphée, après lequel vinrent Linus, Muſée & Mélampe, fils d'Amithaon, qui ſont reconnus pour les plus anciens Poëtes de la Grèce; mais comme on peut bien croire, que les lamentations Eugubiennes ne ſont pas le premier Poëme qu'ayent compoſé les Etruſques, ils s'en ſuivroit qu'ils auroient eu des Poëtes avant le règne d'Erectée, & le tems où Phæmonæ rendit à Delphes pour la première fois des oracles en Vers héroïques.

(*) Ces fameuſes inſcriptions, gravées ſur ſept lames de bronze, furent découvertes en 1444, dans une chambre ſouterraine près du théâtre d'Iguvium ou Eugubium; elles ſont conſervées avec beaucoup de ſoin dans les archives de Gubbio, ville d'Ombrie, bâtie ſur le ruines de l'ancienne Eugubium, d'où elles ont pris le nom des table ou inſcriptions Eugubiennes.

De l'Hiſtoire des Etruſques ; ce que nous ſavons de leurs mœurs.

DE même que la Poëſie, l'Architecture, la Gravure en pierres, la Sculpture & vraiſemblablement la Peinture, remontent chez les Etruſques à la plus haute antiquité. Originaux dans tous les Arts, ils n'ont pu les tirer de la Grece encore ſauvage, dans un tems où, ſuivant Thucydide, il n'y avoit aucun commerce entre ces peuples, ni par terre, ni par mer. Ce n'eſt pas non plus l'Egypte qui les leur a donnés, puiſque ſuivant Hérodote, ils ne pouvoient avoir aucune communication avec elle : ainſi les doctes conjectures du Sénateur Buonarotti, qui croit voir dans la manière dont les anciens Toſcans ont traité les Arts, les traces de leur origine qu'il attribue à l'Egypte, ne prouvent rien autre choſe, ſinon que les inventeurs ayant rencontré en Etrurie les mêmes difficultés qu'ils avoient trouvées en Egypte, l'induſtrie qui devoit les ſurmonter a été obligée d'employer les mêmes moyens & de ſuivre la même voie dans ces deux pays.

Le même génie qui inſpira la Poéſie aux Etruſques, leur mit en main ce fil précieux qui lie ſi intimement tous les beaux Arts, qu'il ſemble que l'un ſoit la ſuite de celui qui le précède, & le principe de celui qui lui eſt le plus voiſin ; ainſi tous enſemble ne ſont que des anneaux d'un chaîne immenſe, qui tiennent de très près aux Sciences, aux arts mécaniques & à l'ordre Encyclopédique qui unit toutes les connoiſſances humaines. Quelques étincelles de ce génie des Etruſques parvenus juſqu'à nous, éclairent encore le peu qui reſte de leur hiſtoire : ce n'eſt pas par la grandeur de leurs actions qu'ils excitent la curioſité que nous aurions de les

connoître mieux, & l'intérêt que nous prenons à eux; mais par les monumens qui nous ont laissés, sans lesquels ils demeureroient ensevelis dans l'oubli, ainsi que les Ausones, les Euganiens, les Opiciens & les Aborigènes; la vie de ces Nations presque ignorées, comme celle des hommes qui les composoient, a été un mêlange de bons & de mauvais succès, de désastres & de prospérités, qui se sont suivies alternativement; elles ont fait la paix & la guerre, ont eu des hommes courageux, habiles & puissants qui les ont gouvernées; mais comme il n'est resté aucun témoignage de leur génie, ni dans les Arts, ni dans les Sciences; elles n'ont laissé après elles qu'un nom presque inconnu, & ont disparu de la terre comme les jours dans lesquelles elles ont existé. Que si nous n'avons pas autant de lumières que nous le desirerions, sur les moyens que les Etrusques ont employés, soit pour augmenter leur puissance, soit pour se perfectionner dans les Arts; c'est que la perte de leur langue, qui, comme nous l'avons dit, se fondit dans celle des Romains, de leurs écrits négligés par les peuples barbares qui leur succédèrent; enfin, celle de presque tous leurs monumens publics, a vraisemblablement laissé aux Grecs trop peu de mémoires sur ce qui les regardoit, pour qu'ils ayent pu en composer une histoire suivie.

D'un autre côté, assujettis depuis long-tems aux Romains, & n'existant plus comme peuples dominants ou du moins libres, les Etrusques avoient cessé d'être un objet d'attention pour leurs vainqueurs, qui, jaloux de la gloire des Nations qu'ils avoient soumise, sembloient s'être fait une étude d'en éteindre la mémoire.

Nous savons cependant que nonobstant toutes ses pertes l'Etrurie, vers le tems de Romulus renfermée entre la mer inférieure & les montagnes de l'Appenin, occupoit encore tout

l'efpace qui eft entre le Tybre & la Ligurie. Elle jouiffoit de la liberté, fous le commandement des Princes, qu'elle ne confideroit que comme des Magiftrats affujettis eux-mêmes à un Roi, dont l'élection dépendoit de toutes fes Lucumonies. Jaloufe de cette précieufe liberté, qui lui tenoit lieu de fon ancienne puiffance, & valoit fans doute beaucoup mieux, elle la défendit jufqu'aux tems de la guerre des Marfes, où elle finit par être réduite en province Romaine, vers l'an 404 de la fondation de Rome.

Nous avons vu jufqu'à préfent trois époques bien marquées chez les Etrufques, la première comprend le tems de leur domination fur toute l'Italie; dans la feconde, ils jouiffoient de l'indépendance, & n'étoient gouvernés que par des Princes qu'ils fe choififfoient. La troifième compte du tems où cédant à la force qui conquit prefque tout le monde connu, elle devint fujette d'une Nation qu'elle avoit inftruite, & dont la puiffance prévalut fur toutes les autres. C'eft aux deux premières de ces époques qu'il faut attribuer ce que Diodore de Sicile rapporte des anciens Tofcans. « Les Thyrréniens, dit » cet Auteur, recommandables autrefois par leur valeur, ont » été poffeffeurs d'un grand pays & fondateurs de plufieurs » Villes; car ils avoient une flotte très-puiffante qui les ren- » doit maître de la mer; ils donnèrent leur nom à celle qui » borde l'Italie; ce font eux auffi, qui, pour les combats » fur terre ont inventé une trompette excellente & qui fut » nommée Thyrrénienne de leur nom. Pour relever la dignité » de leurs Généraux, ils leur donnèrent des Licteurs, le » chariot d'yvoire & la robe de pourpre, ils ont imaginé les » premiers de faire conftruire des portiques devant leurs » maifons, invention commode pour éloigner le bruit que » font d'ordinaire le peuple qui paffe, les efclaves & les » autres domeftiques du maître. Les Romains qui les ont imités

» en plusieurs choses, ont pris d'eux cette idée, & l'ont portée » à une grande magnificence. Les Toscans se sont appliqués » avec soin à l'étude des Belles-Lettres & à la Philosophie ; » mais ils se sont adonnés plus particulièrement que les autres » peuples à la connoissance des présages qui se tirent de la » foudre. Aussi jusqu'à présent les Chefs de toutes les autres » Nations les ont toujours respectés, & ont toujours eu recours » à eux pour l'interprétation des coups de tonnerre qu'ils » avoient entendus. » C'est peut-être de l'Asie & des Mœoniens que les Etrusques avoient pris cet esprit de superstition qu'ils communiquèrent ensuite à leurs voisins, ou du moins c'est à lui qu'il faut attribuer ces sacrifices barbares, qu'ils souilloient du sang des hommes & qu'ils croyoient pouvoir être agréables aux Dieux. Ils portoient dans les peines qu'ils infligeoient aux criminels, cette atrocité qu'autorisoit le fanatisme de même que dans les spectacles, qui chez eux faisoient partie de la religion ; Tertullien leur reproche l'invention des combats de Gladiateurs ; & c'est par eux que s'introduisirent dans Rome ces fêtes sanglantes que les fils de Brutus firent voir la première fois dans le Forum Boarium, pour honorer la mémoire de leur père. Cette coutume n'étoit pourtant pas particulière à l'Etrurie, car Homère représente Achille immolant douze Troyens sur le tombeau de Patrocle, & le pieux Enée envoya des captifs au Roi Evandre, pour être sacrifiés aux manes de son fils Pallas. Les cérémonies augurales, de même que la plus grande partie des rites religieux que prescrivit Numa Pompilius aux Romains, étoient pris des Etrusques, desquels son successeur emprunta les ornemens de la royauté, qui sous la république devinrent ceux de la magistrature.

En partie descendus des Lydiens, les Toscans conservèrent le goût de leurs ancêtres pour les jeux dont on dit qu'ils furent les inventeurs, & qui en effet portoient un nom dérivé du

leur. Chez les Grecs & les Romains, les courſes du cirque & les exercices du manége furent en honneur chez les Etruſques c'eſt pourquoi ces ſortes de jeux ſe trouvent ſouvent repréſentés ſur les pierres gravées que nous tenons d'eux. On trouve dans Valère Maxime, que les Hiſtrions furent ainſi appellés d'un certain Ludius Hiſtrio, que l'on fit venir d'Etrurie afin de le donner en ſpectacle, au peuple Romain qu'il amuſa beaucoup par l'agilité de ſes mouvemens.

S'il eſt vrai que les Phéniciens ſoient autrefois venus chercher des établiſſemens en Italie, s'ils y abordèrent, comme nous le croyons, dans des pays incultes avant leur arrivée, ſi enfin ce furent eux, qui, mêlées avec les Pélaſgues, les Lydiens, & peut-être encore avec d'autres peuples, furent dans la ſuite connus ſous les noms de Thyrréniens, de Toſcans ou d'Etruſques; nous devons découvrir dans la Géographie des lieux qu'ils habitèrent, & auxquels ils donnèrent ſans doute des noms pris de la langue qu'ils parloient, de même que dans le peu que nous ſavons de leur religion & de leur coutumes, quelques veſtiges de celles qu'ils apportèrent de Phénicie. Ces veſtiges, cette foible lueur, qui ſeuls peuvent nous conduire dans la nuit de ces tems reculés, & l'obſcurité de l'hiſtoire, ſont des monumens d'autant plus précieux pour elle, qu'ils ſont plus capables de ſuppléer à ſon défaut; car il eſt certain que dans ce qui regarde l'origine des anciennes Nations, les premiers Hiſtoriens ne purent recueillir que des traditions incertaines ou des opinions abſolument douteuſes.

Dans les fragmens de Sanchoniaton, traduits par Philon de Biblos, & conſervés par Euſebe, nous apprenons que les Phéniciens aſſuroient, que l'Erebe & le Cahosavoient précédé la création de l'Univers, que du ſein de la nuit & de la confuſion, ſortit la matière que le vent où le ſouffle de Dieu vint animer. On reçonnoît dans cette Coſmogonie les principes de

de celle qu'Héſiode chanta dans la Grèce, & les mots mêmes qu'il employa bien des ſiècles après Sanchoniaton; originaires de Phénicie, les Etruſques employèrent la même Coſmogonie : &, ſelon ce que dit Senèque, ils regardoient Dieu comme l'ame du monde. C'étoit lui qui, ſuivant un de leurs Hiſtoriens cité par Suidas, avoit créé l'Univers en douze mille années, ſix mille deſquelles avoient été employées à aſſigner une place & un tems à chacune des choſes auxquelles il avoit donné l'être. L'homme, qui étoit le dernier de ſes ouvrages, devoit comme eux finir au bout des douze mille ans aſſignés pour être le terme de toutes choſes; la deſtruction & la renovation ſucceſſive de tous les êtres, devoit ſe faire dans le cercle qu'ils appelloient la Grande Année, des ſignes que ceux qui en étoient inſtruits pouvoient prévoir, précédoient chacune de ces révolutions, pendant leſquelles il y avoit eu des hommes de vie & de mœurs bien différentes; & ils aſſuroient que ceux de leur tems étoient moins agréables aux Dieux, que ceux qui avoient vécus avant eux. La plus grande partie de ces opinions, qui étoient celles des Phéniciens & des Egyptiens, paſſa auſſi chez les Grecs, à qui Orphée les enſeigna; & on les retrouve dans Ariſtote, dans Plutarque ainſi que dans Cicéron, dans Senèque & même dans Virgile.

Sanchoniaton rapporte que de tout tems les Phéniciens ſacrifioient aux élémens & aux vents, le culte qu'ils leur rendoient fut l'origine de celui de Veſta, de la terre, &c; qui des Etruſques paſſa chez les Sabins, deſquels les Romains l'empruntèrent; les vents conſiderés comme des génies, ainſi que les Dieux que l'on regardoit comme des habitans de l'air & du Ciel, furent repréſentés par les Etruſques avec des aîles. Ces peuples eurent auſſi des Minerves, des Vénus, des Dianes aîlées : Méduſe & les furies mêmes furent préſentées avec ces attributs que les Grecs ne donnèrent guère qu'à la Victoire, à l'Amour, quelquefois à

Diane, aux Spinx & aux Vents, comme on peut le voir sur la tour d'Andronic Cyrrhètes qui subsiste encore à Athènes. De là vint cette prodigieuse quantité de génies que l'on rencontre fréquemment sur les monumens des Etrusques, de même que sur les médailles Phéniciennes ou Puniques. Les génies qu'on voit sur ces médailles ont ordinairement quatre aîles, deux desquelles sont attachées aux flancs, & les deux autres aux épaules, les Artistes Etrusques qui supprimèrent les premières, conservèrent les secondes, sans doute parce qu'elles donnoient plus d'agrément à leurs figures.

Les Isles, les Fleuves, les Montagnes, les Villes & les endroits les plus remarquables de la Campagne, que la fertilité de son territoire & l'aménité de son climat ont fait appeller heureuse, portoient du tems même que les Grecs l'habitoient, des noms Phéniciens, qui, suivant le génie des anciennes langues Orientales, indiquoient manifestement les propriétés des lieux qu'ils désignoient. Ces noms, dont la plus grande partie subsiste encore, devoient être considérés comme des monumens authentiques de la résidence des Phéniciens en Italie; cependant ils paroissent avoir été ignorés des Grecs & des Romains, ce qui vint, sans doute, de ce que la langue Phénicienne s'étant corrompue, les mots qui représentoient des choses dans son état primitif, cessèrent d'avoir un sens pour des peuples qui ne l'entendoient plus; & n'exprimèrent alors que les dénominations simples des objets. L'illustre & savant Auteur des colonies Phéniciennes, est celui à qui nous avons l'obligation d'avoir, pour ainsi parler, déterré ces monumens après tant de siècles; la découverte qu'il en a faite, développe l'origine d'une partie des villes de la Campanie, & montre qu'ils en furent les premiers habitans : nous ferons voir dans la suite qu'elle peut encore servir à indiquer la route que tinrent les Phéniciens, lorsque des côtes de l'Asie ils vinrent chercher

des établiſſemens dans le pays, où dans la ſuite ils furent appellés Thyrréniens, ou bien Etruſques.

Cumes, fondée ſans doute par ces peuples, prit ſon nom de la hauteur ſur laquelle elle étoit bâtie ; les anciennes médailles de cette Ville portent l'empreinte de l'Ebon, bœuf à face humaine que Naples & Pouzzol, à l'exemple de leur Métropole, firent auſſi graver ſur leurs monnoies. Ainſi Carthage conſerva dans ſes médailles la palme, ſymbole de Tyr dont elle deſcendoit. Cet Ebon, auquel les Napolitains élevèrent des autels, étoit depuis long-tems confondu avec le minotaure des Crétois ; mais l'Auteur des Colonies, d'accord avec Macrobe (*), a clairement fait voir qu'il eſt le même que l'Apollon, ou le ſoleil des Phéniciens ; dans la langue, ſon nom déſigne un des principaux attributs d'Apollon ; & ſignifie *qui donne l'intelligence*, ou bien *qui rend intelligent :* cette interprétation nous montre la raiſon pour laquelle la figure de l'Ebon ſe trouve ſur les monnoies des Cuméens, & nous croyons qu'il y repréſentoit l'oracle que la Sybille rendoit dans leur Ville, inſpirée qu'elle étoit par Apollon qui lui donnoit l'intelligence de l'avenir ; ainſi ce ſymbole indiquoit en même tems que ce Dieu, ainſi que le

(*) Macrob. Sat. Lib. I. Cap. 18. Nous avons en main trois médailles qui confirment le ſentiment de Macrobe, la tête de chacune de ces médailles, qui eſt couronnée de laurier, eſt celle d'Apollon même, & leur revers porte l'Ebon ſur lequel on voit dans l'une un buſte dont la tête environnée de rayons eſt manifeſtement celle du ſoleil Dans l'autre, il y a une lyre ; & dans la troiſième on a gravé l'étoile du matin, attribut qui convient au Dieu du jour repréſenté par l'Ebon ; au reſte, beaucoup de Villes, de même que Cumes, Naples & Pouzzol portoient auſſi l'empreinte de l'Ebon ſur leur monnoie, & Capaccio cite Alella, Nola, Sueſſa, Capoue & Thyanum ; nous avons déja remarqué que toutes ces dernières Villes étoient d'origine Etruſques.

nom de Cumes, tiroient leur origine, l'un du pays, l'autre de la langue des Phéniciens ; & que ces peuples qui la fondèrent en furent les premiers habitans.

L'Ebon, ſuivant Macrobe, ſe préſentoit ſous quatre âges différens, ſelon les différens aſpects du ſoleil qui produiſent les diverſes ſaiſons de l'année ; il fut vraiſemblablement appellé Bacchus Baſſareus ou même Duſar, ſelon la fameuſe inſcription de Pouzzol: (dans cet âge où ſon influence bénigne faiſoit mûrir les raiſins :) plus jeune & dans la ſaiſon propre à la culture des jardins, il repréſenta Priape, leur divinité tutélaire. Voilà d'où vient que la phyſionomie de l'Ebon, qui eſt toujours Etruſque, ſe rencontre très-ſouvent dans ces Hermès que l'on appelle des Platons ; & qui ne ſont pourtant que des Bacchus ou des Priapes, comme nous aurons pluſieurs occaſions de le montrer dans le cours de ce Livre. Au reſte, nous obſerverons encore avant de finir cet article, que la compoſition de l'Ebon étoit très-ordinaire chez les peuples de Phénicie & de Syrie, telle étoit celle de leur Aſtarté & de leur Aſtergatis, que Diodore de Sicile peint avec la partie ſupérieure d'une femme dont le reſte du corps ſe terminoit en poiſſon ; cette divinité inconnue à Gori & à Dempſter, ſe retrouve encore ſur beaucoup de monumens Etruſques, entr'autres ſur un Cype déterré à Cluſium, ſur pluſieurs bronzes de cette Nation, & ſe voit auſſi ſur la porte Septentrionale de l'ancienne ville de Pœſtum, qui, comme nous le montrerons bientôt, fut habitée longtems avant les Grecs, par ces mêmes Phéniciens, qui, dans la ſuite, portèrent le nom de Thyrréniens.

Nous pourrions ajouter à ce qu'on vient de lire pluſieurs traits particuliers de l'Hiſtoire des Etruſques, mais comme ils ne ſerviroient de rien pour l'intelligence de la ſuite de cet Ouvrage, & que d'ailleurs les curieux peuvent les trouver dans l'Etrurie royale de Dempſter ; nous avons cru devoir les

paſſer ſous ſilence. L'art de faire des vaſes dont nous donnons une ſorte d'Hiſtoire tenant à l'Architecture par les proportions qu'il emploie, à la Sculpture par le trait, & à la Peinture par les Deſſins, dont il orne les productions ; nous avons penſé qu'il étoit plus à propos de rechercher les principes de ces Arts, & les maximes que les Artiſtes anciens ont ſuivies pour faire ces Chefs-d'œuvres qui nous étonnent & nous inſtruiſent encore aujourd'hui ; c'eſt d'ailleurs ce que nous avons promis de faire dans notre Prêface, & c'eſt par-là que nous eſſayerons *de montrer la marche de l'eſprit humain dans la carrière des Arts qui embelliſſent la Société, & rendent la vie plus agréable.*

De l'Architecture, Ancienneté de l'Ordre Toſcan.

DE toutes les découvertes des anciens Toſcans, celle de l'ordre d'Architecture qui porte encore aujourd'hui leur nom eſt à la fois la plus conſidérable, & la plus capable de faire ſentir leur génie original dans les Arts. Envain dans le ſiècle paſſé on tenta d'ajouter un ordre nouveau à ceux que nous tenons des Etruſques, des Grecs & des Romains; les efforts réunis que tant de gens très habiles firent en cette occaſion n'aboutirent qu'à mieux faire connoître quelles difficultés eurent à ſurmonter les Auteurs d'un premier ſyſtême d'Architecture, & quelle intelligence ſuppoſe une invention ſi ſimple en apparence ; mais qui a tellement rempli l'objet de l'Art, que l'on n'a jamais pu rien imaginer d'eſſentiel à mettre à ſa place ou même à y ajouter. Que ſi quelques-uns peu inſtruits des reſſources de l'Architecture ou faute d'avoir meſuré leurs forces, ont eſſayé de toucher à la méthode des anciens, ils ſont tombés dans un goût bizarre, qui détruiſant les règles & les principes pris dans la nature & confirmés

par une longue expérience, a mis des inventions ridicules ou futiles à la place du ſimple, du beau & du ſublime. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que nous regardons comme légiſlateur de l'Art, le peuple chez qui l'Architecture a pris naiſſance; car il eſt celui qui a donné à tous les autres les modèles qu'ils ont copiés, & dont on ne peut s'écarter; en effet, les fondemens de l'Architecture étant les mêmes pour tous les différens ordres (*); l'Artiſte qui ſçut les découvrir, ouvrit pour ainſi dire la carrière à tous ceux qui l'ont ſuivi, &

(*) Les ordres ne ſont que les moyens d'exécution qu'emploie l'Architecture, & dans le fond il ne peut y en avoir que trois, qui, tous enſemble expriment les divers degrés de richeſſe dont elle eſt ſuſceptible; & comme rien ne peut être plus riche que ce qui l'eſt au ſuperlatif, & ne peut l'être moins que ce qui l'eſt au poſitif, aucun ordre ne peut mériter ce nom s'il paſſe ou l'un ou l'autre de ces deux termes; car tout ce que l'on feroit de plus ſeroit de trop, & ce que l'on mettroit de moins ne ſeroit pas aſſez; quant aux termes de comparaiſon que l'on peut placer entre la plus grande & la moindre richeſſe qui convienne à l'Architecture, ils ne rendent tous que l'idée d'une choſe moins riche que celle qui l'eſt le plus & plus riche que celle qui l'eſt le moins: cette réflexion que nous devons à M. le Marquis Galliani, connu par ſon excellente traduction de Vitruve, eſt aſſurément très-propre à ſimplifier les idées que l'on a des ordres, & à guider dans le choix que l'on peut faire de leurs membres, pour remplir l'objet que l'Architecte ſe propoſe; c'eſt beaucoup dans les Arts d'avoir des idées claires de ce qu'on doit faire; & des moyens que l'Art fournit pour exécuter; j'ai entendu des gens très-capables ſe plaindre de l'abondance des méthodes & de la diſette des principes en Architecture; ce ſeroit cependant ces principes qui ſeuls pourroient mettre à portée de juger de la valeur de différentes méthodes, puiſque ce n'eſt que ſur eux qu'elles peuvent être fondées; & nous aurions grande obligation au Traducteur de Vitruve, s'il vouloit nous éclaircir cette matière importante, que perſonne n'a plus étudié & n'entends mieux que lui.

quelques brillantes que ſoient d'ailleurs les découvertes faites après la ſienne, comme elles ne furent que des modifications du ſyſtême dont il avoit poſé les principes, elles ne doivent en être conſiderées que comme des conſéquences. Car, enfin, que firent les Ioniens & Callimaque de Corinthe ? Inventèrent-ils la colonne, l'entablement, le chapiteau ou quelque membre néceſſaire qui manquât à l'Architecture des tems précédens ? Non, mais ils donnèrent quelques nouveaux ornemens à cette Architecture, ils en diverſifièrent un peu les proportions, ils en étendirent les limites; cependant elle exiſtoit bien avant eux, indépendamment de ces ornemens qu'ils y ajoutèrent & qui ſeuls étoient bien éloignés de faire un ſyſtême d'Architecture; car en tout Art, comme en toute ſcience, il eſt ſans doute infiniment plus difficile d'établir un principe ſimple; mais fécond en vérité, que d'en tirer les vérités même & les conſéquences dont il eſt la ſource.

Les premiers édifices que les hommes élevèrent quand ils ceſſèrent d'habiter des cavernes ou de ſe retirer dans les creux des arbres, furent, au témoignage de Vitruve, les modèles que l'Architecture naiſſante s'attacha à copier : l'Art inſtruit par l'expérience & encouragé par le luxe, apprit à ce dernier à embellir les cabanes agreſtes que la néceſſité avoit enſeigné à conſtruire. Les arbres employés à aſſembler la charpente de ces cabanes, les ſommiers qui en portoient la toiture, leur toit même ſe préſentèrent comme des Types, à un Art qui travaillant à diminuer les beſoins des hommes, tire ſon principal mérite de ſon utilité; & ne cherche à ſe rendre agréable qu'en multipliant les commodités de la vie. On vit par une ſorte de métamorphoſe, le toît ruſtique changé en fronton, les ſommiers en architraves, & les arbres groſſièrement taillés en colonnes aſſujetties à des proportions. Ainſi par une ſorte de contraſte, qui pourtant rappelloit l'hiſtoire

de l'Art, l'origine des chofes & l'égalité que la Nature a mife entre les hommes, la magnificence des temples des Dieux & les plus fomptueux palais des Rois, confervant l'empreinte de la fimplicité & de la pauvreté des premiers tems, apprirent à l'orgueil des hommes puiffans que les plus grandes chofes dont elle s'applaudit, doivent fouvent leurs principes aux plus petites.

Par le choix judicieux qu'il fit de fon modèle, & la manière dont il l'employa, l'Architecte, créateur de fon Art, en indiqua l'objet, qui eft d'affurer à l'homme une retraite toute à la fois commode & durable. Ayant à décorer ce modèle, cherchant à lui donner la forte d'agrément dont il étoit fufceptible; loin de s'appliquer à le rendre méconnoiffable, en le couvrant d'ornemens fuperflus ou étrangers à fa nature, il ne penfa qu'à préfenter fous une forme agréable les parties qui étoient utiles, & n'employa d'autres ornemens que ceux qui indiquant leur utilité particulière, affuroient en même tems la folidité de l'édifice; fon exemple fut généralement fuivi comme une loi que le bon goût auroit dicté à ceux qui vinrent après lui; & jufqu'à ce que le raffinement toujours minutieux & le goût puérile de la nouveauté vinrent corrompre l'Architecture, elle n'appella beau que ce qui étoit bon, ne regarda comme agréable que ce qui étoit néceffaire ou du moins utile; & peu curieufe de paroître recherchée, elle n'adopta d'ornemens étrangers, que ceux qui fans nuire à la folidité rappelloient quelques ufages anciens ou produifoient quelques commodités nouvelles: femblable à un Athlete fort & vigoureux qui fatisfait de la mâle beauté qui caractérife un Hercule, ne rechercheroient pas les graces qui diftingue une Vénus. L'Architecture fe contenta d'être noble plutôt que riche, majeftueufe plutôt qu'élégante, préférant la grandeur à la grace, & la dignité à une vaine apparence de fplendeur qui

en

en impoſe bien plus qu'elle ne ſatisfait. Ce fut par-là que ſans ſe ſoucier de ſurprendre au premier coup-d'œil, elle plût à la longue & parut d'autant plus nouvelle, qu'on la revit plus ſouvent bien différente de cette autre Architecture ſans motifs, qui étonne ſans contenter, que la richeſſe ou la ſingularité, bien plus que le plaiſir qu'elle cauſe, font regarder, & qui ne donnant aucun intérêt parce qu'elle n'a aucun caractère, perd & vieillit pour ainſi dire à meſure qu'elle eſt revue, & finit par ne l'être plus qu'avec dégoût.

Les maximes « de conſerver comme modèles & de repréſenter » les objets qui donnèrent lieu à quelques inventions utiles, ou » ceux qui anciennement avoient été en uſage; de même que » celle de n'adapter l'ornement aux choſes uſuelles, que, pour » en augmenter la commodité » furent employés par les anciens dans la fabrique de leurs vaſes, ainſi que dans tous les Arts, qui firent quelque uſage des proportions. Ces deux importantes maximes, quelquefois réunies, quelquefois priſes ſéparément, devinrent un *lien commun* entre les beaux Arts, & ceux qui ſont les plus mécaniques : ceux-ci empruntèrent le deſſein de premiers, qui apprirent d'eux beaucoup de pratiques utiles, que ce n'eſt pas ici l'endroit de montrer. On conçoit combien les uns & les autres durent gagner à cette liaiſon, à laquelle on dut vraiſemblablement la perfection des Arts des anciens, & le grand goût que nous remarquons dans leurs ouvrages en tous genres.

Comme l'induſtrie peut employer toutes les productions de la nature pour l'utilité & la commodité des hommes, ces maximes mettoient aux Artiſtes autant de modèles entre les mains qu'il y a, pour ainſi parler, d'objets ſuſceptibles d'être copiés, ſi le caprice, quelque fertile qu'il ſoit, n'en peut jamais fournir autant que la Nature même, on ne doit pas être ſurpris

de ce que les Artiſtes anciens paroiſſent avoir connu des reſſources qui ſemblent manquer aux nôtres, auxquels on demande toujours du nouveau; & qui, preſque ſans modèles, ſont obligés de tirer d'eux-mêmes & d'imaginer tout ce qu'ils font. On peut donc conclure, de ce que nous avons vu, que ces deux ſeules maximes bien entendues & bien appliquées, durent produire une infinité d'inventions, de formes & d'alluſions ingénieuſes, que ſouvent nous aurons occaſion de remarquer. Mais pour en donner ici un ſeul exemple, qui, pris des Arts les plus communs, prouvera à plus forte raiſon pour les autres; on trouve encore à préſent un aſſez grand nombre de ces Candélabres de bronze qui repréſentent des cannes de roſeau, & pluſieurs ſortes de bâtons d'épine auxquels on auroit taillé les nœuds ou les branches; les feuilles naiſſantes qui ſortent des tiges de ces roſeaux, les nœuds ou les branches taillées de ces bâtons, ornent aſſurément le corps du Candélabre, qui, ſans cela, eut été trop liſſe; mais ces ornemens ne ſont pas inutiles & placés ſeulement pour contenter la vue; car en même tems qu'ils ſervent d'appui à la main qui porte la machine dont ils rendent l'uſage infiniment plus commode, ils ſont encore deſtinés à en rappeller l'hiſtoire. En effet, ces inſtrumens dans leur origine étoient faits d'un ſimple bâton ou de cannes que l'on plantoit en terre, eurs racines conſervées à la partie ſupérieure ſoutenoient ordinairement un plateau ſur lequel on mettoit une lampe. Quelquefois placées à l'extrémité inférieure, les mêmes racines en ſe recourbant formoient un pied qui ſupportoit tout le Candélabre; ces deux circonſtances, qui, conſervant la mémoire de la première inſtitution, augmentoient l'agrément & la commodité d'un meuble ſi uſuel, furent encore conſervées & même rendus avec beaucoup d'attention, ainſi qu'on peut le voir dans pluſieurs de ces monumens.

Les premiers pas des Arts ne ſont jamais que des eſſais, que le tems & l'expérience viennent perfectionner. Les Inventeurs commencent d'abord par s'aider des matières les plus communes, s'appliquent à ſimplifier leur opération, & cherchent éviter autant qu'ils le peuvent les difficultés qui ſont étrangères à leur objet ; ainſi la Peinture n'employant d'abord qu'une ſeule couleur, ſe contenta d'un ſimple contour; & long-tems avant de faire uſage du marbre, du bronze ou de l'yvoire, la Sculpture s'éxerçant ſur des matières plus aiſées à travailler, fit en bois de ces ſortes de ſtatues, qui, du nom d'un de ſes plus anciens Artiſtes, la Grèce appella des Dédales. Il en alla de même de l'Architecture, qui ſemble n'avoir d'abord employé que le bois qu'elle mit à la place de l'argile & des roſeaux dont on ſe ſervoit auparavant. Des arbres plantés au coin de l'édifice en aſſuroient la ſolidité : que ſi on les multiplia dans la ſuite, ce fut parce que les bâtimens augmentant de grandeur, les ſommiers qui en ſoutenoient le comble, devenus néceſſairement plus longs & par conſéquent moins forts, eurent beſoin d'un appui ſur cette même longueur ; afin d'être plus en état de porter un toit ſous lequel on n'avoit pas encore imaginé de ſuſpendre un plafond. Ainſi le ſyſtême d'Architecture le plus ancien, reſſemblant preſque en tout point à ces édifices groſſiers, dut placer d'abord les colonnes aux angles des bâtimens; que s'il ne leur donna pas de baſe, c'eſt uniquement parce que les arbres qu'elles figuroient, enfoncés dans la terre par leur extrémité inférieure, ne repréſentoient rien dont la baſe put être l'indication. On ne connut alors d'autre loi d'entre-colonnement que celle qu'indiqua la néceſſité de ſoutenir la trop grande longueur ou les joints des ſommiers, & comme on n'employoit pas de plafond, la friſe qui figure l'extrémité des parties qui le forment, fut néceſſairement inconnue.

Comme l'architrave étoit de bois, on crut devoir le recouvrir d'une corniche pour mettre cette partie essentielle à l'abri des injures de l'air; la même raison fit placer une tuile ou pierre quarrée sur la tête de la colonne, où elle servoit en même tems à garantir les liens qui la rattachoient & à l'empêcher de se fendre & d'éclater sous le poids qu'elle avoit à porter; le fronton eut aussi sa corniche naturellement formée par l'avance des planches du toît sur les chevrons qu'elles recouvroient. Ce fut donc une règle propre à l'Architecture de *poser un corps saillant que l'on appelle corniche sur tous les membres principaux de l'édifice*; & cette règle, comme presque toutes les autres fut prise dans l'idée de le conserver & d'en assurer la solidité.

Lorsque l'on commença à se servir de la pierre, on conserva, suivant l'esprit de la première maxime, non-seulement *l'indication des parties dont on avoit d'abord fait usage*, mais encore *celle des matériaux que l'on avoit employés*. C'est ainsi que les astragalles & les quarts de ronds du chapiteau figurèrent les cordes qui servoient de liens à la tête de la colonne, de même que les réglets ou bandelettes représentèrent les lanières de cuir ou de fer, qui, vraisemblablement, étoient destinées à rendre le même service; il faut seulement remarquer, que la différence des matières dont on fit usage en mit une dans la manière de les employer. De-là vint que les cordes, qui servant de liens à la colonne en faisoient partie lorsque l'on n'employoit que le bois, ayant été changées en moulures lorsque l'on fit usage de la pierre, furent regardées dans la suite comme partie du chapiteau; & cela suivant l'esprit de la règle de solidité, afin que si les chapiteaux recevoient quelque dommage, on put les remplacer sans que pourtant la colonne en fut offencée.

Cette précaution, que le succès justifia, fit naître une maxime

générale, qu'il paroît que les anciens ont suivie avec beaucoup de soin. Ce fut *de diviser & disposer tellement les principaux membres de leur Architecture, que bien que dépendans les uns des autres, l'un put cependant être endommagé sans pour cela entraîner la ruine du tout*; c'est à l'emploi de cette maxime qu'il faut attribuer la conservation de ce grand nombre de monumens antiques qui existent encore aujourd'hui, les précautions qu'elle indique ont été observées avec un soin particulier dans les édifices de Pœsti, où l'architrave est composé de grands quartiers de pierre posés l'un par derrière l'autre sur leur longueur; quelques unes de ces pierres ayant manqués, la frise & la corniche n'ont pas laissé de se soutenir, ce qui ne fut pas arrivé si l'architrave eut été d'un seul morceau; car tout l'entablement fut tombé avec lui, & ces beaux monumens n'existeroient plus.

On voit que l'Architecture d'alors étoit composée de la colonne avec son chapiteau, de l'architrave avec sa corniche, & du fronton qui avoit aussi la sienne; seul de tous les systêmes d'Architecture, celui des anciens Toscan ne connut pendant bien des siècles que ces mêmes parties; ce qui fait dire à Palladio (*), qu'il *ressemble plus que tout autre à la manière des premiers Architectes*. Tel fut le premier période, & pour ainsi dire le premier âge de l'Architecture; jusqu'alors elle n'avoit travaillé qu'à procurer le nécessaire, bientôt elle recherCha l'agréable & l'utile; on ne tarda pas à s'appercevoir qu'il étoit plus commode d'établir un plafond sous la toiture, que de la conserver dans l'état où on l'avoit eu jusqu'alors; c'est pourquoi on assembla des poutres de traverse, qui passant d'une part à l'autre de l'édifice, & se croisant à angles droits, furent soutenues dans tous les sens par l'architrave, & marquèrent une espace entr'elle & la corniche

(*) Archit. de Palladio, Chap. XIV.

Cette eſpace fut l'origine de la friſe, vraiſemblablement inventée par les Doriens, qui, ſuivant l'eſprit & les maximes de l'inſtitution de l'Architecture, enrichirent cette partie de triglyphes, qui marquèrent les extrémités des poutres, dont les interſections laiſſant entr'elles des eſpaces quarrés, furent l'origine des ornemens que dans les plafonds on nomma caiſſons. Ces peuples imaginèrent auſſi des canaux qui réuniſſant les gouttes d'eau, les empêchoient de ſéjourner ſur les colonnes qu'elles auroient endommagées à la longue. Ce fut cette invention qui donna lieu aux cannelures. Un tel raffinement de l'Art montre qu'il étoit déja bien ancien, lorſque les Doriens commencèrent à le perfectionner, & à donner leur nom à l'ordre, qui, depuis on appella Dorique. Ils paroiſſent donc n'avoir connu l'Architecture que bien long-tems après les Etruſques, ce qui eſt aſſez naturel; car la Doride, comme toute la Grèce (*) étoit barbare & déſunie avant le Siége de Troye; & nous avons vu que bien long-tems avant, l'Etrurie étoit floriſſante & cultivée.

Lorſque l'on commença à mettre en œuvre la pierre au lieu du bois, on éleva des colonnes ſur un ſolide que l'on nomma ſocle, ou ſur quelque choſe qui en tenoit lieu, & qui les préſervoit de l'humidité de la terre; peu-à-peu on lui ſubſtitua la baſe que l'on plaça ſur le ſocle même, auquel on donna auſſi une plinthe avec une corniche, & l'on eut le ſtillobate ou piedeſtal. Ce fut alors que l'Architecture, qui, d'abord n'avoit été compoſée que de trois grandes parties dont chacune ſe diviſoit en deux autres, en admit juſqu'à quatre principales dans la compoſition; le ſocle ou le piedeſtal qui le repréſentoit, la colonne, l'entablement & le fronton qui couronnoit le tout, *chacun de ces membres principaux ſe ſubdiviſa en trois autres*, ce qu'il eſt important de remarquer. Quelques-uns

(*) Thucyd. Lib. I. Sub init.

ont penſé que cette loi de proportion venoit des idées que les anciens avoient du nombre ternaire ; nous trouvons en effet qu'ils lui attribuoient de grandes vertus, & Pytagore aſſuroit que toutes les choſes étoient déterminées par le nombre trois; Platon qui s'explique davantage, & qui pourtant n'eſt guère plus intelligible, prétend que deux choſes ne peuvent exiſter ſans une troiſième qui les uniſſe; puiſque, dit-il, le meilleur lien eſt celui qui s'unit lui-même à ſon objet ; de façon que le premier ſoit en proportion avec le ſecond, comme celui-ci avec le terme moyen; car dans ce nombre, il y a le commencement, le milieu & la fin. Quoiqu'il en ſoit de la vérité de ces idées, il eſt certain qu'elles ſont trop métaphyſiques pour avoir déterminé les inventeurs de l'Architecture, & ceux qui les ſuivirent, à diviſer en trois le corps entier des édifices qu'ils fabriquèrent. L'arrangement des parties du modèle qu'ils imitèrent d'abord, donna naturellement cette diviſion aux uns, & ſi les autres continuèrent à la regarder comme une loi, c'eſt qu'ils reconnurent qu'elle ſeule peut donner le plus grand nombre de rapports que l'œil puiſſe ſaiſir tout à la fois, & ſur leſquels ils puiſſe porter ſon attention ſans trop ſe fatiguer ; car ſi d'un côté on augmentoit le nombre de ces rapports, c'eſt-à-dire, ſi on augmentoit le nombre des parties de l'édifice, la difficulté de faire la comparaiſon des rapports qui ſont entre ces parties, augmenteroit & l'attention détournée ſur tant d'objets différens, abandonneroit l'enſemble pour ſe porter ſur quelques-unes de ſes diviſions. Dans la partition ternaire, l'œil comparant la première partie à la ſeconde & à la troiſième, & cette dernière avec la ſeconde, la quantité des rapports que donnent ces différentes combinaiſons, laiſſe à la fois l'eſprit occupé & ſatisfait, & ſauve l'Art de cette trop grande uniformité qui eſt à l'Architecture, ce que la Monotonie eſt à la Muſique. Obligés

pour éviter cet inconvénient de divifer l'édifice & fes membres en plufieurs parts, on établit pour maxime *de ne toucher cependant à l'enfemble, qu'autant qu'il le faut pour en empêcher l'uniformité*; *car autrement on détruiroit l'unité qu'on doit toujours fe propofer de conferver.* C'étoit pour maintenir cette règle d'unité, que les anciens évitant les reffaults avec au moins autant d'attention que nous mettons à les rechercher, dirigèrent l'ordonnance de leurs édifices, de telle forte, qu'aucune partie ne fe conciliant une attention particulière, l'œil ne fut jamais détourné de la confidération de l'enfemble. Voilà d'où vient que fouvent leurs Architectes dans des efpaces très-refferrés multiplièrent le nombre des colonnes, fans diminuer rien de leur diamètre, que fouvent même ils augmentèrent. Ils penfoient felon mon opinion, que toutes ces colonnes étant femblables, & l'attention n'ayant pas de raifon de fe porter plutôt fur l'une que fur l'autre, l'œil trompé étoit contraint de juger la maffe de l'édifice par le nombre & la grandeur de tant de parties qui n'en faifoient qu'une avec l'enfemble, & de le trouver bien plus confidérable qu'ils ne l'étoit en effet. Cet artifice fait, que les reftes de quelques anciens monumens nous paroiffent fi grandieux, qu'il faut les revoir, les examiner de très-près, & même les mefurer pour fe perfuader qu'ils n'occupent pas un efpace infiniment plus grand que celui qu'ils occupent réellement.

Par une fuite de l'efprit de cette maxime, les anciens *renfermèrent leurs fabriques publiques dans des efpaces, tels que leur étendue fuffifante put laiffer jouir de l'enfemble des fabriques qu'ils renfermoient, en diminuant cependant rien de la grandeur de l'Architecture.* Ainfi les places paroiffoient dépendantes des fabriques & non celles-ci des places. C'eft précifément le contraire de ce que l'on a fait à Saint Pierre de Rome, où le

le temple qui eſt la principale choſe, ne paroît qu'un acceſſoire de la place que l'on a voulu faire pour lui.

L'uſage particulier des édifices en régla la diſpoſition ; mais l'ordination, la ſymmétrie & la convenance que les Latins appelloient *Décorum*, furent le fruit du génie & des obſervations des Artiſtes. Elles concoururent à donner les rapports des parties avec les membres qu'elles compoſent, ceux de ces membres avec l'enſemble ; enfin l'accord précis des uns avec les autres ; c'eſt de cette juſte correſpondance & de l'emploi de la règle d'indication par rapport à l'uſage préſent, que les anciens tiroient le *caractère* qu'ils ſurent donner à leurs édifices, & auquel ils ſubordonnèrent l'effet même qu'ils ne regardèrent jamais comme la choſe principale. Le *caractère* prenoit ſa ſource dans la convenance, l'uſage & la nature de l'objet qu'ils ſe propoſoient en bâtiſſant ; & l'on pourroit le définir, *un rapport de la choſe repréſentante à la choſe repréſentée tellement rendu ſenſible, que la première indiquoit la ſeconde, de manière qu'on ne pouvoit la méconnoître & la confondre avec tout autre.* Cette maxime de donner à chaque *édifice un caractère propre*, ne fut pas adoptée ſeulement par l'Architecture ; mais on verra bientôt qu'elle lui fut commune avec la Peinture, la Sculpture & généralement tous les Arts des anciens qui la regardèrent comme la baſe du bon, & la partie qui contribuant le plus à l'expreſſion, doit avec elle être regardée comme la principale de l'Art. Notre objet n'étant pas ici de donner des règles particulières ; mais de montrer la ſuite des maximes ſur leſquelles elles ſont établies, nous n'apporterons pas d'exemples de tout ceci de peur de nous étendre plus loin que nous ne voudrions ; mais on trouvera dans le ſecond Volume de cet Ouvrage un diſcours ſur ce qui conſtitue le caractère, ſur la manière de le donner, & ſur l'effet qu'il doit produire.

Telle fut la marche de l'Architecture, telles furent les parties qu'elle adopta & les maximes qu'elle établit. Dans tous les édifices antiques que nous avons examinés en France, en Italie, en Sicile, en Istrie, de même que dans tous les dessins copiés d'après les monumens de la Grèce, de Spalatro, de Palmire, de Balbeck, nous avons retrouvé la plûpart de ces règles constamment employées selon, que dans l'exécution, on a donné la préférence à quelques-unes de ces maximes les plus importantes sur celles qui l'étoient moins ou à celles-ci sur les premières, les productions de l'Art ont été plus ou moins belles & ont plus ou moins de caractère. Ainsi on pourroit suivre l'histoire du bon goût en Architecture depuis sa naissance jusqu'à sa perfection ; & depuis cette époque jusqu'à sa décadence, en recherchant suivant les tems l'emploi ou l'abus qu'on a fait de ses maximes ; c'est ainsi que lorsqu'en conservant les Types, les Gots changèrent les divisions indiquées & les proportions suivies, l'Architecture changea totalement de face, & l'on vit s'établir le genre Gothique. Lorsqu'elle négligea les Types, elle devint tout-à-fait barbare, & l'on ne connut plus que des masses informes de bâtimens, tels que ceux que l'on voit encore dans presque tous les pays de l'Europe, & qui ressemblent plus à des cavernes qu'à des temples ou à des palais.

Quand aux règles de la modinature, & même à celles des proportions relatives, que quelques-uns croyent d'une si grande importance, il paroît qu'elles étoient beaucoup moins estimées des anciens, qui les regardoient plutôt comme des moyens subordonnés aux grandes maximes qu'ils suivoient, que comme des règles positives. On peut observer que quoique Vitruve semble avoir déterminé ces règles, il paroît cependant qu'elles n'ont jamais été suivies bien exactement, & peut-être ne trouveroit-on pas deux fabriques antiques où les proportions

du même ordre ſoient précifément les mêmes ; ce qui doit être en effet, puiſque ſuivant les idées des anciens, les édifices n'étant pas fait pour les ordres ; mais les ordres pour les édifices, il paroît naturel qu'ils ſoient aſſujettis au caractère que chaque fabrique particulière doit avoir. Ainſi lorſque d'après ces règles que nous croyons tenir d'eux, on juge quelques monumens antiques que le tems a reſpecté, ſouvent on ne trouve que ſinguliers des morceaux d'Architecture dont la beauté eſt très-grande, parce que l'on ne s'apperçoit pas que ce ne ſont pas ces grandes choſes qu'il faudroit juger par nos petites règles ; mais bien nos petites règles d'après celles que l'on a ſuivies pour faire ces grandes choſes ; car pour fabriquer d'après ces règles, il ne faut que de la mémoire & de la pratique ; mais pour exécuter d'après des grandes maximes, pour ſavoir les employer à propos, pour voir toute l'étendue des reſſources qu'elles peuvent fournir, il faut du génie. Les anciens, par cette méthode de faire, avoient bien plus d'Écoliers que nous ; nous avons ſans doute bien plus de maîtres & beaucoup moins de bonne Architecture qu'eux.

Les ordres Ioniques, Corinthiens & Compoſites inventés après le Dorique, augmentèrent toujours en recherches, & à ce qu'on dit, en élégance ; c'eſt ce qu'on aſſure au moins à l'égard des deux premiers, le Dorique lui-même fut plus orné que le Toſcan ; cette extrême ſimplicité ne donna-t-elle pas à penſer qu'il précéda tous les autres ? Auroit-il donc été le modèle de l'Architecture des Grecs ? Et l'ordre Dorique ne feroit-il autre choſe que le Toſcan auquel la Grèce ajouta les ornemens qui le font paroître différent ? Enfin feroit-il probable que les Grecs qui ſe vantoient d'avoir inventé tous le Arts, auroient regardé & employé comme ils le firent juſque dans la citadelle d'Athènes, & dans le temple de Minerve Suniade, l'Architecture des Toſcans, ſi pour leur enlever le

mérite d'être les inventeurs de l'Art, ceux-ci n'euſſent fait que dépouiller l'ordre Dorique des ornemens qui lui ſont propres ? Enfin dans quels tems & par quels moyens les Grecs auroient-ils reçu l'Architecture des Etruſques ? Au lieu de réſoudre ces queſtions, nous allons placer ici quelques remarques qui pourront aider nos Lecteurs à ſe décider & à fixer à-peu près le tems où l'Architecture commença à être connu en Europe.

A deux milles du Silarus, petit fleuve qui deſcendant de l'Appenin, ſerpente entre le territoire de la Campanie & celui des Lucaniens, on trouve les reſtes de l'ancienne Poſidonia ou Pœſtum, qui porte encore à préſent le nom de Peſti. Elle fut fondée, à ce que l'on dit, par les Sibarites; & ſelon quelques-uns, par les Doriens. Du milieu de ſes ruines, s'élevèrent trois édifices d'une ſorte d'Architecture, dont les membres ſont Doriques, bien que les proportions ne le ſoient pas; dans un quatrième Voyage que nous fîmes il y a quelques mois à Peſti, nous nous y arrêtâmes pluſieurs jours pour examiner à loiſir ces ruines magnifiques, qui étonnent & impoſent davantage à meſure qu'elles ſont examinées avec plus de ſoin, & revues plus ſouvent. En recherchant avec M. Hamilton tout ce qui pouvoit nous inſtruire du plan & de la grandeur de cette Ville, dont nous fîmes pluſieurs fois le tour, près des terres appartenantes aux *Arcioni*, très-ancienne famille du pays, qui, la première défricha, il y a vingt ou trente ans ſes environs déſerts de Peſti, nous trouvâmes pluſieurs inſcriptions Etruſques renfermées dans l'intérieur de la bâtiſſe du mur même de la Ville, & découvertes depuis quelques tems, parce que l'on a démoli la partie de ce mur qui les maſquoit, pour en employer les matériaux à la conſtruction d'une maiſon voiſine. Nous copiâmes ces inſcriptions gravées ſur des quartiers de pierres d'une énorme grandeur,

leurs lettres qui ſont palmaires étoient autrefois touchées de rouge, afin de les rendre plus liſibles; mais le Minium employé à cet effet ne s'eſt qu'à peine conſervé ſur un ſeul mot où nous en découvrîmes quelques traces; à cent pas de-là, un fragment d'entablement Toſcan travaillé ſur un quartier de pierre, égal en grandeur à ceux ſur leſquelles ſont les inſcriptions, comme eux enclavé dans l'intérieur du mur, & taillé pareillement dans une ſorte de ſtallaċtite, ne laiſſe guère douter qu'il n'ait appartenu au même édifice Etruſque, duquel on a arraché les inſcriptions, & qui devoit être de la plus grande conſidération, comme de la plus haute antiquité; ce qui le prouve, c'eſt la grandeur des pierres qui y étoient employées, étant de près de ſix pieds de France, & celle des lettres dont nous avons parlé qui eſt palmaire; enfin, la forme de ces mêmes lettres qui eſt très-approchante de celles des Phéniciens, & par conſéquent des tems les plus anciens de l'Etrurie. Une médaille Etruſque appartenante à M. le Comte de Pianura, reconnu par le ſtyle des caraċtères de ſa légende, & la manière de ſa gravure pour être une des premières productions de l'Art, donne le nom de Piſtulis à Poſidonia, & fait ſoupçonner que celle-ci fut conſtruite par les Grecs ſur les ruines de l'autre, d'autant plus qu'un paſſage d'Ariſtoxène de Tarente cité par Athénée, & remarqué par M. Mazzocchi, nous apprend que le Golphe ſur le rivage duquel étoit ſituée Poſidonia, portoit encore de ſon tems le nom de Golphe Thyrrénien, ce qui prouve aſſurément qu'il avoit antérieurement été habité par les Etruſques, car c'étoit l'uſage des Grecs de donner aux mers intérieures les noms des peuples qui en habitoient les environs : ainſi l'on appella Golphes Argoliques Meſſéniaques, Laconiens, ceux qui s'étendoient dans les terres d'Argos, de Micènes & de Lacédémone. Les médailles, les inſcriptions, les dénominations des lieux, des mers, les ruines

mêmes, & l'autorité des auteurs concourent également à démontrer que les Etrusques habitèrent dans les mêmes lieux où Posidonia fut depuis construite, ou du moins qu'ils y élevèrent des bâtimens de la plus grande importance, long-tems avant que les Grecs vinssent habités cette plage ; car il est certain, comme nous l'avons dit ailleurs, qu'au tems du passage d'Enée qui précéda celui des Sybarites & des Doriens en Italie, l'Etrurie avoit cessé d'y dominer, & que, renfermée au-delà du Tybre, elle étoit séparée de la Lucanie par les pays des Volsques, des Latins, des Herniques & des Campaniens. On doit donc juger que les édifices Etrusques, dont les inscriptions citées ci-dessus faisoient partie, appartiennent à des tems qui ont précédé la guerre de Troye, ce qui s'accorde d'ailleurs avec ce que dit Denis d'Halicarnasse du tems où finit la grandeur de ces peuples. Pour comparer à présent ces anciennes Fabriques qui n'existent plus, avec celles qui se voyent encore à Pesti, il faut chercher le tems où celles-ci ont été construites, montrer ensuite que ceux qui les construisirent, ayant les premières sous les yeux, pouvoient s'aider de leurs proportions pour régler celles des Temples ou Basiliques qu'ils avoient à élever ; il faut prouver enfin que les Grecs, de leur aveu même, ont plusieurs fois employé les proportions Toscanes, & finir par indiquer de qui, & dans quel tems il est vraisemblable qu'ils ont reçu ces proportions.

Nous lisons dans Vitruve, que les colonies Athéniennes envoyées dans l'Asie mineure sous la conduite d'Ion & de Xuthus fils de Créuse, après avoir chassé les Cariens & les Lélèges, fondèrent treize Villes & donnèrent le nom d'Ionie au pays dont elles s'étoient emparé. Ces nouveaux habitans ayant élevé un temple à Apollon Panonius, suivant la manière qu'ils avoient vu pratiquer en Achaïe, donnèrent à cette manière le nom de Dorique, parce que c'étoit dans les villes des

Doriens qu'ils l'avoient vue en uſage pour la première fois; voulant donc employer des colonnes, mais ne ſachant qu'elles proportions leur donner pour qu'elles fuſſent propres à ſoutenir le poids qu'elles devoient porter, ſans ceſſer pour cela d'être agréables à la vue, ils imaginèrent de chercher le rapport de la longueur du pied d'un homme à ſa hauteur, & trouvant que l'une eſt la ſixième partie de l'autre, ils transportèrent la même proportion à la hauteur de la colonne à laquelle ils donnèrent ſix fois la largeur de ſon pied, y compris le chapiteau. C'eſt ainſi, ajoute cet Auteur, que la colonne Dorique commença à prendre la proportion du corps humain, & conſerva l'idée de la ſolidité & de la beauté aux édifices, à l'ornement deſquelles elle fut employée. Tucydide aſſure, que bientôt les Ioniens devinrent très-puiſſans ſur Mer; & ce qui le prouve aſſez, c'eſt qu'ils donnèrent leurs noms à celle qui vers les côtes de la Sicile vient s'unir avec la mer Thyrrénienne; ainſi ils communiquèrent avec les habitans de la grande Grèce, auxquels ils purent donner la nouvelle règle qu'ils avoient inventée, & qui dans la ſuite fut toujours miſe en œuvre dans les édifices Doriques; toutefois ceux de Peſti ne gardant ni cette règle ni la ſymmétrie qu'elle aſſigne aux eſpaces qui ſont entre les colonnes de cet ordre, il faut qu'ils ſoient conſtruits dans un tems qui l'a précédé; c'eſt-à-dire, avant l'époque de l'établiſſement des Grecs en Ionie, fixé par le Père Petau en l'an 138, après la priſe de Troye. Mais parce que ce ne fut qu'après la deſtruction de cette Ville, que les Grecs vinrent s'établir dans cette partie de l'Italie, qu'à cauſe d'eux on appella la grande Grèce, il s'enſuit que les Doriens n'ont pu bâtir les temples de Peſti, que dans l'intervalle des 138 ans qui s'écoulèrent entre la ruine de Troye & l'établiſſement des colonies Ioniennes, & par conſéquent au plutôt ſoixante ans après la conſtruction des

édifices Etrufques dont nous avons parlé. Que ces monumens fubfiftaffent alors, & même bien long-tems après; c'eft une chofe dont ne peut guère douter, fi l'on fait attention à la folidité qu'indique la grandeur des pierres qu'on y avoit employées, & à la manière de bâtir de ces peuples; car on fait que le grand Égoût de Rome qu'ils conftruifirent fous le règne du dernier des Tarquins fubfifte encore aujourd'hui. Cet ouvrage, qui fut réparé par Agrippa, eftloué par tous les Auteurs anciens, & ce qui en refte, attefte également fa *grandeur* & *fa folidité*; ces deux chofes formoient le caractère que les Etrufques cherchoient particulièrement à donner à leur Architecture, & l'on trouve l'une & l'autre dans les temples de Pefti. Nous pouvons donc croire qu'élevés avant la découverte des règles Grecques dans un pays où les Doriens avoient indubitablement des édifices Etrufques fous les yeux, les temples de Pefti fuivirent la fymmétrie de l'ancien ordre Tofcan, auffi différent de celui dont Vitruve donne les proportions, que le Dorique de Pefti l'eft de celui des Ioniens.

Au refte, ce ne feroit pas la feule fois que les Grecs fe fuffent fervi de la manière Tofcane, qu'ils auroient mêlée avec la leur. Car Vitruve dit pofitivement que l'on voyoit en Grèce des temples ordonnés fur la fymmétrie des Tofcans, dont il vient de parler; mais que leur diftribution tenoit encore de quelque autre ordonnance d'Architecture: cet Auteur cite entr'autres édifices de cette efpèce, le temple de Minerve qu'on voyoit dans la citadelle d'Athènes, & celui de cette Déeffe, qui, felon Paufanias, étoit élevé au-deffus de la rade de Sunium; les reftes de ce dernier, dont il exifte encore aujourd'hui dix-neuf colonnes, ont fait donner le nom de Cap-Colonne au Promontoire de Sunium; les deffins que nous en avons vûs, & qu'on a gravées à Paris & à Londres,

le

le représentent précisément tel que sont ceux de Pesti, d'Agrigente & de Syracuse ; or, si cette symmétrie du temple de Minerve est celle des Toscans de l'aveu même de Vitruve, on ne peut plus douter que celle de Pesti qui lui est semblable, ne soit aussi Toscane, & comme les proportions qu'on y a employé sont étrangères à l'ordre Dorique, on peut bien croire qu'avec la symmétrie les Doriens ont emprunté les proportions Toscanes, & qu'ainsi dans tous ces monumens on retrouve l'ancien ordre Toscan auquel on n'a fait qu'ajouter les ornemens Doriques ; ce qui le rend, par rapport à celui dont par le Vitruve, comme le Composite est par rapport au Corinthien & à l'Ionique.

Après avoir indiqué à quel siècle on peut attribuer la construction des temples de Pesti, après avoir fait voir des édifices Etrusques qui purent leur servir de modèles, nous avons prouvé que les Grecs ont souvent fait usage d'une partie du systême des Etrusques sur l'Architecture, & nous avons fini par montrer que ce systême est employé à Pesti ; mais il nous reste encore à exposer nos doute sur les tems & la manière dont les Grecs peuvent avoir reçu des Toscans un Art dont après cela il est fort aisé de reconnoître les Inventeurs.

Œnotrus conduisit en Italie la première colonie Grecque, qui alla s'établir en pays étranger ; cet Œnotrus, fils de Licaon, & Contemporain de Cécrops, étoit petit-fils de Pélasgus, que les Arcadiens prétendoient être le premier homme ; ce fut lui, dit Pausanias, qui enseigna à ces peuples l'Art de se faire des cabanes qui pussent les défendre de la pluie, du froid & de l'intempérie des saisons ; il leur apprit aussi à se vêtir de peaux de sanglier, & leur conseilla l'usage du gland à la place des feuilles, des herbes & des racines dont ils se nourrissoient auparavant : on peut bien imaginer qu'une telle Nation ne pouvoit avoir l'idée de l'Architecture, & que par conséquent Œnotrus ne put la porter en Italie. Les Pélasgues

errants à-peu près comme les Scytes Nomades, ne connoiſſant guère de demeures fixes, ne portèrent pas à l'Etrurie des connoiſſances que l'on n'avoit pas même dans le pays dont ils ſortoient, & qui étoient privés de toute ſorte d'induſtrie. Cependant unis dans la ſuite avec les Etruſques, ces mêmes Pélaſgues apprirent bientôt à conſtruire des maiſons & à ſe fixer dans les terreins qu'ils cultivèrent; Cœré, ville riche & religieuſe, où Virgile dit que les Lydiens s'établirent enſuite; Piſe, ſitué ſur l'Arno, encore aujourd'hui conſidérable; Saturnie qui n'exiſte plus; Alſium, peu diſtante de Rome; & pluſieurs autres les reconnoiſſoient pour leurs Fondateurs. Il eſt donc bien certain que ces peuples qui habitoient avec les Toſcans, apprirent d'eux leur manière de bâtir, qu'ils purent porter en Grèce lorſqu'ils y retournèrent, deux âges d'homme avant le ſiége de Troye; c'étoit vers ce tems-là, que Théſée raſſembloit dans Athènes les bourgs de l'Attique, pour remplir le deſſein qu'il avoit formé de peupler & d'agrandir ſa nouvelle Ville; il y appella, dit Plutarque, les Etrangers auxquels il accorda les droits de Citoyens. Quelques Pélaſgues ſorties de l'Etrurie ſe retirèrent dans Athènes, & c'eſt deux que Thucydide fait mention : quant à Vitruve, lorſqu'il dit qu'on voyoit dans l'Acropole d'Athènes un temple de Minerve qui étoit de ſymmétrie Toſcane, il n'entend pas parler du Parthénon qui exiſte encore aujourd'hui tel qu'il étoit de ſon tems, & dont l'Architecture eſt Dorique; il faut donc néceſſairement attribuer ce qu'il rapporte au temple de Minerve Poliade ou protectrice de la Ville, puiſque la Citadelle n'avoit que ces deux temples conſacrés à Pallas; on montroit dans le dernier, au tems de Pauſanias qui vivoit ſous Adrien, une chaire faite des mains de Dedale, couſin de Théſée dont il étoit Contemporain, & conſacrée à la divinité tutélaire de la Ville qu'il avoit fondèe; nous croyons que les Thyrréniens

Pélafgues qui s'établirent à Athènes, font les feuls qui ayent pu y porter la fymmétrie Tofcane dans un tems où la Grèce avoit fi peu de commerce avec l'Italie, qu'il étoit défendu par un décret public de mettre en Mer aucun Vaiffeau avec plus de cinq hommes. Une autre chofe qui prouveroit encore que les Pélafgues portèrent aux Grecs l'Architecture qu'ils avoient apprifes des Etrufques, c'eft que comme il eft propable que beaucoup d'entr'eux fe retirèrent dans l'Arcadie dont ils étoient originaires, on trouvoit dans ce pays les murs de Tyrinthe, fabriqués fuivant la méthode Tofcane; les pierres en étoient fi grandes, que Paufanias dit qu'à peine deux mulets euffent pu en traîner une. Cette manière de bâtir étoit fi étrangère à la Grece, que l'on y prétendoit qu'elle étoit l'ouvrage des Cyclopes. Les murailles de Volterre, de Cortone, de Fiézole, conftruites par les Etrufques, reffemblent en tout à celle de Tyrrinte; on fait d'ailleurs que ces peuples employèrent la même méthode pour fabriquer les murs de Rome, fous le règne de Tarquin l'ancien; & puifqu'il eft encore certain que les Cyclopes n'ont jamais exifté, il eft affuré qu'ils n'ont pu élever les murs d'une ville de Grèce, & nous penfons qu'il eft bien naturel de croire qu'ils étoient l'ouvrage des Pélafgues. Nous pourrions à ces preuves en joindre plufieurs autres, qui conftateroient que l'Architecture paffa d'Etrurie en Grèce par le moyen de ces peuples: mais nous croyons en avoir affez dit pour mettre le Lecteur impartial en état de juger par lui même. Nous foupçonnons donc que l'ordre Tofcan inventé le premier de tous, remonte à des fiècles antérieurs à la guerre de Troye, & que fa découverte a été faite dans le tems de la grande puiffance des Etrufques. La figure pyramidale des colonnes employées dans l'Architecture de Pefti, a fait croire à quelques uns que les Grecs avoient empruntés cette forme des Egyptiens, bien

que dans le tems où elles ont été élevées, il n'y eut aucune communication avec ces deux peuples (*); on sçait au contraire que le goût des Etrusques, quoiqu'assurément original, ressembloit en plusieurs choses à celui des Egyptiens; comme eux ils employèrent les pyramides & fabriquèrent des labyrinthes, ainsi qu'on peut le voir dans la description du tombeau de Porsena, faite par Pline sur le témoignage de Varron; ils eurent aussi des statues colossales comme celles de l'Egypte; il semble donc qu'il étoit plus simple, si l'on vouloit trouver des modèles à cette Architecture, de les chercher dans l'usage d'un peuple voisin, savant & éclairé, qui d'ailleurs avoit construit des monumens considérables sur le plan même où les Doriens bâtirent ensuite; quand à la découverte de l'ordre Toscan & au goût des Etrusques pour l'Architecture, voici ce qu'en dit M. le Comte de Caylus : « Une pareille invention » est le fruit d'un talent décidé pour l'Architecture, elle ne peut » s'établir que par une longue succession de tems, & pour la » mettre en vogue il faut construire beaucoup d'édifices superbes, » où elle soit heureusement exécutée. Quelque brillante qu'ait » donc été la réputation de celui qui inventa l'ordre dont je » parle, il est à présumer qu'il n'a été reçu de toute la Nation, » qu'après qu'on en a eu remarqué l'effet; d'où il est aisé de » conclure que les Etrusques avoient l'intelligence nécessaire » pour perfectionner l'Architecture, & que leur goût les por- » toit à élever des bâtimens réguliers ; » c'est à ce goût que Rome naissante dut ses principaux ornemens; car les Toscans bâtirent le grand Cirque, ouvrage immense, qui sembloit un présage de la grandeur future du peuple Romain, & ne paroissoit pas fait pour une petite Ville telle que Rome étoit lorsqu'elle le fit construire; ils environnèrent aussi la place

(*) Plin. Hist. Nat.

publique d'un portique, & de boutiques qui contribuèrent à ſon embelliſſement & à ſa commodité.

Explications des Peintures contenues dans ce premier Volume.

IL ne faut pas s'attendre à trouver ici des explications fort étendues ; car les diſſertations les plus courtes m'ayant toujours ſemblées les meilleures dans les livres des autres, je me ſuis efforcé à les abréger le plus qu'il m'a été poſſible, laiſſant beaucoup à ſuppléer à l'érudition & à la ſagacité de mes Lecteurs.

PLANCHE I, II, III & IV.

Le beau vaſe dont on voit les détails ſur ces quatre Planches, eſt en perſpective ſur la première & en profil ſur la ſeconde où l'on donne toutes ſes parties meſurées au pied de Roi. Quand aux dernières qui ſont coloriées, elles contiennent les peintures qui occupent le contour de ce même vaſe. Les ornemens qui les entourent ſont fidèllement copiés, & on leur a conſervé, comme on l'a fait aux figures, les couleurs de l'original, afin de mettre le Lecteur à portée de juger de ce que nous diſons, par les Deſſins que nous lui mettons ſous les yeux, comme s'il avoit les monumens mêmes entre les mains ; c'eſt ce que nous avons promis dans notre Préface.

L'eſprit de la *Sculpture* & de la *Gravure* des tems voiſins de Dédale étant, comme on l'a vu, non d'*exprimer*, mais de *ſignifier* beaucoup ; la *clarté*, abſolument néceſſaire à ce genre de compoſition, n'admettoit rien d'inutile à ſon objet, auquel tout, juſqu'aux formes mêmes, étoit ſubordonné. La Peinture adoptant cette maxime, toutes les choſes, dont elle fit uſage, devinrent les élémens du diſcours hiſtorique

dont elle étoit une ſorte d'écriture : l'ordonnance de ſes tableaux tendit à faire ſentir la liaiſon de toutes les parties de ce diſcours, & à les diſtribuer de manière que l'une aidant à faire connoître l'autre, le ſujet s'expliquant de lui-même & put être compris comme s'il eut été prononcé ou écrit. C'eſt ce que je vais tâcher de montrer dans l'explication de cette Peinture.

Les oiſeaux entrent dans cette Peinture pour différens motifs; poſés ſur le terrein ou ſe paſſe l'action, les uns en indiquent le *lieu*, & leur attitude en marque quelquefois la *fin*. Ceux qui agiſſent en l'air avec les perſonnages-mêmes, indiquent la *cauſe* de cette action ordinairement priſe du *fatum* ou de la *deſtinée* dont les oiſeaux étoient les interprêtes, & de laquelle les anciens faiſoient dépendre tous les événemens. *Fieri igitur omnia à fato ratio cogit fateri. Cic. de Divinat. Lib. I.*

L'aigle placé préciſément au milieu de cette compoſition, qu'il diviſe en deux parties, fait voir par cette diſpoſition deux momens de l'action générale. Il paroît arranger ſes plumes comme s'il étoit dans ſon aire, pour faire ſentir qu'il indique le *lieu* ; ſon nom *Aetos* marque *l'Aetolie.* Pour ne laiſſer aucun doute à ce ſujet & reſtreindre encore la ſcène, l'Artiſte a mis au commencement de cette Peinture l'oiſeau *Méléagride*, ſorte de poule d'Afrique, dont parle Columelle, *de Re Ruſtic. Lib. 3, Cap. 9*, & dans lequel on prétendoit avoir été changées les filles d'Œnée, Roi d'Aetolie & de Calydon. Les feuilles placées ſous les chevaux marquent une vigne, à la défenſe de laquelle trois Cavaliers s'avancent à toute bride, pour aider ceux qui attaquent un furieux ſanglier, venu pour la ravager.

C'eſt la première période du diſcours, diſtinctement énoncée dans tous ſes membres ; elle pourroit ſe traduire ainſi : *en Aetolie, dans le territoire de Calydon, un ſanglier d'une taille*

monstrueuse, *étant venu ravager la vigne de*....... L'Oye ou plutôt le cygne placé à côté de l'aigle, quoique, suivant Pline, *Lib.* 2, *Cap.* 74, ces oiseaux soient antipathiques, ne marque pas ici *le lieu* comme il le fait dans la Peinture de Laïus, *Planche* 94 & 95; mais dans l'une & l'autre il pronostique par son attitude la *fin de l'action*. Voici comment. Le Céphise, suivant le *catalogue* d'Homère, prenoit sa source à *Lilée*, dans les montagnes voisines du Parnasse; il traversoit la Phocide, & nourrissoit beaucoup de cygnes; ces oiseaux regardés comme *production du pays*, devinrent propres à l'indiquer; & comme fréquentans les environs du séjour des Muses, ils leur furent consacrés. Le cygne fut aussi l'oiseau d'Apollon, parce que, selon Cicéron, *Tuscul. I*, ce Dieu lui avoit accordé le don de *prévoir* sa mort. Son attitude dans ces deux Peintures est celle du Phénix prêt à mourir; tourné vers Laïus, il annonce le moment de sa mort, & présage celle d'un des Cavaliers devant lesquels il est placé; l'oiseau qui accompagne le dernier détermine le présage sur lui.

Cet oiseau est un chat-huant, *bubo*, dont l'apparition passoit toujours pour funeste, *feralis carminé bubo*, dit Virgile; Ovide l'appelle *dirum mortalibus omen*; il étoit, suivant Pline, *funebris & maxime abominatus publicis præcipue auspiciis*. Cet oiseau funèbre, deux fois répété, est le signe de la mort du Chasseur à la rencontre duquel il va, & du Cavalier sur la croupe du cheval de qui il est placé. *Post equitem sedet atra cura*. Ainsi ces deux oiseaux marquent la destinée des deux personnages, qui, sans le savoir, courent à leur perte, & montrent que cette chasse fut la cause de leur mort.

Les croassemens de la corneille prédisoient les malheurs, dont la présence du *bubo*, plus taciturne, étoit l'annonce. Pour faire sentir que la mort funeste de Laïus, & le crime involontaire d'Œdipe avoient été prédits même avant la naissance de ce

dernier, on a employé la corneille; comme si le meurtre qui va se commettre n'étoit que l'accomplissement inévitable de la volonté déclarée du destin. La mort inopinée des Chasseurs a fait choisir pour marquer cette circonstance, un oiseau dont la taciturnité est capable de la faire sentir. C'est la seconde période du discours qui continue ainsi : *Des Chasseurs armés & suivis de chiens attaquèrent l'animal; l'un d'eux, nommé Polyphas, y périt; mais ils furent promptement secourus par trois Cavaliers, dont le dernier eut la même destinée que Polyphas.* Tous les personnages sont connus par les inscriptions mises à côté d'eux. Mais jusqu'à présent on ignore quel est le Cavalier menacé de la mort, & l'on ne connoît pas quel est le Chasseur sans nom placé à la tête de tous les autres: comme on ne trouve parmi ces Héros aucun de ceux qui accompagnèrent Méléagre & Atalante, on doute si cette chasse est celle du sanglier tué par eux. Cette suspension ménagée avec art, augmente l'intérêt & fait rechercher quels sont les personnages inconnus ici; voici ce qui y conduit.

Le chat-huant dépassant la tête du sanglier, montre que cet animal ne fut pas tué dans cette chasse, de laquelle cette disposition fixe le *tems*, comme elle indique l'objet du tableau. A la taille monstrueuse de l'animal, on reconnoît celui que Diane envoya pour punir Œné de sa négligence envers elle: il *fallut*, dit Homère, *Iliad. IX*, *rassembler des Chasseurs & des chiens de plusieurs Villes; car un petit nombre d'hommes n'eut pas suffi à le dompter, encore en fit-il monter plusieurs sur le bûcher funèbre.* Les chiens dessinés ici sont de la race de ceux d'Epire, dont l'Aetolie faisoit partie. On les reconnoît à la longueur des poils de leurs queues, à la forme de leur tête & de leurs oreilles; tels sont précisément ceux que l'on voit admirablement bien exécutés en marbre blanc, dans le vestibule de la galerie de Florence. La race s'en est conservé en Irlande

Irlande & en Calabre. La chaſſe où ils ſont employés ſe fit en deux tems, ſuivant Iſacius ; la ſeconde & la plus connue eſt celle où Méléagre, ſecondé d'Atalante, de Jaſon, de Théſée, de Pirrithous, de Neſtor & des plus vaillans hommes de la Grèce, tua le ſanglier : dans la première repréſentée ici, Méléagre attaqua ce furieux animal qui dévaſtoit les campagnes, Ancée vint à ſon ſecours, & périt d'une bleſſure qu'il en reçut.

Comme toutes les parties de l'ordonnance de cette compoſition contribuent à montrer qu'elle repréſente la chaſſe de Calydon, à laquelle aſſiſtèrent certainement Ancée & Méléagre ; il eſt évident que ce ſont eux dont les noms ſont ſupprimés ici, parce qu'ils n'y ſont effectivement pas néceſſaires ; car Ancée étant clairement déſigné par le chat-huant qui le ſuit, Méléagre doit néceſſairement être l'autre inconnu, dont le nom eſt dégagé comme dans la réſolution d'un problême Algébrique. La tête de ce Heros plus élevée que celle de tous les autres, montre la ſupériorité ſur eux, la longue pique d'Ancée eſt le ſigne de l'intérêt qu'il prend à cette action, & ſi l'on a placé des feuilles de vigne ſous lui & ſes compagnons, c'eſt pour montrer que c'étoit ſon propre bien qu'il défendoit : on n'en a pas mis ſous les pas du ſanglier, pour ſignifier que tout étoit ravagé dans les endroits où il avoit paſſé ; enfin, juſqu'à la patte du chien bleſſé qui l'attaque par derrière, tout montre combien l'animal combattu étoit redoutable, puiſque cette ſorte de chien mépriſoit de s'attaquer, comme le dit Pline, aux ours, aux ſangliers ordinaires, & ne combattoit que contre les lions & les éléphans.

On voit donc que de phraſe en phraſe par l'ordonnance du diſcours repréſenté par des figures, l'Artiſte a ſçu expoſer le lieu, le tems, la nature, la cauſe & la fin de l'action qu'il avoit entrepris de décrire : en ménageant l'écriture & le

ſigne ſuivant le beſoin, il eſt parvenu à faire clairement connoître les noms & même les qualités de ceux qu'il n'a pas jugé néceſſaire de nommer. Ce diſcours peut achever de ſe traduire ainſi : *c'étoit Ancée, il venoit bravement défendre la vigne qu'il avoit plantée ; tous les efforts de Méléagre & de ſes compagnons ne purent empêcher le ſanglier de parvenir juſqu'à lui ; après avoir ruiné tout cequi s'offroit ſur ſon paſſage, & bleſſé les hommes & les chiens, il fit périr Ancée.*

Dans tout l'eſpace de tems compris dans le *cercle* appellé *mythique* par le Philoſophe *Proclus. Bibliothec. Photh.* c'eſt-à-dire, depuis *Uranus* juſqu'au retour d'Ulyſſe dans ſa Patrie, la *Sculpture* par des formes ſouvent compoſées de pluſieurs autres, & le *diſcours* par la compoſition de pluſieurs mots unis enſemble, formèrent des *figures* & des *noms*, qui ſignifièrent les qualités perſonnelles, le genre d'application ou quelque circonſtance particulière de la vie des hommes les plus remarquables. Ainſi le nom d'Uliſſe même venant d'ὁδεύω, *je voyage*, indiquoit la manière dont ſa mère accoucha de lui en voyageant; *Palamède*, vers le tems duquel on fit cette Peinture, tiroit ſa dénomination du Verbe Παλαμάω, *aſtutum quid ago*, propre à marquer la ſubtilité de ſon eſprit, dont les ruſes ſurpaſſoient encore celles d'Ulyſſe ; car il découvrit le ſtratagême qu'il avoit inventé, pour ſe diſpenſer d'accompagner le reſte des Grecs au ſiége de Troye. Du nom de *Palamède*, ſe forma le mot *Palma*, des Romains & des Italiens, le *Paulme* des François, le *Palm* des Anglois. D'où vint chez les premiers l'expreſſion *homme de main*, pour déſigner un habile homme, & celle de *To palm à Dye*, dont les autres ſe ſervent, pour ſignifier un joueur qui employe la ruſe en jettant le dez.

Preſque tous les noms des Héros de la ſeconde chaſſe de Calydon furent conſtruits de la même façon, Œnée & Ancée ſignifient, le premier, un homme qui peut beaucoup boire, le

fecond, un homme qui renouvelle fes poffeffions. Ancée fe plaifoit à faire cultiver fes plantations, & comme Œnée, il poffédoit de grands territoires ou vignes; Méléagre, fils de ce dernier, ayant le même goût, fut appellé *Agriculteur*, de μέλω *curo* & d'Ἀγρὸν *ager*. Le nom d'Atalante étoit pris de celui d'une balance dont un des baffins l'emporte fur l'autre, pour montrer qu'elle emportoit le prix de la viteffe fur tous les hommes de fon tems; Jafon veut dire *Medecin*, parce qu'élevé par le fameux Chiron, ce Héros s'étoit inftruit dans fon Art. Théfée fignifie également *adoption* ou *pofition*, foit pour indiquer, que réputé fils de Neptune, il avoit été adopté par Egée, foit pour marquer qu'on avoit pofé fous un rocher près de Trezene, les renfeignemens au moyen defquels il pouvoit fe faire reconnoître de fon père adoptif. Neftor fignifioit *fage* & *prudent*, c'étoit, comme on fait, fon caractère diftinctif. On voit par cette Peinture, que ceux qui affiftèrent à la chaffe où Ancée périt, portoient des noms faits fur les mêmes modèles. PANTIPPOS, eft un habile Cavalier; c'eft prefque l'épithète qu'Homère donne fi fouvent à Neftor ἱππότα Νέστωρ. POLYDORE eft un homme généreux, ou qui poffède de grands revenus; car fon nom fignifie également *multa donans* ou *multa accipiens*. BOUDOROS étoit ce que les Efpagnols appellent un fameux Torriador, *Bobus Nocens* Quant à POLYPHAS, il vient de Πολύφατος, célèbre. Pour ANTEPHATA, c'étoit probablement un perfonnage qui cherchoit à fe faire une grande réputation; car fon nom veut dire, *Obvius famæ*. Mais Polydas devoit être un Athelète, connu pour en avoir terraffé plufieurs autres; puifqu'il fignifie *multos domans*. A l'imitation de ces noms, vers le tems des Croifades, les François & les Anglois eurent un Louis, un Richard *Cœur-de-Lion*, un Robert-*le-Diable*, les Italiens eurent un

Capitaine *Taglia ferro ferrauto*, fier à bras, longue épée, Court-Martel, reviennent à la même chofe.

Les caractères employés dans cette Peinture font ceux de Cadmus, l'O y eft triangulaire comme ceux de l'infcription de l'autel d'Apollon à Amiclée, & pour le diftinguer, il eft plus petit que le Δ dans ΠΟΛΥΔΑΣ : celui du milieu de ce nom, la place de l'Ω qui n'étoit pas encore inventé ; ainfi dans l'*aigle* indice du *lieu*, l'O eft à la place de l'Ω. L'Υ formé comme le V Romain eft ici fous fa plus ancienne forme. Celle du Λ & l'H appartient aux lettres Pélafgues, mais ce dernier avec la figure de l'H n'en a pas la valeur à la fin d'ΑΝΤΕΦΑΤΑ, ou le dernier A eft mis felon la manière Dorique au lieu de NS : cet H, écrit en lettre moindre que le refte du nom, eft l'article prépofitif mafculin, qui fe lie avec ΠΟΛΥΦΑΣ. C'eft ainfi qu'il eft deux fois employé dans les deux dernières lignes de l'infcription de Sigée, où il marque tantôt l'article pluriel, tantôt le fingulier. Il eft comme afpiration dans les colonnes Farnèfes. On reconnoît encore dans ce nom la dialecte Dorienne, ou l'A domine prefque toujours. Le Σ y prend la forme du N couché fur le côté, comme on le voit encore aujourd'hui dans Athènes, fur le tombeau de Miltiades, au Monaftère de Daphné. Tous les autres Σ ont la forme du M. C'eft la plus ancienne que l'on connoiffe, elle eft prife de l'S Pélafgue, à laquelle on ajoute une jambe Le fens feul en faifoit eftimer la puiffance. Après cette analyfe très-fimple, on fera étonné d'apprendre que de très-favans hommes ont regardé ces lettres comme Etrufques, & ne pouvoient fe perfuader qu'elles fuffent Grecques, parce qu'elles avoient été jugées ne l'être pas. Le préjugé étoit un épais bandeau qui les empêchoit de lire par eux-mêmes ce qu'ils fuppofoient bien lu par d'autres.

Par une autre fuppofition de la même efpèce, il femble

qu'on ait cru l'ufage des lettres Cadméennes généralement adopté, dès le tems de Cadmus même ; mais c'eft une erreur aifée à voir, fi l'on réfléchit à l'extrême difficulté de faire quitter à plufieurs peuples un Alphabet auquel ils font accoutumés, pour en prendre un nouveau : or, il eft certain que les loix du premier Minos, les Rites d'Eumolpe, les Poéfies de Phémonoé, de Melampe & celles de l'ancien Linus, étant plus anciennes que le tems de l'arrivée de Cadmus en Grèce, ne pouvoient être écrites dans les caractères apportés par lui ; elles l'étoient donc en lettres Pélafgues. Les nouveaux caractères fe mêlèrent peu-à-peu aux anciens, & produifirent de grandes variations dans l'écriture ; l'infcription de Sigée eft prefque également mêlée de lettres Pélafgues & de lettres Cadméennes, celles-ci prévalurent dans la fuite ; mais ce ne fut que vers le tems de Simonide, c'eft-à-dire, vers la 61 Olympiade.

La reffemblance des caractères Etrufques avec ceux des Pélafgues dont ils tiroient leur origine, le mêlange fucceffifs de ces derniers avec ceux de Cadmus, les mutations fréquentes de quelques lettres en d'autres, d'un fon tout différent à caufe de la diverfité des prononciations, d'où vint ce grand nombre de dialectes réduites enfuite à quatre principales, les *figles* employés pour abréger l'écriture ont fait aifément regarder comme Etrufques un très-grand nombre d'infcriptions Grecques ; & le préjugé qui attribuoit indiftinctement à l'Etrurie tous les vafes d'argile, a fait juger les lettres qui fe trouvent fur ces fortes de monumens, comme appartenantes à la langue de ce pays, cette méprife a fini par rendre tout à fait inexplicable des chofes déja très-difficiles par elles-mêmes à expliquer.

La chaffe qui fait le fujet de cette Peinture paroît être un monument des tems héroïques. Ces fortes d'expéditions dont

l'objet étoit de délivrer les campagnes des animaux ſauvages qui les ravageoient, ayant pour objet le bien public, méritoient la reconnoiſſance des hommes ; & dans ces tems où les mœurs étoient très-ſimples, les peuples ſe faiſoient honneur d'y avoir contribué, & regardoient comme des Héros ceux qui s'y étoient diſtingués par leur courage, par leur force ou par leur adreſſe. C'eſt ainſi que Pauſanias après avoir parlé des exploits mémorables des Tégéates, après avoir fait mention de la guerre de Troye où ils entrèrent avec le corps Arcadique de celles des Perſes, & enfin de la bataille qu'ils livrèrent aux Lacédémoniens à Dipée, e même Auteur ajoute qu'il va raconter d'autres belles actions dont la gloire n'appartient qu'à ceux de Tégée. Ancée, fils de Licurgue, dit-il, à la chaſſe du ſanglier de Calydon, attendit de pied ferme ce terrible animal quoiqu'il en eut déja été bleſſé, Atalante lui décocha la première flèche dont elle l'atteignit. Il ajoute encore, qu'Auguſte après la bataille d'Actium fit tranſporter à Rome, & placer dans le temple de Bacchus les défenſes du ſanglier de Calydon, & que les habitans de Cumes en Campanie ſe vantoient d'être en poſſeſſion de celui d'Erymanthe, qu'ils conſervoient dans le temple d'Apollon Cela ſuffit pour faire voir le ſoin que l'on avoit de conſerver la mémoire de ces chaſſes ; mais nous ſavons d'ailleurs qu'on les trouve encore repréſentées ſur pluſieurs bas-reliefs, comme ſur beaucoup de pierres gravées ; Scopas même l'un des plus grands Artiſtes de la Grèce, avoit placé la chaſſe de Calydon ſur le fronton du temple de Minerve Alea à Tégée : Pline, Lib. XXXV. nous dit qu'Apelles ayant peint pour les Rhodiens celle où Ancée fut bleſſé, le même ſujet fut enſuite répété par Ariſtophon, & chanté par la plûpart des Poëtes. C'eſt vraiſemblablement par une ſuite de cet eſprit, & dans la vue de rappeller le ſouvenir d'un évène-

ment de la nature de ceux dont nous venons de parler, que l'on a peint le vafe que nous examinons ; peut-être étoit-il deftiné à l'ufage de quelque appartement ; car nous verrons bientôt que fouvent les anciens fe font plû à rappeller fur ces fortes de monumens des hiftoires tirées de leur Mythologie, de leurs ufages & de leurs cérémonies civiles, politiques ou religieufes ; & comme d'ailleurs on en trouve qui n'ont jamais eu de fonds, il eft clair qu'ils étoit deftiné à la décoration plutôt qu'à l'utilité. Celui-ci a été trouvé aux environs de Capoue, dont on reconnoît les fabriques à la forte d'argile dont il eft compofé.

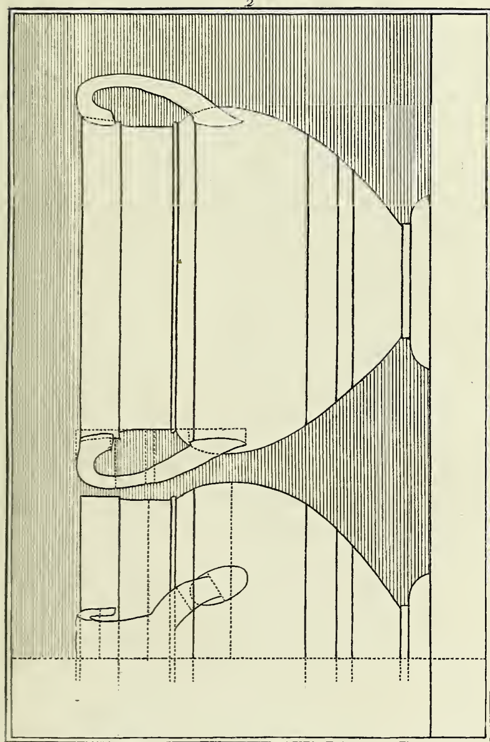
Cette belle peinture eft bien plus remarquable par le ftyle de fon deffin, par la manière dont elle eft exécutée, & par la forme des caractères Grecs dont elle eft enrichie, que par l'hiftoire qu'elle repréfente, qui peut avoir été confidérable pour le tems où elle fut faite ; mais qui paroît peu intéreffant pour le nôtre. On voit évidemment que les Peintres ne connoiffoient alors que les *contours* & l'*action*, & qu'il cherchoient à détailler les parties intérieures de la figure, qu'on marquoit groffièrement par des lignes à-peu-près parallèles les unes aux autres, & comme on ne favoit pas ce que c'étoit que les ombres qui donnent de la rondeur aux parties, on rempliffoit les efpaces qui fe trouvoient entre les contours par de fimples couleurs mifes à plat. Cependant on peut remarquer ici que l'action des figures eft pleine de feu, & que leurs pofitions font très-juftes, ce qui fait que les hommes & les animaux ne manquent ni de caractère ni d'expreffion. Quant aux ornemens de ce vafe, ils font du ftyle le plus ancien, & nous obferverons que les points rouges, noirs & blancs qui entourent la Peinture, fervirent dans la fuite à des Artiftes plus habiles pour en former cette efpèce d'ornement que les Italiens appellent *Vita Alba*, & qui n'eft que ces mêmes points autour defquels

on a fait paſſer une ſorte de corde ou de canal. Il réſulte de ce qu'on a vu & de ce que nous avons dit, que ce n'étoit ni le génie, ni l'intelligence ; mais l'Art qui manquoit à ceux qui ont fait cet ouvrage.

La Peinture ne connut dans ſes commencemens qu'un ſimple contour que l'on remplit enſuite d'une couleur unique, ce qui long-tems après lui fit donner le nom de Monocromate. Ardice de Corinthe & Téléphanes de Sycione furent, au rapport de Pline, les premiers qui exercèrent la Peinture ; cependant ils ne firent pas uſage des couleurs, (*ſine ullo etiamnum hi colore*) ; mais ſe contentèrent de marquer les parties intérieures par des lignes, (*ſpargentes lineas intus*), & d'écrire ſur leurs tableaux les noms des perſonnes qu'ils avoient voulu repréſenter. (*Ideo & quos pingerent adſcribere inſtitutum*). Un autre Corinthien nommé Cléophante inventa les couleurs (*eos colores*) qu'il fit en pilant des morceaux de vaſes de terre cuite. (*Teſta ut ferunt trita*). Ces terres purent lui donner le noir, le blanc, & un rouge approchant de la rubrique : la peinture de ce vaſe réunit, comme on peut le voir, les lignes intérieures d'Ardice & de Téléphanes, avec leur méthode d'écrire les noms des perſonnages qu'ils repréſentoient, & comme nous l'avons vu, le ſtyle de ſon deſſein n'eſt pas aſſez barbare pour être compté comme un des premiers eſſais que l'on ait fait ; mais d'un autre côté il eſt aſſez éloigné du bon pour être regardé comme étant du ſecond ou du troiſième tems de l'Art. Ce qui le prouve, c'eſt qu'aux deux circonſtances que cette Peinture a de commun avec celle du tems d'Ardice, elle en réunit une troiſième qui marque l'Art dont Cléophante fut l'inventeur ; car on voit ici le blanc, le noir & le rouge qu'il découvrit. On peut donc croire que la Peinture dont nous parlons fut exécutée vers le tems où vivoit cet Artiſte, il accompagna (ſi l'on s'en rapporte à Cornelius Nepos), Démaratte,

N°. 1.




2

3



4





Démarate, père de Tarquin l'ancien en Italie ; ainsi il étoit Contemporain de Cypselus, & vivoit dans la trentième Olympiade ; cependant si on lit avec attention ce que dit Pausanias des bas reliefs gravés sur le coffre de Cypselus que l'on conservoit dans le temple de Junon Olympienne, on verra que de son tems la Peinture devoit être bien plus avancée qu'elle ne le paroît sur ce vase, & qu'ainsi il pourroit bien être antérieur au tems de ce Prince ; ce qui me feroit croire que le Cléophante qui inventa les couleurs, doit avoir précédé celui dont parle Cornelius Nepos. Cette conjecture est d'ailleurs appuyée par ce que dit Pline lui-même des Peintures que de son tems on voyoit encore à Ardée & à Lanuvium, & qui bien que plus anciennes que Rome étoient néanmoins excellentes ; si donc on s'en rapportoit seulement à ce que dit Cornelius Nepos, il feroit problable que ce vase auroit été tourné tout au plus tard vers l'an 4056 de la période Julienne, environ 658 ans avant J. C. Qand je dis que c'est la moindre antiquité que l'on puisse donner à ce monument, voici sur quoi je me fonde ; long-tems avant Hérodote qui composoit son histoire à Thurium dans la 84 Olympiade, les Grecs avoient cessé d'écrire de droite à gauche à la manière des Orientaux & des Egyptiens. Néanmoins l'écriture que l'on trouve sur notre vase est non-seulement de droite à gauche ; mais encore en Boustrophédon, telle que celle que Pausanias dit qu'on lisoit encore de son tems sur le coffre de Cypselus, qui étoit certainement antérieur à ce Prince, puisque sa mère l'y renferma au moment de sa naissance, pour le dérober à la recherche des Bacchiades qui vouloient le faire périr. On sait d'autre part que M. de Fourmont a découvert dans les ruines d'Amiclée, un temple bâti par Eurotas, qui vivoit 1500 ans avant J. C. L'autel de ce temple consacré à Onga par Cléodamas, porte une inscription en Boustrophédon, & les

caractères qui la compofent étant les mêmes que ceux qu'on lit fur le vafe dont il s'agit ici, on ne peut douter que ces derniers ne foient de la forme la plus antique. Puis donc qu'il eft manifefte que l'écriture de ce vafe reffemble à celle que l'on voit fur les infcriptions reconnues pour être des tems les plus reculés de la Grèce, on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'il a dû être fait dans ceux où l'on fe fervoit de cette écriture, & que par confequent il peut être encore de beaucoup antérieur à l'époque que nous avons fixée; mais ne peut defcendre à des tems plus bas. Ces remarques Phylologiques unies à celles qu'on a lues ci-deffus & à plufieurs autres que nous paffons fous filence, nous autorifent à regarder le vafe que nous venons d'expliquer, comme un des plus anciens monumens de la peinture & de l'écriture des Grecs, ce qui le rend extrêmement précieux & intéreffant, puifqu'il peut fervir fixer à-peu-près l'époque des premiers pas de l'Art.

PLANCHE V.

Des trois figures qui compofent ce petit tableau, celle qui paroît affife pouroit repréfenter Volumnie, mère de Coriolan. Herfilie, fa belle-fille, eft à côté d'elle; & Valerie, fœur de l'illuftre Valerius Publicola, femble introduite par Herfilie. Valérie foutient le derrière de fa robe, ce qui lui donne un air de majefté convenable à l'emploi dont elle s'eft chargée; le bras fuppliant qu'elle avance, fa main qui eft dans un mouvement de pronation, de même que fa tête qui eft inclinée vers Volumnie, qu'elle regarde d'un air grave mais rempli d'intérêt, femble lui dire, Volumnie c'eft pour la République, c'eft pour vos dieux domeftiques, c'eft pour le falut de Rome, qui vous a donné naiffance, que je viens vous demander de fléchir votre fils déja campé à la vue de nos

mûrs, &, qui à la tête des Volſques, qu'il enhardit contre nous, s'eſt refuſé aux ſupplications du peuple, du Sénat & des Pontifes. Son genoux qui ſe plie montre qn'elle eſt incertaine du ſuccès qu'aura ſa demande, & dans les traits de ſon viſage on voit, autant que le permet la petiteſſe d'un tel profil, la nobleſſe des motifs qui l'animent, & une ſorte d'eſpérance qui n'eſt pas ſans crainte de ne pas obtenir ce qu'elle ſouhaite. Herſilie, immobile, appuie ſa demande des yeux, & dans ſon action qui eſt très-peu compoſée, elle paroît ſouffrir de l'agitation tendre dans laquelle eſt Volumnie. Celle-ci après avoir entendu les raiſons qu'on lui a dites, dans un mouvement de tendreſſe, & pour ſa Patrie & pour ſon fils, jette les bras en avant, & ſemble dire par l'action de ſes mains: eh, pourtant, ils l'ont contraint à ſe déclarer l'ennemi de cette Ville, dont il étoit le ſoutien! Cependant ſa jambe qui ſe retire ſous elle montre le deſſin où elle eſt de ſe lever & d'aller trouver Coriolan. Rien n'eſt plus ſimple que la compoſition de ce petit deſſin, mais rien n'eſt plus éloquent. Les attitudes en ſont nobles, les têtes pleines de caractère, les attitudes répondent parfaitement à la penſée, & les actions aux ſentimens. La main & le coude d'Herſilie ſe voyent ſous la draperie qui les couvre, ainſi que le bras de Valérie. Quoique tout cela n'ait coûté que quatre traits au Peintre qui l'a fait, on trouvera cependant peu de figures qui ayent autant de graces que celle de Volumnie. Je ne ferai point de remarques ſur la forme de la chaiſe, ſur celle des coëffures & ſur les vêtemens, mais j'obſerverai que la ſorte d'ornement qui eſt ſous les pieds de ces femmes, me ſemble repréſenter un de ces pavés que les anciens faiſoient en mettant des briques de champ, & qui à cauſe de leur forme, qui reſſemble à l'épine du dos d'un poiſſon, ſont appellées *ſpina di peſce* par les Italiens. Ceci indique que c'eſt dans ſa maiſon que les Dames

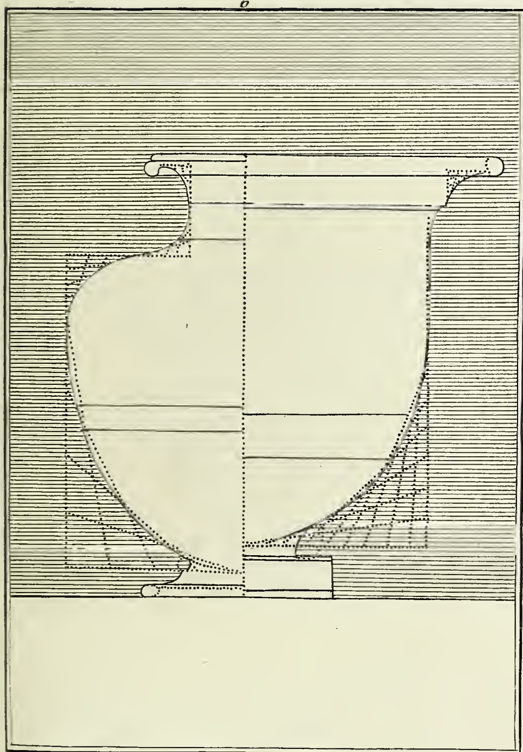
Romaines vinrent chercher Volumnie. J'ofe croire que les Amateurs & ceux qui connoiffent les fondemens de l'Art, ne trouveront pas ce petit morceau indigne de Raphaël même, & pour fe convaincre qu'il y en a dans ce recueil que ce grand homme fe feroit fait un plaifir d'étudier (*), on peut jetter un coup-d'œil fur la trente-quatrième Planche du deuxième Volume. Ce deffin nous paroît être, par rapport à celui que nous venons d'expliquer, comme celui-ci eft au premier : ainfi dans ces trois pièces on voit l'enfance, la perfection & le fublime de l'Art. Nous montrerons dans la fuite d'autres Peintures qui rempliront les efpaces compris entre ces trois tems, non-feulement chez les Grecs ; mais encore chez les Etrufques & chez les Romains : car tel eft le prix de la Collection fingulière que nous donnons au public, que de toutes celles que l'on peut faire, foit en marbre, en bronze, en médailles ou en pierres gravées, celle ci peut feule indiquer les progrès fucceffifs de la Peinture & du deffin ; & comme dans une galerie de tableaux on cherche à réunir ceux des Maîtres qui ont travaillé depuis le Cimabué, André Taffi, Gaddo Gaddi, le Margaritone & le Giotto jufqu'à nos jours ; ainfi dans ce recueil on peut réunir les ftyles de tous les tems de l'Art des anciens ; ce n'eft donc pas fans raifon que nous avons dit ailleurs que notre Collection eft également capable de completter les porte-feuilles bien entendus, d'eftampes & de deffin, ou de meubler d'une manière non moins agréable qu'utile & inftructive, le cabinet d'un curieux & d'un homme de goût, puifque c'eft par elle qu'il peut voir, comme dans une forte de carte géographique, toute la marche & compter, pour ainfi dire, tous les pas de l'induftrie humaine dans le plus agréable des Arts qu'elle ait inventée.

(*) Voici ce qu'en penfe le judicieux Auteur de l'Hiftoire de l'Art chez les Anciens, pag. 229.

5.

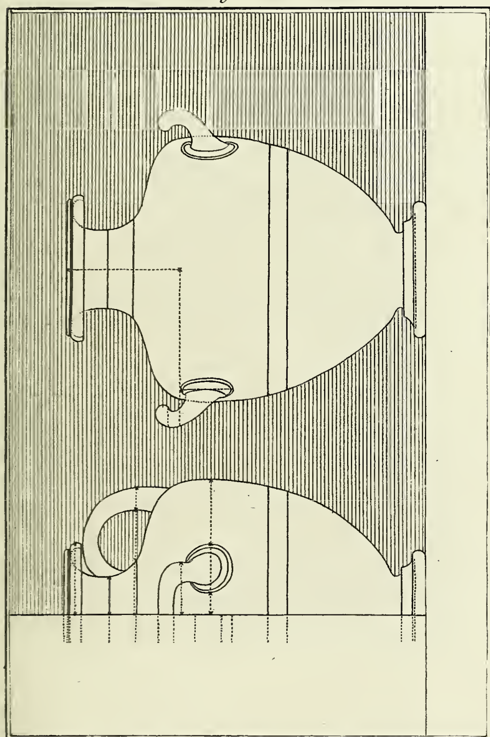


6





8



» Tels font les deffins que l'on trouve fur ces vafes, qu'ils
» pourroient être placés parmi les plus belles compofitions de
» Raphaël. Il eft encore à remarquer qu'il n'y a pas deux vafes
» dont les figures foient tout-à-fait femblables. J'en ai vu plu-
» fieurs centaines; chacun a une repréfentation particulière; un
» Connoiffeur qui fait juger de l'élégance d'un deffin & appré-
» cier les compofitions de main de Maître, & qui de plus fait
» comment l'on couche les couleurs fur les ouvrages de terre
» cuite, trouvera dans la délicateffe & le fini de la peinture
» de ces vafes une excellente preuve de la grande habileté des
» Artiftes qui les ont peints. Il n'eft point de deffin plus dif-
» ficile à exécuter. Ces vafes n'ont point été peints d'une autre
» manière que ceux de nos Potiers, ou autrement que notre
» fayance commune fur laquelle on couche la couleur bleue
» lorfqu'elle a été *grillée*. Cette efpèce de peinture exige beau-
» coup de vîteffe : car toute terre cuite attire l'humidité des
» couleurs comme un terrein fec & alteré boit la rofée. Si donc
» les contours ne fe font pas avec une très-grande hâte & d'un
» feul trait rapide, la couleur ne prend point, vu que le pinceau
» fe trouve d'abord defféché & la couleur brûlée ou épuifée de
» l'humide qui la détrempe. Cependant on ne voit point de
» lignes interrompues & reprifes de nouveau fur ces vafes. Il
» faut donc que le contour d'une figure ait été fait d'un feul
» trait fans être interrompu, ce qui doit être regardé comme
» un prodige de perfections dans ces deffins. Il faut confiderer
» de plus qu'il n'y a pas moyen de faire aucune forte de change-
» mens ni de correction à ces ouvrages : les contours doivent
» néceffairement refter tels qu'ils ont été deffinés d'abord : nou-
» velle circonftance qui exige une main très-fûre. Les infectes
» les plus petits & les plus vils en apparence font le chef-
» d'œuvre de la Nature. Les vafes de terre peints font de
» même la merveille de l'Art des anciens. Des têtes & quel-

» quefois des figures entières esquissés d'un seul trait de plume » dans les premières études de Raphaël, décèlent aux yeux du » Connoisseur la main d'un grand Maître, autant ou plus que » ses tableaux les plus achevés. Ainsi l'assurance & l'habileté de » la main des anciens Artistes éclatent plus dans le travail de » ces vases que dans l'exécution de leurs autres ouvrages. Une » collection de ces sortes de vases, est un trésor de dessins ».

PLANCHE IX.

La peinture de ce vase, qui a été trouvé à Capoue, nous paroît représenter *les nôces de Pâris & d'Hélène* ; Homère distingue fort clairement la consommation de leur adultère, de la cérémonie de leur mariage, & dans un autre endroit où Hector souhaite qu'il fut mort avant d'avoir célébré ces nôces funestes. *Iliad. IV. Vers.* 40. Ainsi la scène est à Troye : Hécube qui aimoit tendrement Pâris, est assis près d'une colonne ; c'étoit alors la place la plus honorable ; on la voit donner à Demodocus dans *le huitième Livre de l'Odissée*, *Vers.* 473. Hélène debout est devant sa belle-mère ; elle porte une couronne de verveine, dont, selon Festus, *in voc. corolla*, on couronnoit les nouvelles mariées qui faisoient elles-mêmes ces couronnes, elles les portoient ensuite sous leurs habits jusqu'au moment qu'on les leur mettoit sur la tête. C'est ainsi qu'Arianne étoit représentée sur le coffre de Cypselus *Pausanias*, *in elid.* A côté d'Hécube, une femme porte une cassette dans laquelle on renfermoit les présens que Julius Pollux appelle *munera sponsalitia* ; une autre suivaute d'Hélène porte aussi un coffret, *Pixis* ; c'est ainsi que dans son tableau de Delphes, Polygnote représenta cette Princesse accompagnée de deux femmes. La première est peut-être cette Astianax, qui, suivant Suidas, *prima varias incoitu de cubitus invenit* , *& de rerum*

venerearum figuris formisque scripsit. Pâris est assis à côté de Cassandre, qui tient un Génie pour montrer qu'elle avoit reçu d'Apollon le don de prédire l'avenir : (voy. *Homère*, *Eschile*, *Lycophron*, *Euripide*, *Virgile*). Ce Génie touche le devant de la tête de Pâris, & comme c'étoit un présage sinistre de toucher cette partie, on trouve dans l'*Enéïde V. Vers* 698 & dans l'*Alceste d'Euripide*, que Proserpine & Mercure coupoient aux hommes un toupet de cheveux peu de tems avant leur mort. Ce qui nous porte à croire que ce Génie est ici pour annoncer les malheurs qui doivent suivre le mariage de Pâris ; malheurs que Cassandre prédisoit toujours, & que l'on ne croyoit jamais ; ceci rappelle ce qu'Horace fait dire à Nérée au sujet de ce fatal Hyménée.

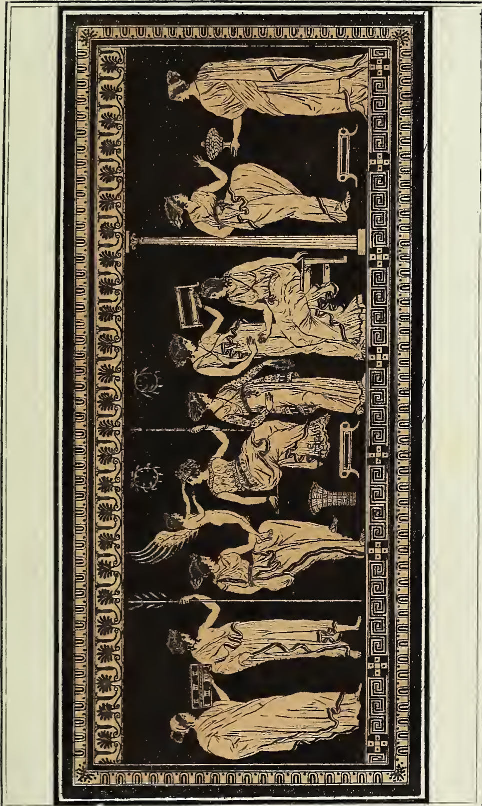
Mala ducis avi domum
Quam multo repetit Græcia milite
Conjurata tuas rumpere nuptias,
Et regnum Priami actus.

Pâris est représenté tel qu'il est peint dans Homère, *Odiss. Lib. VIII. Vers* 39, remarquable par la beauté & par la molesse de ses habits, qui ressembloient à ceux des femmes ; au lieu de bonnet Phrygien, il porte une coëffure qu'on appelloit *Calyptra* ; celle qui servoit aux hommes étoit, comme on peut le voir, un peu différente de celles qu'employoient les femmes ; car ces dernières laissoient paroître le toupet de leurs cheveux. On ne doit pas être surpris de ne pas trouver ici la mître Phrygienne ; car l'Orphée du Capitole & celui qu'avoit peint Polygnotte, ne portoient pas la thiare ordinaire aux Thraces, & dans les peintures antiques publiées par M. Turnbull, Pâris est aussi sans bonnet. Ganimède paroît de même dans plusieurs pierres rapportées par Maffei. La robe de Pâris est celle que les anciens appelloient *florida vestis* ; les Rois de Perse, au rapport d'Athenée, & les habitans de Cumes, se servoient de ces sortes de

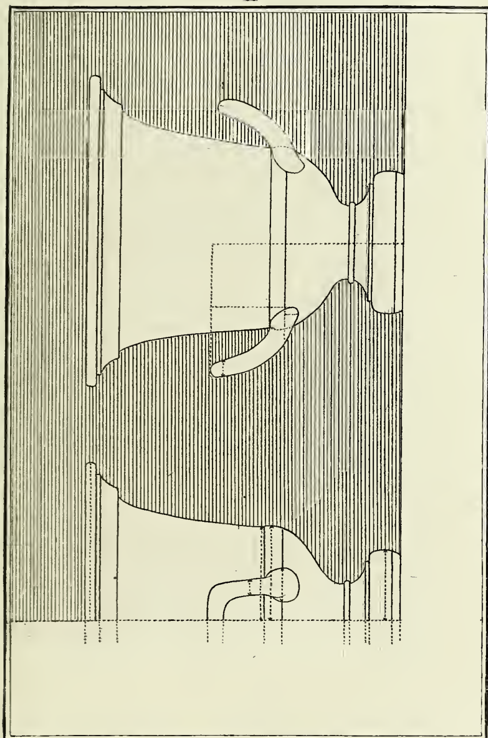
robes; mais Philarque, dans le *vingt-quatrième Livre de ses Histoires*, disoit que ceux de Syracuse les avoient défendues comme trop voluptueuses, & ne les permettoient qu'aux Courtisannes. Il étoit honteux de paroître ainsi vêtu chez les Athéniens, & sans doute que par cet habillement le Peintre a voulu indiquer le caractère de celui qui le portoit. Pâris tient un sceptre, comme étant souvent appellé Roi par Homère, *Illiad. IV. Vers.* 96. La fleur qui le surmonte est la même que l'on peut voir sur le sceptre de Jupiter, dans le Camée de Farnese gravé par Athénion. Tel étoit sans doute le fameux sceptre de Pélops. Cet attribut convenoit à Pâris, qui par Priam, Laomedon, Illus, Tros & Erictonius descendoit de Dardanus, fils de Jupiter & d'Electre. La figure qui est derrière Cassandre représente Helenus, reconnoissable au bâton de laurier qu'il tient en main, comme étant inspiré par Apollon; quant aux deux femmes qu'on voit près d'Hécube, elles sont à la suite de cette Princesse; l'une d'elles porte un vase pour faire des libations à-peu-près comme dans la nôce Aldobrandine. Les marche-pieds qui sont dans cette Peinture indiquent presque toujours des Dieux ou des Héros, Hélène & Pâris étoient l'un & l'autre; car outre que tous deux descendoient de Jupiter, l'une par Léda & l'autre par Electre; c'est qu'encore on leur rendoit les honneurs dûs aux Héros & aux Dieux: en effet, Lucien nous assure avoir vu dans le temple de la Déesse de Syrie les statues d'Hélène, d'Hecube, d'Andromaque, celles de Pâris, d'Hector, d'Achille, de Nirée, &c. Hérodote de son côté (*Lib. VI*), nous apprend qu'Hélène avoit un temple dans le quartier de Lacédémone, appellé Terapné, & les Rhodiens, au rapport de Pausanias, lui élevèrent un autre sous le nom d'Hélène *Entitris*. Les Athéniens, pendant la cérémonie des nôces, avoient coutume de tenir des pains dans des corbeilles, ce qui répondoit à la confarréation en usage chez les Romains; c'est peut-être ce



9







ce qui eſt indiqué par la corbeille placée ſous la figure de Pâris, qui pourroit bien auſſi être la *ſitula* conſacrée à Bacchus, l'un des Dieux, *Dii genitales*, qui préſidoient aux épouſailles.

Les couronnes qui ſont au-deſſus de la tête des nouveaux époux marquent un uſage rapporté par Claudien, *tu geminas, concordia necte coronas*; elles indiquent parfaitement bien le ſujet de cette peinture, qui ne pouvoit être mieux choiſi, puiſqu'il rappelle un des événemens les plus intéreſſans pour la Grèce; car l'expédition de Troye à laquelle le mariage d'Hélène & de Pâris donna lieu, eſt, avec celle de Thèbes & le voyage des Argonautes la plus fameuſe de toutes celles dont il eſt parlé dans l'hiſtoire des tems héroïques.

Les figures de cette peinture ſont bien entendues & pleines de graces, on y deſireroit cependant un peu plus de variété dans les attitudes, & de correction dans le deſſin : les draperies ſont en général bien jettées & rappellent pluſieurs coutumes que nous avons cru inutile de rapporter ici, nous remarquerons ſeulement que l'habillement d'Hélène eſt encore en uſage dans les environs de Naples, &, ſelon Tournefort, dans quelques-unes des Iſles de l'Archipel. La robe de Caſſandre, qui eſt ouverte ſur les côtés, eſt celle que portoient les Lacédémoniens & dont Plutarque fait mention dans la vie de Lycurgue. On voit encore ici le *ſtrophium* ou *faſcia pectoralis*, dont parle Apulée, c'étoit une eſpèce de ceinture qui ſoutenoit le ſein des femmes. On pourroit auſſi remarquer la tunique de lin, *lucida veſtis*, que les Tarentins, au rapport d'Athenée, excelloient à fabriquer. Les bras de Pâris ſont ornés de bracelets ſuivant la coutume des Orientaux. Tite-Live nous apprend que les Sabins en portoient auſſi, & l'on trouve dans Gruterus une inſcription qui rappelle que Fabius Quadratus fut deux fois honoré par Tibère du don des Colliers & des Bracelets. L'action de Pâris eſt très-noble & rend bien la ſurpriſe où le jette la

préfence du Génie, dont l'attitude impofante a quelque chofe de folemnel qui exprime bien ce qu'il annonce; on ne peut rien de plus fimple & à la fois de plus agréable que la figure d'Hélène; cependant on y obferve comme dans toutes les autres un air d'inquiétude & une forte de trifteffe qui laiffent voir que cet Hymen eft formé fous des aufpices malheureux; ce fentiment eft celui qu'il nous femble que l'Artifte a principalement voulu exprimer.

Les Connoiffeurs admireront fans doute la compofition des ornemens qui décorent ce vafe, ils ne pouvoient être mieux placés ni plus ingénieufement imaginés.

Planche XII.

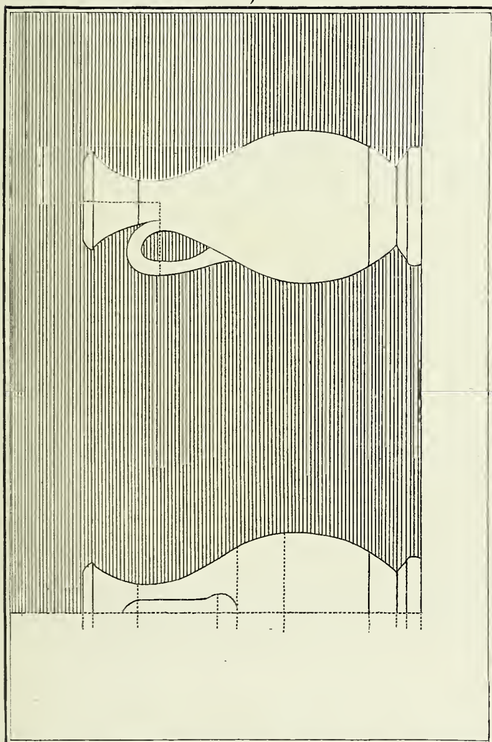
Suivant la Théogonie d'Héfiode, Nemefis, fille de la nuit, étoit fœur du Deftin, des Parques, de la mort, du fommeil, des fonges, &c. elle veilloit, dit Ammian Marcellin, à la punition des crimes des impies : les habitans de Smyrne furent, felon Paufanias, les premiers qui lui donnèrent des aîles, parce qu'elle pourfuivoit inceffamment les coupables : les anciens l'ont quelquefois confondue avec le Deftin, les Parques & même les Furies : Plutarque n'en connoît qu'une, qui, comme Némefis, portoit le nom d'Adraftée, & qui étoit, felon lui, le feul Miniftre de la vengeance des Dieux; c'eft cette *Némefis* qui eft repréfentée ici, *ordonnnant à Orefte d'aller venger la mort d'Agamemnon* fur Egyfte & fur Clytemneftre. Cette Peinture nous rappelle l'idée de la magnifique fcène de l'Electre de Sophocle, où le chœur dit, *je vois Némefis qui s'avance, elle porte en fes mains la jufte punition qui fuit le crime; oui, ma fœur, elle s'approche, la voilà, mon efpérance ne m'abufe pas.* Rien n'eft plus grand, plus majeftueux, plus impofant que la figure de la Déeffe; dans l'air impérieux dont elle commande on reconnoît la peinture qu'Efchyle fait de la force du Deftin







14



dans ſon Promethée. La ſtatue de Némeſis que Phidias avoit ſculpté à Ramnus près de Marathon, avoit ſur la tête une couronne ſurmontée de cerfs, pour indiquer la force que cette Déeſſe avoit de rendre timides ceux à qui elle commandoit; c'eſt ce que le Peintre a voulu faire ſentir dans la figure d'Oreſte, où rien n'eſt plus remarquable que l'impreſſion de terreur produite par la préſence de celle de toutes les Divinités, qui, ſelon Pauſanias, s'irrite le plus contre l'inſolence des hommes : on l'appelloit Adraſtée, parce que perſonne ne pouvoit ſe ſouſtraire à ſes loix, qui étoient celles du Deſtin même : ce qui fait dire à Euripide dans ſon Ion :

Decreta fato præterire quis queat.

C'eſt pour cela que Némeſis eſt repréſentée ici ordonnant d'un air à qui rien ne s'oppoſe; elle paroît dominer ſur les élémens, ſa figure eſt en l'air, de la main elle marque la route que doit ſuivre Oreſte, ſon bras qui eſt enveloppé dans ſa tunique lui donne un air de gravité, qui fait connoître que ſa volonté eſt la volonté même des Deſtinées : rien n'eſt plus ſévère que ſa phyſionomie & ſa contenance. Bien que faite avec peu des traits, nous doutons qu'il y ait dans tout ce que nous connoiſſons de l'Antique une figure dont l'action ſoit plus fière, plus vive & plus grande tout à la fois & qui réponde mieux à ſon objet. Ce morceau eſt bien propre à nous faire connoître combien les Artiſtes anciens étoient remplis des plus ſublimes idées de leurs Poëtes; c'eſt de-là qu'ils tiroient, comme le faiſoient les Orateurs, ſuivant Longin, ces traits de Génie qui les égaloient à ceux mêmes qui leur avoient ſervi de modèles.

Oreſte porte le double javelot, comme c'étoit l'uſage au tems de la guerre de Troye.

Bina manu lato criſpans Haſtilia ferro. Virg.

On connoît une médaille de la ville de Maronée où l'on voit un Bacchus avec le double javelot. *Voy. Montfauc. Vol. I. p.* 149. Et Télémaque eſt ainſi dans l'Odiſſée d'Homère, lorſqu'il part pour aller chez Eubée.

Le pétaſe ou chapeau qu'Oreſte porte ici indique le voyage: il eſt rattachée avec des cordons comme le ſont ceux que portent encore les Cardinaux & les Prélats à leur entrée dans Rome; ces chapeaux avoient peu de fonds, ils étoient plus propres à ſervir d'abri contre le ſoleil & la pluie, qu'à couvrir la tête. L'habillement d'Oreſte étoit celui des Voyageurs.

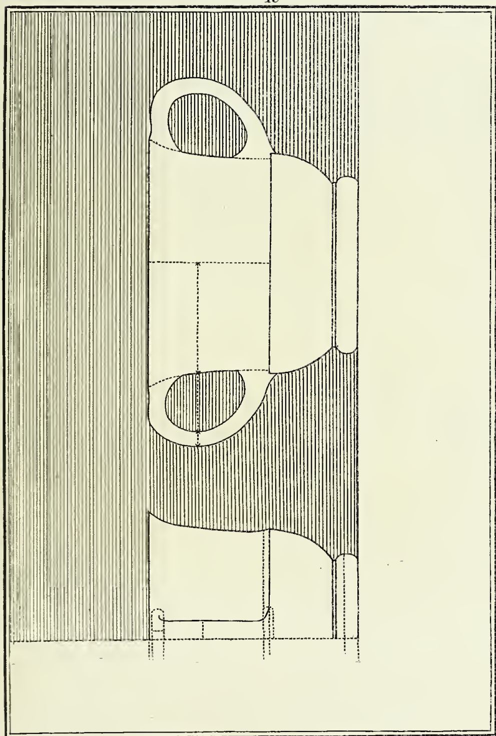
Planche XV.

Cette tête n'a rien de particulier, ſinon qu'elle nous rappelle *le profil inventé par la fille de Dibutades*, & les commencemens de l'Art; la coëffure & les boucles-d'oreilles en ſont ſingulières, & font connoître des formes & des uſages que les Amateurs de l'Antiquité ne feront pas fâché de trouver ici.

Planche XVII.

Cette peinture paroît nous repréſenter *les Orgies de Bacchus.* La Prêtreſſe y joue de la double flute inventée par Minerve. *Meurs. de Tib. ex. Plutarch. de Muſica Ph.* 2. Le Génie qu'on voit ici eſt peut-être Acratus, l'un de ceux qui, ſuivant Pauſanias, accompagnoient Bacchus. L'Initié, qui eſt derrière la Prêtreſſe, porte un panier avec la pomme de Pin conſacrée au Dieu dont il célèbre les Myſtères. On reconnoît dans les Danſeurs les mouvemens de corps & les flambeaux employés dans ces fêtes où les hommes contrefaiſoient les inſenſés. Fabretti nous a donné le Senatus Conſulte, qui défendit ſous les peines les plus graves la célébration des Bacchanales dans toute l'étendue de l'Italie. Cet Édit étant de l'an 566 de Rome, il eſt bien





17



probable, que les vaſes qui repréſentent ces ſortes de cérémonies doivent être antérieurs à leur proſcription, qui tombe préciſément quarante-cinq ans après la priſe de Capoue. Pacula Minia, qui faiſoit les fonctions de Prêtreſſe, lorſque les Bacchanales furent déférées au Sénat, étoit Campanienne, & ce qui eſt aſſez remarquable, c'eſt que les vaſes faits dans la Campanie ſont ceux ſur leſquels on trouve le plus fréquemment la repréſentation de ces Myſtères; ce qui ſemble confirmer ce que nous avons dit que les Manufactures de vaſes ceſſèrent de travailler peu de tems après la ruine de Capoue, & que l'Ebon, Dieu tutélaire de pluſieurs villes de la Campanie, étoit le même que Bacchus, en l'honneur de qui on célébroit les fêtes, à l'uſage deſquelles les vaſes ſemblables à celui-ci étoient conſacrés.

Cette Bacchanale peut repréſenter auſſi la fête célébrée le ſixième jour des Myſtères de Cérès, à Eleuſis. Elle étoit conſacrée à l'honneur d'Iacchus, car les *Myſtes* y ſont couronnés, non de *lierre* ſuivant l'uſage ordinaire; mais de *Myrthe* ſuivant le rituel de la fête.

La branche de *lierre* placée dans cette compoſition montre, qu'on conſideroit Iacchus & Bacchus comme un même Dieu. On voit ſur la *ciſte* la pomme de Pin, *nux pinea*, le reſte des ſymboles paroît recouvert de la *toiſon*, dont parle Clément d'Alexandrie. Suidas nous apprend qu'on ſacrifioit un mouton à Jupiter invoqué ſous les noms de *Melichius* ou le *Débonnaire*, & de *Cteſius* qui *donne la fortune*; la peau de cette victime, conſervée dans les Ciſtes Myſtiques, ſervoit enſuite à mettre ſous les pieds de ceux que l'on vouloit *purifier de quelque crime.*

PLANCHE XVIII.

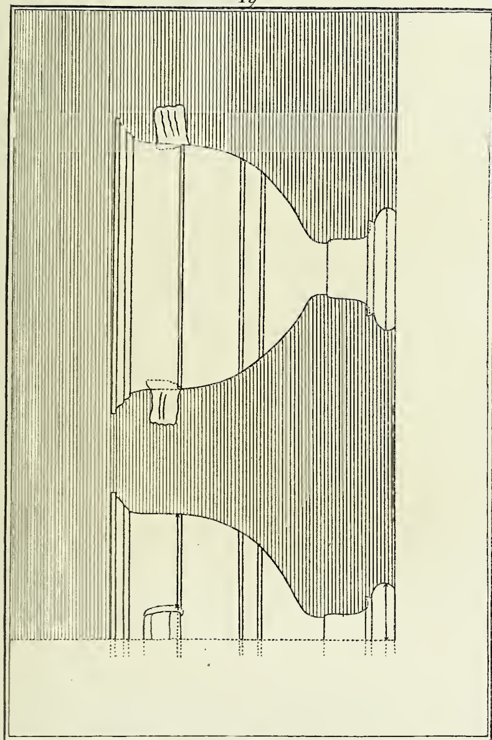
Une chouette entre deux rameaux d'olivier eſt peinte ſur ce

vaſe, ſoit parce qu'il étoit conſacré à Minerve ; dont l'olivier & la chouette ſont le ſymbole ; ſoit parce qu'il étoit fait pour les Athéniens, ſoit peut-être encore pour montrer que c'étoit à Athènes que, ſelon Crytias, cité par Athenée Deypnoſop 22, le tour & l'Art de faire des vaſes avoient été inventés. Dans pluſieurs médailles de Lacédémone, rapportées par Meurſius, Oudinet & Pellerin, on voit des vaſes entre les bonnets des Dioſcures, parce que de même qu'Athènes, Lacédémone étoit fameuſe par ſes vaſes que l'on nommoit Laconiens. On ſait d'ailleurs que les anciens gravoient ſouvent ſur leurs médailles les productions les plus importantes de leur pays.

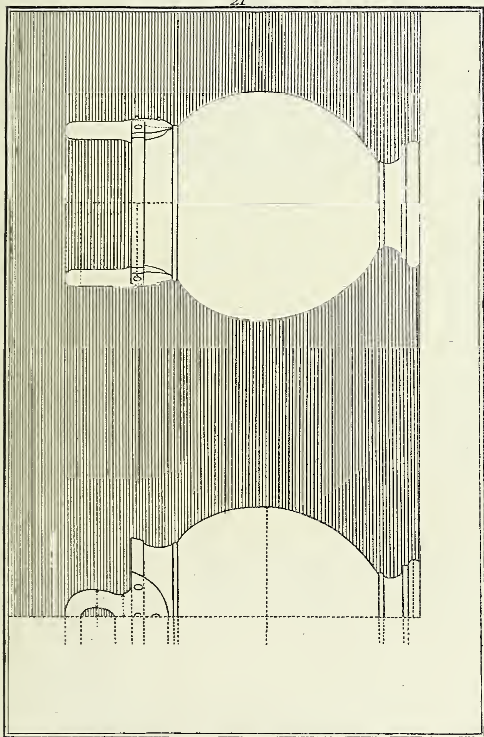
PLANCHE XX.

Cette Peinture repréſente une *Scène de Comédie*, la pomme de Pin placée entre les deux figures, eſt peut-être là, pour indiquer que les jeux Scéniques étoient conſacrés à Bacchus dans les fêtes de qui ils avoient pris naiſſance. L'Acteur qui danſe au ſon des flutes eſt en habit d'eſclave & porte deux flambeaux; Lucien dit, que les fêtes de Bacchus ne conſiſtoient qu'en jeux & en danſe : le maſque qu'on voit ici eſt celui de Soſie : on ſait qu'il fut formé ſur la phyſionomie de Socrate, c'eſt le même que Michel-Ange deſſina dans la ſuite pour les Arlequins de la Comédie Italienne. Les maſques de Pantalon, de Polichinel & du Docteur ſe trouvent également chez les anciens ; quelques-uns prétendent que Theſpis invenra les maſques ; mais Suidas donne l'honneur de cette invention à Chérite d'Athènes, & Ariſtote attribue aux Mégariens de Sicile & à ceux de l'Attique l'invention de la Comédie. Quoique Plutarque aſſure que Minerve inventa la double flute, & qu'Hygin diſe qu'elle la fit des os de cerf, & qu'elle en joua aux ſacrifices des Dieux, Saumaiſe, *Conf. Salm. Exercit. in Solin.* ne laiſſe pas







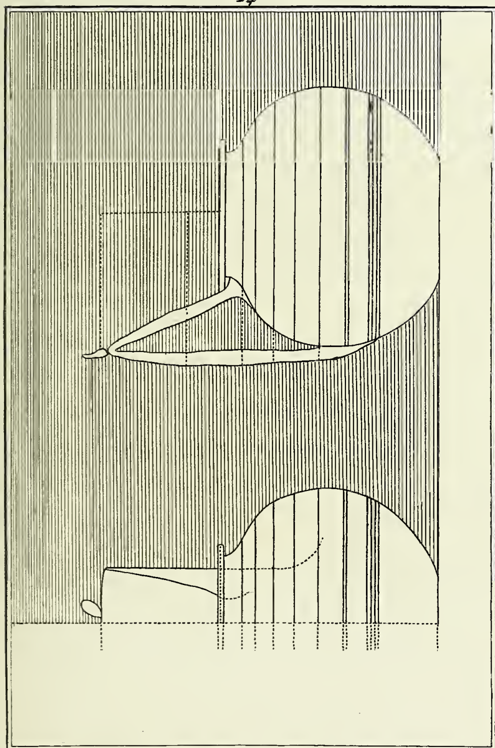






23.





d'affurer que Marfias ou fon père Hyagnis furent les Inventeurs de cet inftrument : il étoit ordinairement fait de cuivre ou de petits morceaux d'os ou d'yvoire unis enfemble par une lame d'airain ou de bois. On peut remarquer ici que quelquefois les femmes ne portoient point de mafques fur le théâtre. Comme Suidas rapporte que Phrynicus, qui remporta le prix dans la foixante-feptième Olympiade, introduifit le premier des perfonnages de femmes fur la Scène, il eft certain que la peinture de ce vafe eft poftérieure au tems de ce Poëte que l'on croit élève de Thefpis.

L'expreffion de ce petit morceau eft très-remarquable ; on voit clairement daus l'attitude des bras de la Joueufe de flutte, la gêne que doit néceffairement caufer la difficulté qu'il y a de jouer en marchant : on fent dans fes joues & dans la pofition de fon col la peine qu'elle fe donne pour ne pas laiffer échapper de fes lèvres l'inftrument qu'elle a en main ; la fituation de fes yeux montre l'attention qu'elle prête à l'air qu'elle veut rendre, fes pas font en cadence avec ceux du Danfeur qui la précède, & dans lequel on voit une certaine grace comique, qui s'accorde fort bien avec le mafque qu'il porte.

Planche XXII.

Servius, Ænéïde IV, dit que c'étoit l'ufage de conduire les nouvelles époufes à la porte de leur mari ; mais qu'avant d'y entrer elles y attachoient des bandelettes de laine & les oignoient d'huile. Catulle, dans fon Epitalame, nous apprend que c'étoit vers la nuit que fe faifoit cette cérémonie.

L'époufée eft reconnoiffable à fa robe, *peplum*, qui n'a pas de ceinture comme celle de la nôce Aldobrandine, la *pronuba* la couvre d'un parafol, meuble fingulier pour le tems fuppofé dont il s'agit ; mais Bacchus eft ainfi repréfenté dans

fon mariage avec Arianne, fur un bas-relief de la ville Négroni, qui eft cité dans Montfaucon, *Vol. I. Part. 2. pag.* 240. On voit le même parafol dans une peinture tirée des ruines du Palais des Céfars & qui repréfente l'enlèvement d'Hélène.

La *pronuba* & l'époufée tiennent des pelotons qui paroiffent former des bandelettes qu'elles doivent attacher à la porte: le *pronubus*, ou celui qui, felon Julius Pollux, conduifoit l'époufée, paroît répandre l'huile devant le feuil de la porte avec le *guttus* qui tient à fa main; il a le pied fur un Cyfte qui devoit contenir les préfens des époufailles dont nous avons déja parlé. Derrière lui on voit le grenadier confacré à Bacchus, l'un des dieux qui préfidoient aux mariages. La couronne qui eft près de l'époufée eft encore un autre figne nuptial; enfin le chapiteau fur lequel elle eft affife montre que cette cérémonie fe fait dans la rue, &, comme le dit Servius, avant d'entrer dans la maifon du mari.

Planche XXV.

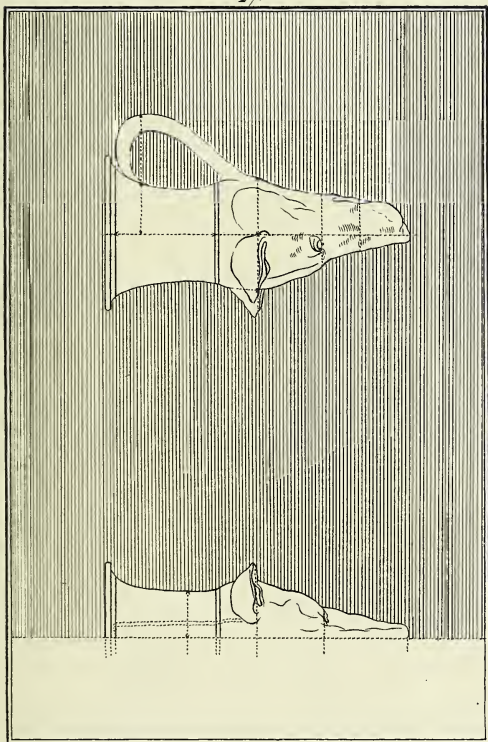
Ce vafe confacré à Bacchus repréfente une fête de ce Dieu; les cuiraffes que l'on voit ici reffemblent à celles que portoient les Conducteurs des Chars qui devoient courir dans le Cirque. *Cayl. I.* 187. Le bouclier eft celui des Argiens; la couronne, la bandelette & les fleurs font les fymboles de la fête; enfin le *rhiton* & le *crater*, qui font à terre, étoient des vafes confacrés au fervice de Bacchus. On peut remarquer l'action qui eft très-égale dans les trois figures qui fautent enfemble & en cadence. Les hommes paroiffent être coëffés avec des paniers, & celui qu'on voit fur la tête de la femme eft dans un jufte équilibre par rapport à fon mouvement. Ce mouvement & la double pique portée par un des perfonnages de cette peinture me rappellent que Xénophon exige

que

25









28.



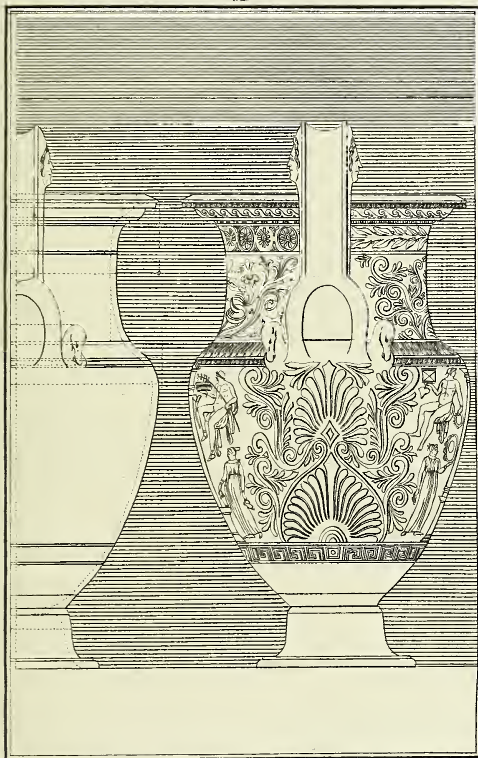
29.













que le Cavalier soit armé de deux javelots, afin qu'ayant lancé l'un contre l'ennemi, l'autre lui serve pour sa défense ou pour redoubler l'attaque. On voit que cette manière d'être armé étoit aussi celle des gens de pied; c'est ainsi que prêt à combattre, Agamemnon, dit Homère, *Iliad. XI. Vers* 43, prit en main deux fortes piques garnies d'airain & bien aigues.

L'*indication* de Bacchus renfermée dans son étui se voit ici de deux façons différentes, l'une est le *cœur* d'Iacchus posé devant la première figure, l'autre est la *feuille de vigne* rattachée dans le fond de ce tableau, & suspendue dans la main de la Bacchante placée dans le milieu du tableau : on paroît avoir marqué des points sur ces deux étuis, pour faire sentir les piquûres du cuir dont ils étoient faits, & dont on prétendoit tirer une sorte d'ornement, comme nous le faisons encore maintenant.

PLANCHE XXVIII.

Les armes que porte ce Gladiateur semblent indiquer les premiers tems : on ne se servoit alors que de massues & de bâtons, la peau des animaux ou quelque pièce d'étoffe tenoient lieu de bouclier. Le vase représenté ici est peut-être le prix du combat; nous serions porté à croire que celui sur lequel est placé cette Peinture a été mis dans le tombeau d'un Athlète dont il représentoit quelque action mémorable : le dessin de cette figure ne paroît pas être du commencement de l'Art; mais semble imiter ceux qu'on faisoit alors.

PLANCHE XXIX.

Cette danse de deux hommes nuds en présence du président des jeux ou Gymnusiarque, s'appelloit *Gymnopédie*. Les bâtons qu'on voit ici servoient dans la danse armée que les Grecs nommoient *Enopie*, l'un des Danseurs marque la mesure avec le

cymbalum, & l'autre tient cette ſorte d'inſtrument fait de pièces de bois qu'on battoit l'un contre l'autre & qui s'appelloit Σκιςας : c'étoit une eſpèce de caſtagnettes dont on ſe ſert encore dans le Royaume de Naples, où l'on a retenu des danſes des anciens. Cette Peinture, exécutée dans le goût des Monocromates des premiers tems, nous paroît néanmoins en être aſſez éloignée par l'eſprit & l'intelligence qu'on voit dans les figures.

PLANCHE XXXIII.

Les Dioſcures s'étoient rendus célèbres, comme le dit Homère, l'un en domptant des chevaux, l'autre au combat du pugilat; ils étoient fils de Léda, & préſidoient aux exercices des Athèletes & aux courſes des chevaux : on voit Caſtor repréſenté ici dans un temple qui paroît lui avoir été conſacré & dans la même attitude qu'on le trouve ſur pluſieurs médailles conſulaires, & ſur deux pierres gravées. Il eſt repréſenté avec la clamide, qu'Elien, cité par Suidas, donne pour un des attributs des Dioſcures; le bonnet qu'il porte repréſente, ſelon Lucien, l'œuf dont il étoit ſorti, enfin il tient en main la couronne que l'on appelle *Lemniſcata*, parce qu'il avoit été couronné par Hercule pour avoir remporté le prix de la courſe aux jeux Olympiques, *Pauſ.* Caſtor porte le pétaſe, tient une lance, & a derrière lui une cuiraſſe entière, comme ayant aſſiſté à diverſes expéditions militaires, entr'autres à celle des Argonautes. Les ornemens ou fleurons qui ſont au ſommet & ſur les côtés du fronton, ſont les mêmes que les anciens employoient ſouvent, comme on le voit ſur pluſieurs médaillons & au temple d'Iſis découvert à Pompéïa; l'autel qui eſt dans l'autre partie du vaſe eſt enveloppé de bandelettes, ſuivant un uſage, dont il eſt ſouvent fait mention dans les Poëtes : les figures voiſines de cet autel, de même

que celles qui font près du Héros, tiennent en main les offrandes qu'on avoit coutume de porter aux dieux, telles que des couronnes, des bandelettes, des ciftes, des gâteaux, des fruits; enfin des miroirs & des pyramides. *Pyramides*, *glomi*, *placenta*, *variis*, *fignata umbilicis*, dit Clément Alexandrin. L'idée de toutes les figures de cette Peinture, & particulièrement celle de Caftor, eft de très-bon goût; les ornemens qui les accompagnent paroiffent admirablement bien diftribués pour remplir les intervalles. Les têtes de cygne en relief placées à côtés des anfes, ne laiffent pas douter que ce ne foit la tête de Léda, mère des Diofcures, ou celle d'Hélène leur fœur.

Les figures difpofées autour de l'autel (ou plutôt de la *colonne fymbolique*, faite pour fignifier Caftor à qui ce vafe eft confacré) font très-remarquables; les deux fupérieures portent un diadême en mémoire des dieux dont elles repréfentent les Prêtres; car on leur donnoit le nom des *Anactes* ou des *Rois*. L'un tient un vafe deftiné à contenir l'eau *luftrale*, il porte un Cifte avec la bandelette, indice de fa confécration : vis-à-vis de lui le fecond Prêtre d'une main tient le *trochus*, & de l'autre, la *Cifte* avec l'*indication* des graces; pareille indication fe trouve auffi dans les mains d'une *Ciftophore*, près de laquelle on voit le *crater*, forte de baffin à l'ufage des facrifices. Une autre femme foutient l'étui de l'indication de Bacchus avec un efpèce de tambour de bafque, fur lequel on a repréfenté la figure extérieure de l'étui où l'on dépofoit l'indication du *Démiurgos* ou Créateur.

Le dogme de l'unité d'un Dieu que Platon regardoit comme un crime de révéler, paroît cependant l'avoir été aux initiés; c'étoit la première religion des Grecs, elle précéda chez eux le Sabéifme : leurs plus fages Philofophes ne regardèrent cette foule de dieux introduits par la fuperftition & la flatterie, que comme des emblêmes groffiers inventés pour exprimer les

qualités du pouvoir d'un Être Créateur auquel on devoit tout rapporter ; mais cette doctrine importante fut toujours cachée au peuple. Quelques foibles traces de sa lumière se retrouvant dans les discours des Ecrivains anciens, semblent s'accorder avec l'idée qu'offre ici cette manière de représentation du *Démiurgos*, elles font du moins penser que ce symbole est pour donner à comprendre aux Initiés que c'est à l'Etre Créateur que les vœux des hommes doivent se rapporter. Voyez ce que dit Apulée, *Milef. XI.* Et ce qu'il ajoute dans son Livre *De Deo socratis.*

Les indications des graces deux fois répétées ici, sont peut-être pour montrer tous les biens dont jouissent les hommes venant de Dieu, c'est à lui que doivent s'adresser leur reconnoissance Car le nom des graces, *gratiæ*, chez les Grecs, comme chez les Romains & chez nous, exprimoit à la fois le bienfait & la gratitude, *on rendoit grace*, *on faisoit des graces.* Ces Déesses étoient regardées comme les dispensatrices des faveurs du Ciel.

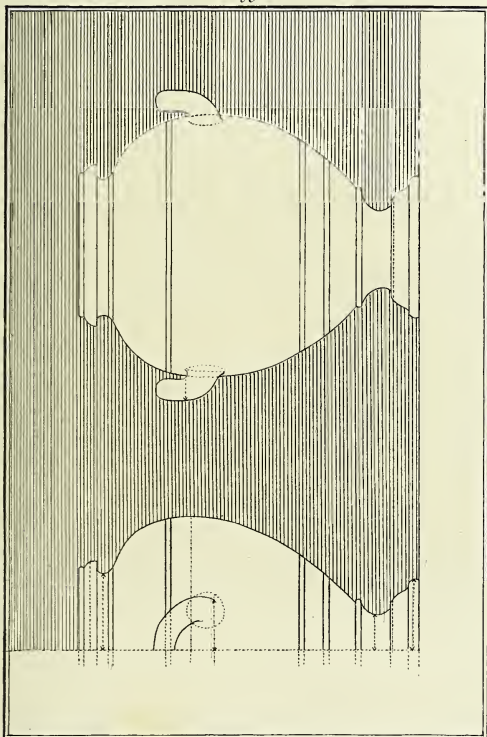
Deux figures couronnées de myrthe chacune avec une draperie toute semblable, sont placées à côté du temple de Castor ; la première soutient deux pateres l'une sur l'autre ; elles sont les marques de la double déification des fils de Léda, la branche de Sésame, & la bandelette unie à ces pateres sont la preuve de cette conjecture ; la seconde figure appuyée sur un bouclier avec une lance, semble représenter Pollux absent, dont la pyramide marque l'immortalité ; car elle est le symbole de Vesta ou du feu. On peut observer que cette pyramide est surmonté d'un ornement fait de plumes ou de laine. Des femmes placées ici, l'une porte un *vase d'eau lustrale* avec le *préferriculum*, l'autre tient le miroir symbolique de Bacchus avec le trochus, qui par l'analogie de sa figure avec celle qu'on donnoit à l'étui de l'indication du *Démiurgos* pourroit bien en être le symbole.



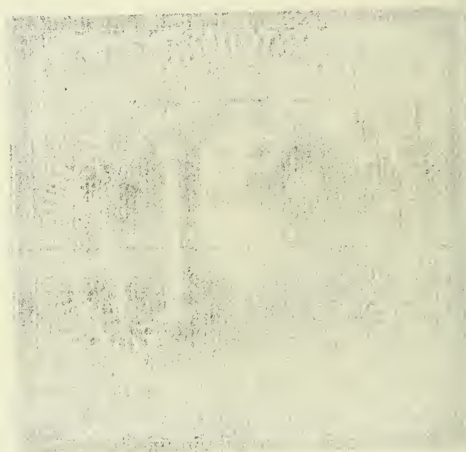








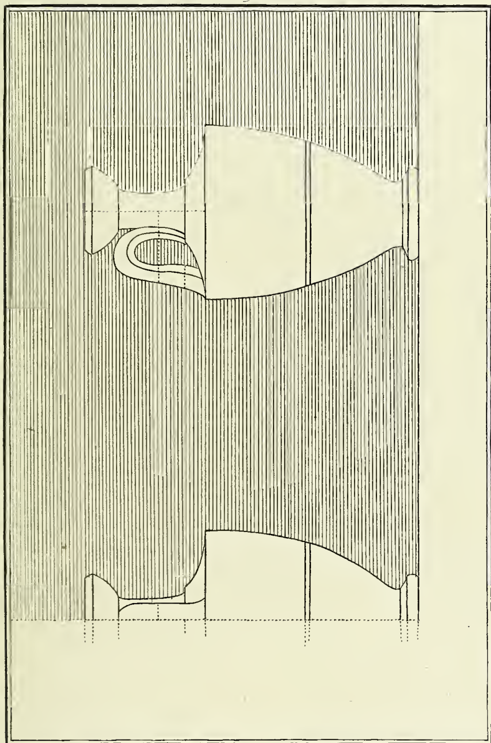




38.



39.



L'indication poſée près de l'une de ces Prêtreſſes voiſines de l'autel, eſt ſans doute celle de Pollux, la figure de cette indication ſert, comme on voit, d'ornement à la gorge du vaſe dont on a tiré cette Peinture; on l'y voit répétée en forme de roſes alternativement blanches & noires, pour indiquer, comme le font les bandelettes de cette colonne, la vie *alternative* des Dioſcures.

PLANCHE XXXV.

Comme la figure que l'on voit ici eſt placée ſur un très-petit vaſe, nous croyons que c'eſt la raiſon du mouvement extraordinaire que le Peintre lui a donné; & nous avons lieu de croire, que c'eſt une Prêtreſſe de Bacchus habillée avec la *Baſſaride*, ſorte de vêtement que ce Dieu rapporta de ſon expédition des Indes: cette Prêtreſſe tient en ſa main la branche de Séſame.

PLANCHE XXXVII.

La danſe qu'on appelloit *Sicinnis* étoit, au rapport d'Athenée, très-violente; on la nommoit ainſi à cauſe de la grande agitation qu'elle exigeoit; c'eſt elle qu'on voit dans cette Peinture où la colonne indique Bacchus, dont elle eſt le *ſigne*, & comme cette danſe paroît s'exécuter dans les fêtes communes à ce Dieu & à Cérès, l'indication qu'on y voit pourroit être regardée comme appartenante à cette Déeſſe. Nous ignorons ce que peut ſignifier le corps rond qu'on voit ici; mais il nous ſemble que la figure du Danſeur eſt très-bien entendue, & que l'expreſſion du ſaut en tournant eſt très-bien rendue: l'habillement, qui eſt ſingulier, eſt ſans doute celui des Hiſtrions qui exécutoient en public ces ſortes de danſes.

PLANCHE XL.

Les figures de cette Peinture nous ſemblent repréſenter Etéocle & Polynice ſon frère qui combattent devant Thèbes; la figure de femme qui eſt derrière eux pourroit bien être l'Antigone de la Tragédie d'Eſchyle dans les ſept Chefs de Thèbes; rien n'eſt plus piquant que le petit morceau dont le ſtyle, quoique très-ſingulier, eſt plein d'eſprit & d'intelligence.

PLANCHE XLI.

Cette Peinture appartient au vaſe précédent, & comme elle repréſente deux chiens de même eſpèce dans l'action de combattre l'un contre l'autre, on peut croire qu'elle eſt un emblême du même ſujet.

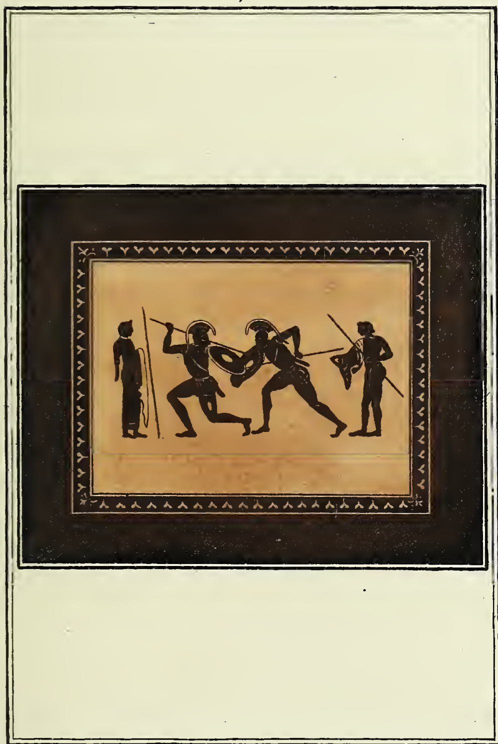
PLANCHE XLIII.

Les monumens des Grecs & des Etruſques prouvent que les endroits publics & particuliers, les Villes, les Fontaines, les Bains, les Carrefours, les Saiſons, les Hommes, les Femmes, les Dieux mêmes avoient leurs Génies: Horace prétendoit qu'il y en avoit qui préſidoient à l'Aſtre de notre naiſſance:

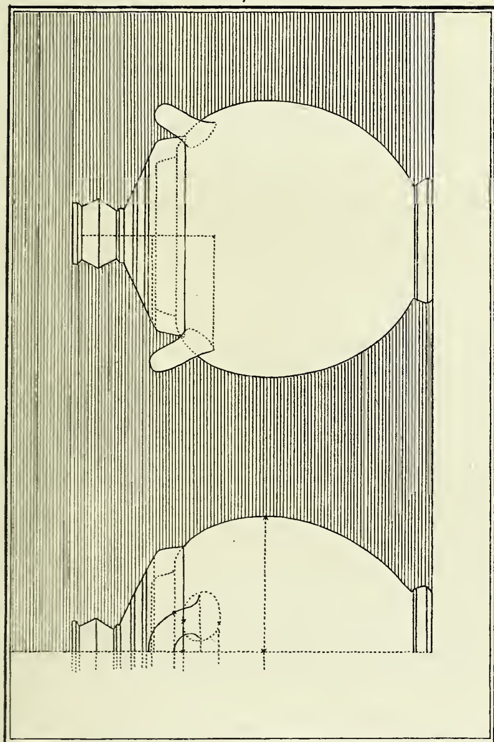
Sit Genius natale comes qui temperat Aſtrum,
Naturæ Deus humanæ.

Senèque *Epiſt.* 110, nous apprend que les Diſciples de Zenon avoient adopté cette opinion. Les Femmes ſacrifioient à leur Génie tutelaire. *Tibul. Lib. IV.* Héſiode croyoit auſſi que ceux qui avoient vécu dans le ſiècle d'Or, étoient devenus les bons Génies; & qu'ils habitoient ſur la terre. Ces idées myſtiques, fondées ſur le dogme de l'immortalité de l'Ame, paſſèrent de

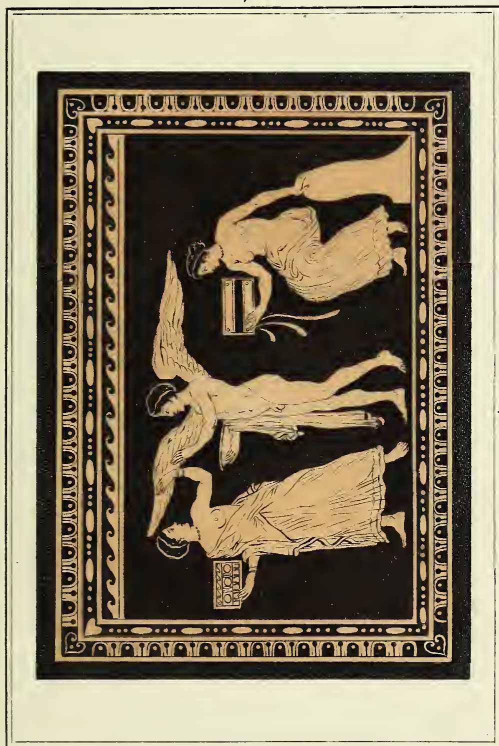
40.







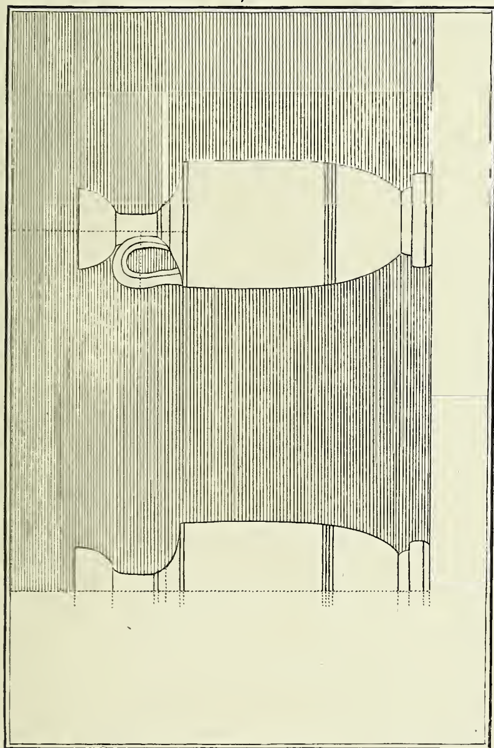
43.



44.



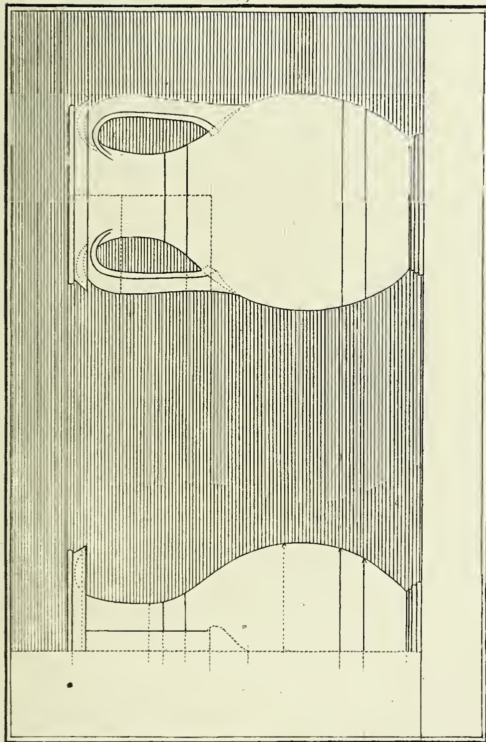
45.



46.



47.



Phénicie dans la Grèce & dans l'Italie ; elles durent y augmenter la fuperftition des peuples, & multiplier à l'infini les hiftoires des apparitions des ombres des morts & des Dieux, qui par leur merveilleux, attachent & intéreffent les efprits crédules ; c'eft peut-être une apparition femblable qui eft repréfentée fur ce vafe. Quelques-uns ont cru y voir Chrifotémis & Clytemneftre allant offrir des préfens au tombeau d'Agamemnon, repréfenté par la colonne fur laquelle l'une de ces Femmes s'appuie; le Génie feroit celui d'Agamemnon qui fe préfenteroit à Clytemneftre effrayée, comme Sophocle dans fon Electre, & Efchyle dans fes Coëphores repréfentent le fonge de cette Princeffe : quoiqu'il en foit de cette conjecture, il eft certain que la peinture de ce petit morceau eft pleine d'expreffion & de grace ; & l'on ne peut guère voir une figure plus noble que celle du Génie dans lequel on reconnoît le bon tems des Grecs. Peut-être auffi eft-ce le Génie d'Iphigénie en Tauride. Ce morceau feroit alors pris du fonge d'Iphigénie dans la première fcène d'Euripide. Le Génie de cette malheureufe Princeffe lui apparoît, & lui fait voir dans la maifon paternelle une colonne avec une chevelure & une voix humaine. Elle imagine que ce fonge lui annonce la mort d'Orefte ; effrayée, elle va rendre à fon frère les honneurs dûs aux défunts. Le Génie tient un vafe pour les libations, Iphigénie paroît épouvantée de fa préfence, une de fes Femmes qui prend part à on trouble eft appuyé fur une efpèce de tombeau.

PLANCHE XLVIII.

Nous avons cru voir dans cette peinture Caffandre, prédifant en préfence d'Hécube, qui eft affife, de deux de fes filles & de fon frère Hélenus, les malheurs de Troye. Mais Winckelman appuyé d'une pierre tirée du Cabinet du Roi

de France, dont il parle dans ses *Monumenti inediti, pag.* 59, qui, selon lui, représente Hercule vendu à Omphale, a cru découvrir ici le même sujet. Les Lydiens, dit-il, s'habilloient d'une manière toute opposée à celle des Grecs ; car ils couvroient les parties du corps que ces derniers faisoient voir nuds : on trouve dans cette peinture Omphale, Reine de Lydie, voilée jusqu'aux yeux, comme l'est Hercule dans la pierre en question ; ce Héros reconnoissable à sa massue, se présente à la Reine, & touche ses genoux de la main gauche selon l'usage des supplians. *Eurip. Suppl. V.* 272. Le Génie aîlé qui est entre ces deux figures, marque l'ame d'Iphitus tué par Hercule, qui, pour expier cet homicide se soumit à l'esclavage : peut-être aussi est-ce le Génie de l'Amour qui annonce à Omphale l'objet de sa passion, en la détournant de l'entretien commencé avec une femme assise à ses pieds. Celle-ci, contre la coutume de son sexe, porte des cheveux courts, ce qui, de même que dans les figures d'Electre, doit avoir une signification particulière : je me figure, dit Winckelman, voir ici une de ces femmes à qui les Lydiens, peuple le plus voluptueux qui fut jamais, avoient, par un raffinement de débauche inconcevable, fait perdre leur sexe autant qu'il étoit en eux. Nous trouvons en effet dans un passage d'Athenée, *Deipnosoph. Lib. XI*, dont voici la traduction latine, *Lydorum Regem Adramytin fœminas primum castravisse & Eunuchorum loco usum illis fuisse.* Adramytis étoit le quatrième des prédécesseurs d'Omphale. Ce changement de sexe se trouveroit marqué ici par les cheveux courts, qui, chez les anciens, étoit le symbole de l'adolescence dans les jeunes garçons, dont les filles devoient tenir la place. La suivante, qui tient l'*indication de Vénus*, qui a la figure d'un éventail, marque la puissance de Vénus, qui retient Hercule à la suite d'Omphale, & lui fait porter un habit si peu convenable à sa réputation. Nous ne dirons rien de la

beauté

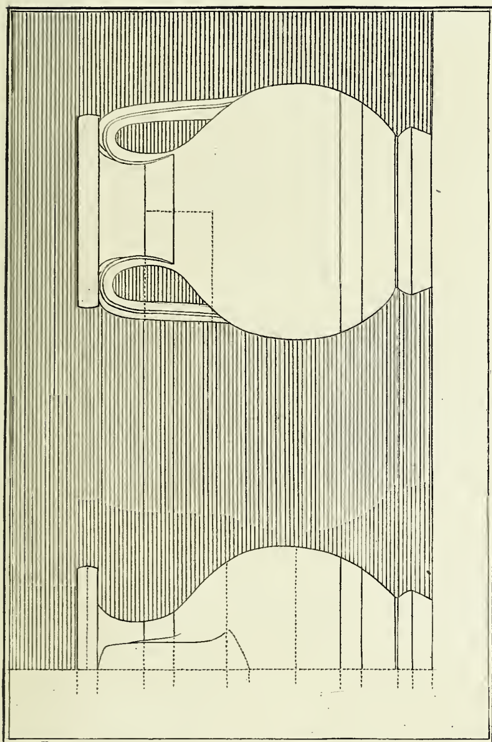
48.



49.







51



beauté de cette peinture, qui est assez recommandable par elle-même ; le vase sur qui elle est exécutée a été trouvé dans une Isle de l'Archipel.

PLANCHE LI.

Cette Peinture représente un sujet à-peu-près semblable à celui de la Planche XXII. Dans celle-ci, le *pronubus* porte en main l'*unguentarium* & le *strigile*. Comme l'épousée tient un miroir avec une cassette dans laquelle sont les présens nuptiaux, & la *pronuba* une bandelette ou une ceinture, on voit clairement que tout ceci est allusif au bain nuptial. Deux Génies, qui sont peut-être ceux de l'Hymenée, ont en main des branches de myrthe, au milieu desquelles il y a un pain, par allusion à la confarréation ; *quia*, dit Pline, & *in sacris nihil religiosius confarreationis vinculo erat novæque nuptæ farreum præferebant.* Les gâteaux divisés en quatre parties, *quadræ*, qu'on voit derrière les Génies, & à côté du *pronubus* & de la *pronuba*, indiquent le *farreum*, qui, selon *Festus*, étoit *Genus libi ex farre factum.* Les points blancs qui sont à terre représentent les grains de Sésame consacrés, selon Clément Alexandrin, à Bacchus, l'un des Dieux, qui, comme nous l'avons dit ailleurs, présidoient aux mariages : peut être ce vase peint à l'occasion des nôces, a-t-il été mis dans les tombeaux des époux qui l'avoient fait faire.

On peut conjecturer encore que la femme assise au milieu de cette compositon, tenant une cassette ouverte, vient d'en tirer une *indication* de Minerve, que la bandelette que tient la troisième figure enveloppoit *cette indication*, & que l'homme nud qui tient un *strigile* ou *frottoir*, instrument à l'usage des bains, peut encore indiquer, qu'à l'exemple d'Helenus on se baignoit avant de tirer les *indications* de leurs cassettes, ou

que l'on baignoit, ces *indications*, comme en effet Helenus le pratiqua.

Les huit figures rondes à quatre feuilles répandues sur le champ de cette peinture & sur les feuillages qui servent d'ornemens aux côtés du vase, peuvent aussi représenter des étuis faits pour renfermer des *indications* pareilles à la première.

Tous les Auteurs Grecs & Latins des bons siècles s'accordent à parler de l'*initiation* aux mystères d'Eleusis, comme d'une institution très-sainte & très-capable de rendre les hommes plus sages & plus vertueux. Cicéron, dans le *second Livre des Loix*, dit, que les mystères s'appelloient *initia*, *quibus ex agresti vita exculti ad humanitatem sumus*, *tanquam ea vitæ sint principia ;* on y révéloit aux Initiés les plus saines maximes de la morale & de la Théologie de ces tems-là. Les plus grands & les plus illustres personnages de la Grèce & de Rome s'y associèrent avec empressement ; mais retenus par le respect & la religion du serment, aucun d'eux ne put nous apprendre les particularités des cérémonies qui s'y pratiquoient, des symboles qu'on y employoient, ni des raisons sur lesquelles ils étoient fondés.

Cependant Clément Alexandrin, écrivain très-savant ; mais très-passionné, parle de ces mystères avec le plus grand mépris. Les motifs qu'il rapporte de leurs institutions contredisant les traditions les plus anciennes, étant d'ailleurs appuyés sur des fables ridicules, sont trop puériles pour être croyables. Quoiqu'il en soit, comme cet Auteur a sçu une partie des choses contenues dans les *cistes mystiques*, & quoiqu'il n'en parle que sur le rapport & la foi d'autrui, ces choses ayant une très-grande analogie avec celles dont il s'agit ici, cet Ecrivain peut nous aider à les éclaircir.

Selon lui, les *cistes* des mystères consacrés à Cérès, conte-

noient *des graines de sésame*, *des pyramides*, *des pelotons de laine artistement arrangés*, *des pains composés de miel*, *d'huile*, *de fromage & de far*; les Latins les appelloient *liba*, ils étoient, dit notre Auteur, *multis distincta umbilicis*; on y renfermoit encore avec *quelques poignées de sel*, *le serpent des orgies de Bacchus*, *une grenade*, *des cœurs*, *des ferrules*, *des branches de lierre*, *des gâteaux & des pavots.*

Les cistes des *Thesmophories*, fête consacrée à Cérès, *législatrice*, contenoient de l'*origam*, sorte de plante montagneuse, ressemblante, suivant Dioscoride, au serpolet; les Latins l'appelloient *origanum*; avec cette plante on y plaçoit *une lampe*, *une épée & ce qu'on appelloit pecten*, *idest pudendum muliebre.*

Les cistes de Bacchus renfermoient un *dez* à jouer, *un globe*, *une pomme de pin*, *un trochus*, sorte de jeu qui s'exécutoit en faisant courir un *cercle garni d'anneaux* ou de *grelots*; on les touchoit avec un instrument nommé *clavis*, qui les faisoient raisonner; elles contenoient encore *un miroir & la toison d'un mouton.* Il seroit à desirer qu'en nous donnant ces notions, Clément d'Alexandrie nous eut dit quelque chose des symboles dont il parle, & qu'on retrouve pour la plûpart sur les vases dont les peintures de ce Livre ont été tirées.

Ces vases ayant généralement été déposés dans les tombeaux, les peintures qu'ils nous ont conservées, tiennent principalement aux idées de la Théologie des Grecs, sur les *Dieux infernaux*, sur les *Génies tutelaires*; enfin sur ces *Dieux* qu'ils nommèrent *Gardiens*; & de même que les *indications* de ces derniers servoient, comme nous l'avons dit, pour éloigner des maisons & des personnes les mauvais Génies ou les malheurs dont on les croyoit Auteurs, ainsi par les mêmes *indications* placées dans les tombeaux, ou

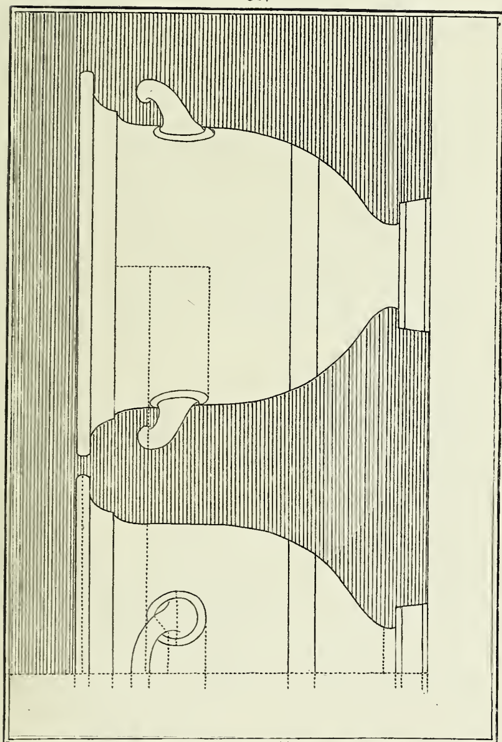
repréſentées ſur les vaſes qu'ils renfermoient, on croyoit écarter de ces dernières demeures & préſerver les reſtes des corps, ces Génies malfaiſans, enfans de la crainte & de la ſuperſtition. Voilà pourquoi l'on trouve ces deux ſortes d'*indications* dans les tombeaux antiques, le tems ayant conſumé les étuis deſtinés à renfermer les premières, ainſi que les bandelettes dont elles étoient enveloppées, les formes de ces étuis & de ces enveloppes n'ont pu ſe conſerver que dans les ſeules peintures exécutées ſur ces vaſes, la plûpart de ces *indications* n'étant que des pierres très-ordinaires, elles ont dû ſe confondre avec celles des tombeaux mêmes, & n'ont pu être reconnue de ceux qui les ont ouvert, & comme à cet égard, comme à beaucoup d'autres, les Auteurs anciens ne ſont entrés en aucun détail, leur ſilence a du néceſſairement jetter une très-grande obſcurité ſur toutes ces choſes, & par conſéquent en rendre l'explication infiniment difficile.

Cérès, ſuivant la plus ancienne Théogonie des Grecs rapportée par Héſiode, étoit ſœur & belle-mère de Pluton, on la regardoit comme la protectrice de toutes les maiſons où Poſſidonius, *in Héroib. & Dæm.* nous apprend qu'on avoit coutume de peindre ſes images; elle étoit favorable aux Mânes, à qui l'on faiſoit des libations de vin doux, *muſtum*, & de lait, comme celles que l'on répandoit en ſon honneur. C'eſt à ces titres que les fêtes & les hiſtoires de cette Déeſſe, comme celles de Bacchus, de Mercure, d'Apollon & d'Hercule, ſont fréquemment rappellées dans les peintures de ces vaſes. Ainſi dans les tableaux de nos temples, nous repréſentons les hiſtoires de ſaints ſous l'invocation deſquels ils ſont dédiés. C'eſt encore la véritable raiſon pour laquelle on trouve ſi ſouvent dans ces peintures les repréſentations des cérémonies du culte de tous ces *Dieux*, celles de leurs *indications*, & à la fois les différens *ſymboles* renfermés dans les *ciſtes* qui leur étoient conſacrés.





53.

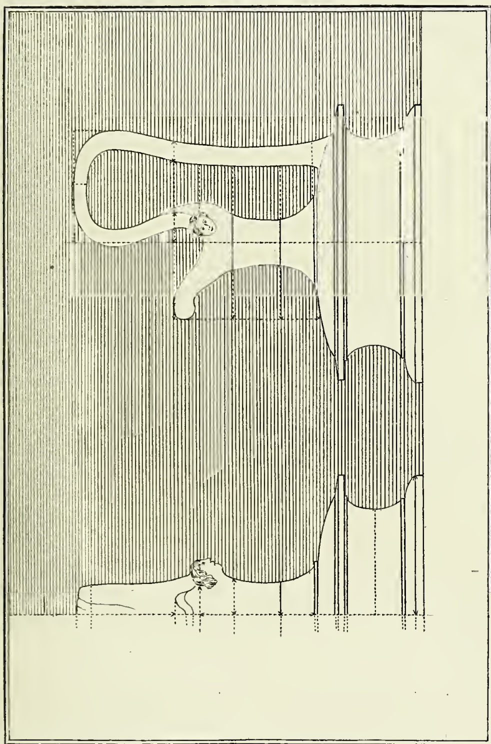


54.



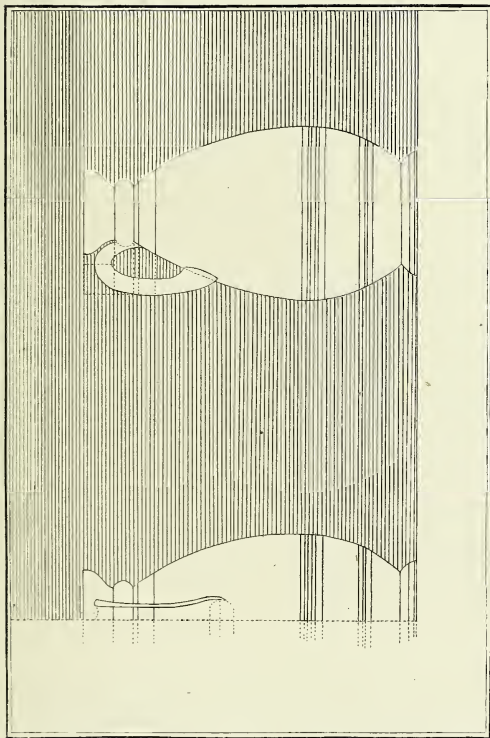








58.





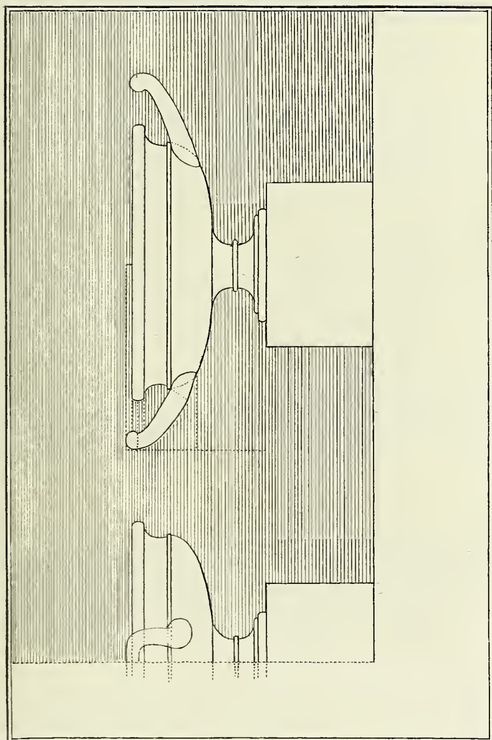


PLANCHE LIV.

Cette Peinture admirable nous repréſente *Oreſte & Pilade*, armés comme les Héros des tems anciens, prêts à partir de Criſſa pour venger le meurtre d'Agamemnon. La figure envelop- pée d'un manteau paroît repréſenter le Gouverneur d'Oreſte, *Pedagogus*; c'eſt lui, qui l'ayantreçu des mains de ſa ſœur, l'avoit porté à la Cour de *Strophius*. Ceci reſſemble beaucoup à la première ſcène de l'Electre de Sophocle. Oreſte, qui eſt au milieu, tient une ſorte de caſque ou bonnet appellé *Tutulus*, tel que le portoient Ulyſſe & Vulcain : on y voit les bandes qui l'attachoient par-deſſous le menton. Le bouclier indique qu'il s'agit ici d'une action de guerre, & non d'un ſimple voyage : il ſert encore à diſtinguer la figure du Gouverneur, & empêche qu'on ne le confonde avec un *Agonothete*, ce qui feroit regarder le ſujet de cette Peinture comme repréſentant des jeunes Gens qui ſe prépareroient à quelque exercice de Gymnaſtique. La figure d'Oreſte eſt d'une belle compoſition, & celle de Pilade tient beaucoup de l'attitude du Méléagre; on la voit auſſi ſur pluſieurs pierres gravées; car quand les anciens avoient trouvé une bonne poſition de figure, leurs Peintres, leurs Sculpteurs & leurs Graveurs s'empreſſoient à la faire valoir en la traitant chacun à ſa manière.

PLANCHE LIX.

On voit dans cette Peinture *Bacchus Barbu*; il porte la robe des Indiens, pour montrer qu'il les avoit domptés; c'eſt la Baſſaride. On la repréſenté danſant avec une Bacchante, parce que c'eſt ainſi, ſuivant Ovide, qu'il conquit l'Inde. Le vaſe qu'il porte eſt un de ces ſortes de calices qu'on appelloit

Auriculati. Ces deux figures font pleines de mouvement; l'habillement de la Bacchante eſt remarquable par ſes franges, ſes ornemens & ſa forme, qui vient de l'Orient. Dans la phyſionomie du Bacchus, qui a été deſſiné avec toute l'exactitude poſſible, on peut aiſément reconnoître celle de l'Ebon, dont j'ai déja beaucoup parlé.

PLANCHE LXI.

Cette agréable Peinture nous repréſente Apollon qui pourſuit Daphné ; il eſt dans l'équipage de Voyageur, avec le Pétaſe, le *Bina Haſtilia* & l'épée ſous l'aiſſelle, comme dans les figures héroïques. Cet ordre de choſes feroit ſoupçonner que ce Dieu ne ſe montra à Daphné que ſous la figure d'un ſimple mortel.

PLANCHE LXV.

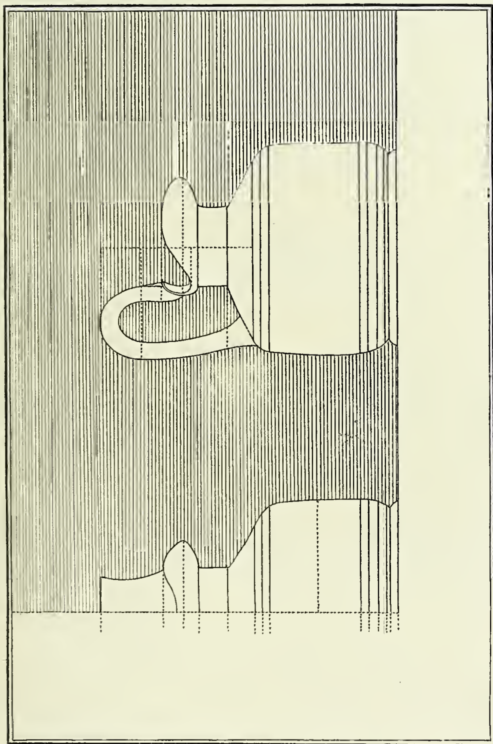
Nous aimons mieux garder le ſilence ſur cette belle Peinture, que de nous abandonner à des conjectures vagues qui n'apprendroient rien à nos Lecteurs.

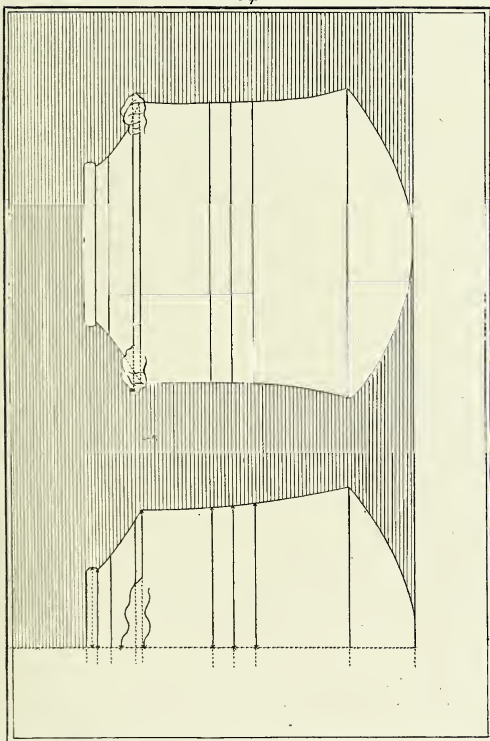
PLANCHE LXVII.

Cette jolie Peinture nous fait voir une jeune fille devant un autel, avec un Bœtyle qu'elle ſemble conſulter; Démocrite, cité par Pline, *Lib.* 37, diſoit que la pierre, qui, entr'autres noms portoit celui d'*Hiéromnemon*, étoit fort eſtimée pour la *divination* ; l'*Eumèces*, autre pierre reſſemblante au *Silex* & qu'on trouvoit dans la Bactriane, miſe ſous la tête, produiſoit dans le ſommeil des ſonges, qui équivaloient à des oracles; c'eſt préciſément un oracle que ſemble attendre cette jeune fille.

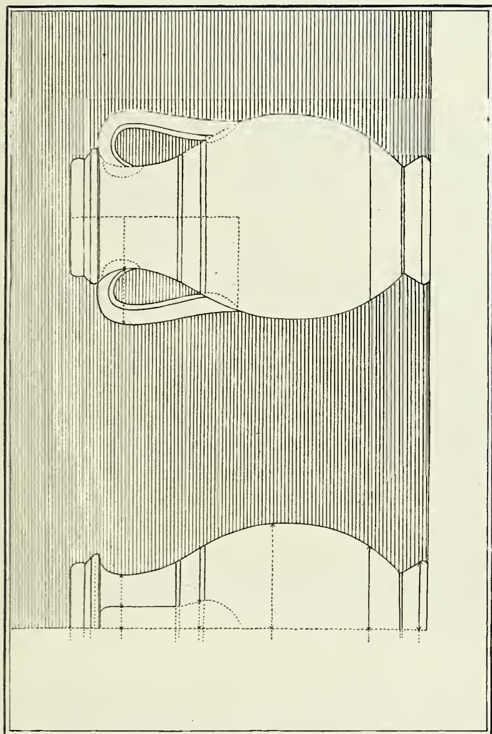












67





70









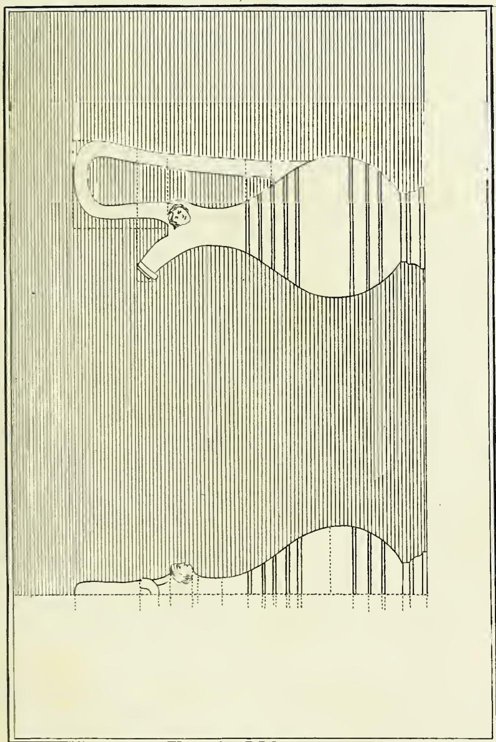


PLANCHE LXX & LXXI.

Ces deux Peintures très-ſingulières, dont les ſujets nous ſont inconnus & que nous ne pouvons expliquer, nous paroiſſent de la plus haute antiquité.

Fin des Explications des Peintures du Tome premier.

TABLE

Des Peintures du Tome premier.

Fin de la Table des Peintures du Tome premier.

